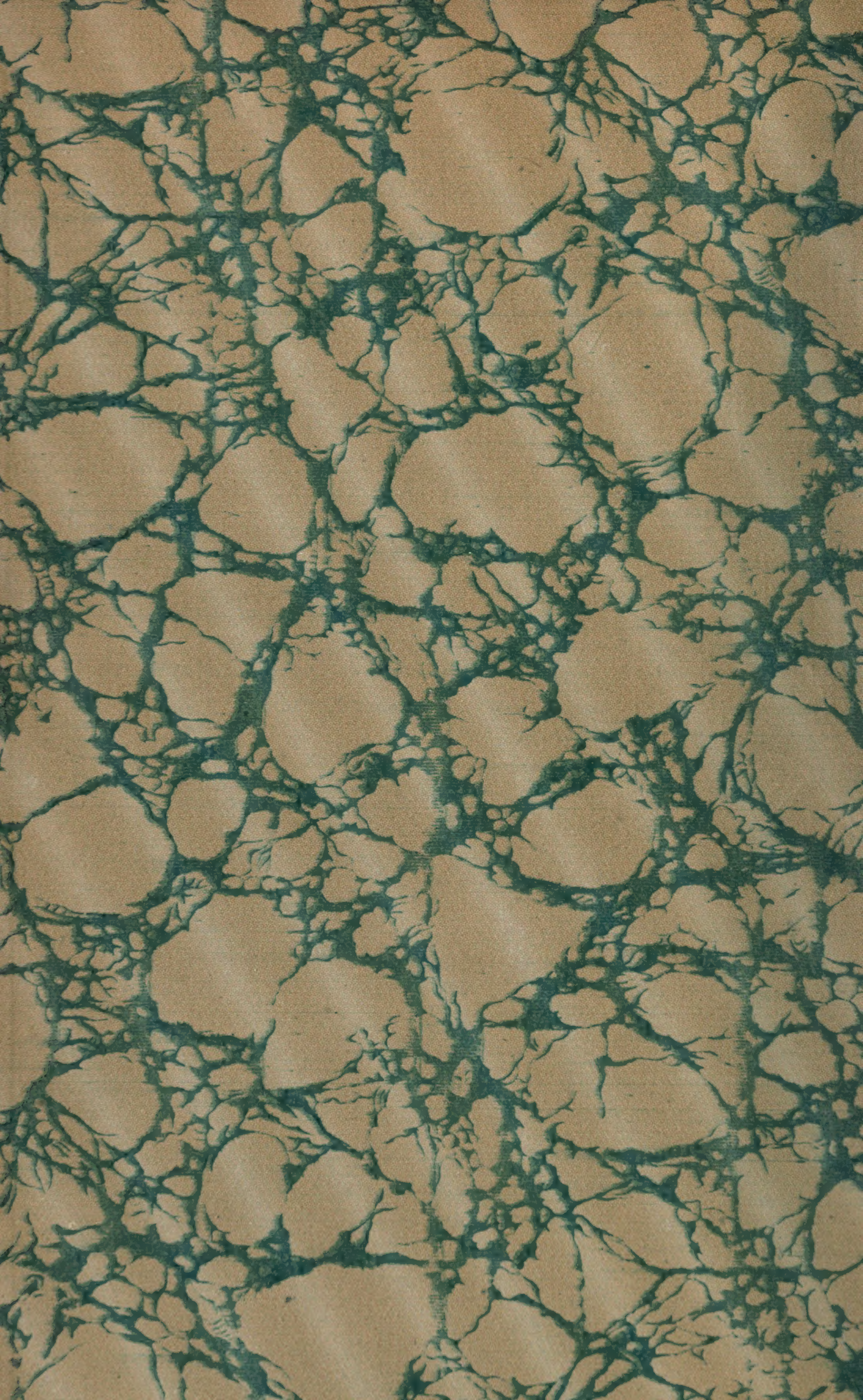
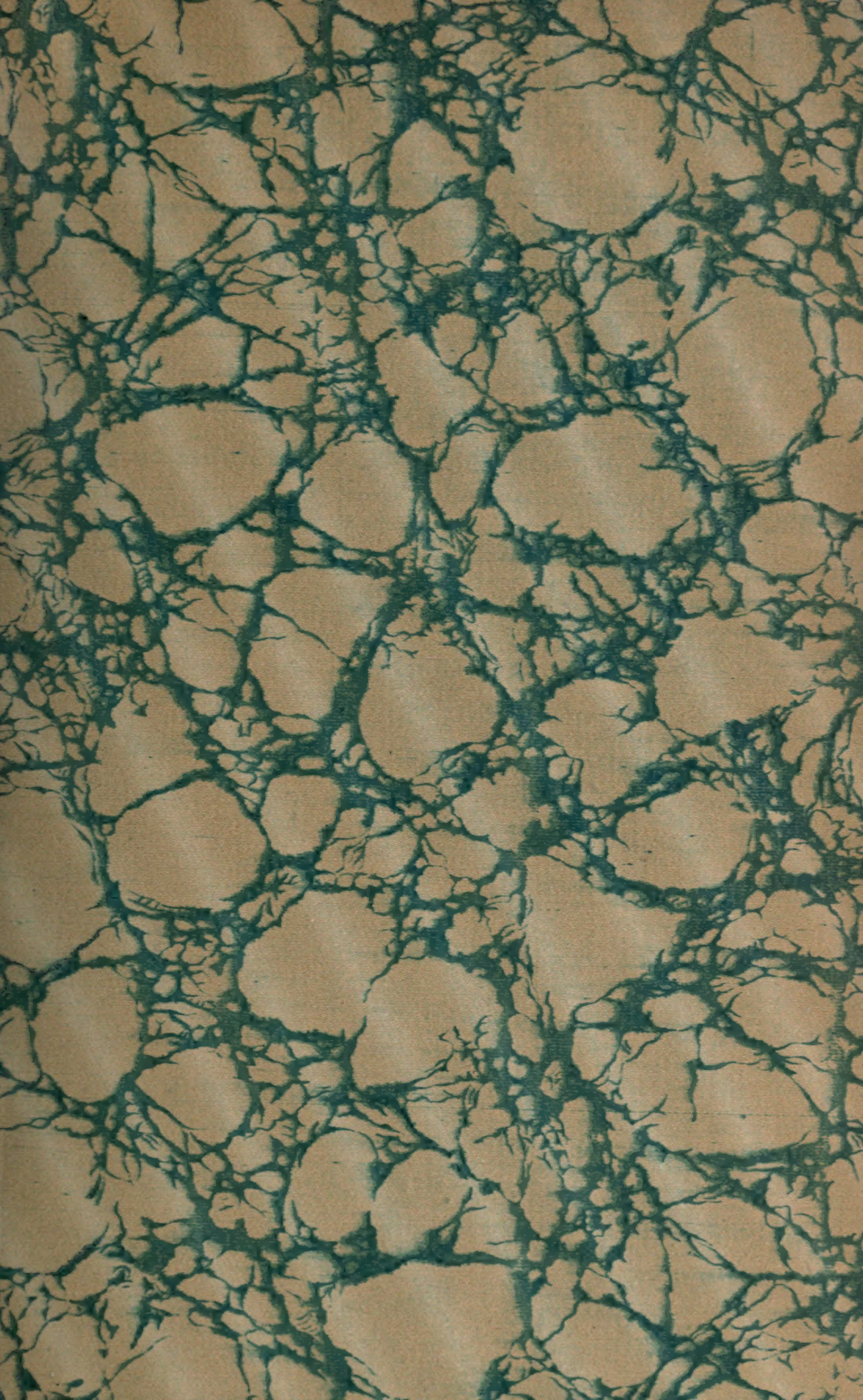

3 1761 06638857 0





LETTRES INÉDITES

DE LA

COMTESSE D'ALBANY

A SES AMIS DE SIENNE

DEUXIÈME SÉRIE

DU MÊME AUTEUR OU ÉDITEUR

Le Registre de l'île d'Elbe. Lettres et ordres inédits de Napoléon Ier. Un vol. in-12. Paris, Fontemoing.

Documents pour l'histoire de la domination française dans le Milanais. Un vol. in-8o. Toulouse, Privat.

Louis XII et Ludovic Sforza. Recherches dans les Archives italiennes. Deux vol. in-8o. Fontemoing. (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome.)

Les Amis d'Holstenius. Un vol. in-8o. Rome, Spithöver.

Lettres du baron G. Peyrusse. Un vol in-12. Paris, Didier.

Documents annotés. Un vol. in-8o. Paris, Welter, et Montpellier, Hamelin.

Pons (de l'Hérault). Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe. Un vol. in-8o. Paris, Plon.

Pons (de l'Hérault). Mémoire aux puissances alliées. Un vol. in-8o. Paris, Alph. Picard.

Le Portefeuille de la comtesse d'Albany. Un vol. in-8o. Fontemoing.

Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienne. Première série, 1797-1802. — Deuxième série, 1802-1809. — Troisième série, 1807-1820. Deux vol. in-8o. Paris, Fontemoing; Toulouse, Privat.

Notes italiennes d'histoire de France. En cours de publication (Fasc. I XXXIV, XLI-XLV parus).

Collection de textes inédits tirés de l'Inguimbertine. En cours de publication. Fasc. I à X parus.

Quinze paquets de lettres politiques, érudites ou familières. En cours de publication.

L'Hermite des Pyrénées. Souvenirs du conventionnel Picqué. (En préparation.)

Lettres sur la Convention du vénitien Formaleoni. (En préparation.)

MATÉRIAUX POUR SERVIR A L'HISTOIRE D'UNE FEMME
ET D'UNE SOCIÉTÉ

LETTRES INÉDITES

DE LA

COMTESSE D'ALBANY

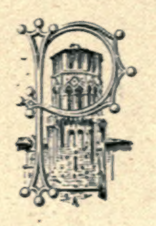
A SES AMIS DE SIENNE
(1797-1820)

DEUXIÈME SÉRIE

LETTRES A L'ARCHIPRÊTRE LUTI ET A VITTORIO MOCENNI
(1802-1809)

MISES EN ORDRE ET PUBLIÉES

PAR LÉON-G. PÉLISSIER
DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER



TOULOUSE
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT
Librairie de l'Université
14, RUE DES ARTS (SQUARE DU MUSÉE)

1912

A mon ami Georges DAVID

Fraternellement.

AVERTISSEMENT

Louise de Stolberg, comtesse d'Albany, la célèbre amie du poète Alfieri et du peintre F.-X. Fabre[1], a été une des personnes les plus écrivassières de son sexe et de son temps. L'amas des lettres qu'elle a laissées, si elles manquent presque entièrement d'intérêt littéraire, forme un riche trésor documentaire, presque le seul, où, — en l'absence de ses papiers, sévèrement triés par Fabre[2], et en face des aveugles éloges que décerne à son *degno amore* le poète astesan, moins critique qu'amoureux, — l'on puisse trouver des renseignements authentiques sur sa valeur psychologique, sentimentale et intellectuelle. A cet

1. Je renvoie pour la connaissance générale de Mme d'Albany aux deux classiques ouvrages de M. de Reumont, *Die Gräfin von A.* (adapté par Cossilla en italien), et de Saint-René Taillandier, *La comtesse d'A.* Voir aussi mon recueil, *Le Portefeuille de la comtesse d'A.* et le premier volume de la présente publication. Pour l'étude de son temps, il faut lire le savant ouvrage de M. P. Marmottan, *Le Royaume d'Étrurie*, livre d'une érudition un peu confuse, mais abondante, et généralement bien documentée. Je ne partage pas toutes les idées de mon docte confrère sur le rôle de Mme d'A. à Florence, mais ce m'est un devoir et un plaisir de reconnaître que je lui dois bien des renseignements et des détails curieux.

2. V. l'Inventaire sommaire du fonds Fabre-Albany à la Bibliothèque municipale de Montpellier, publié dans le *Centralblatt für bibliotekswesen.* Une seconde édition refondue et améliorée est en préparation.

égard, ces lettres ont une importance réelle. De ses nombreuses et vastes correspondances, aujourd'hui pour la plupart dispersées ou perdues, une des plus intimes, des plus fréquentes, des plus intéressantes et des mieux conservées est celle qu'elle entretint avec le groupe de ses amis de Sienne[1]. Adressées d'abord à son amie Teresa Regoli Mocenni, les lettres de la comtesse le furent ensuite à son fils Vittorio Mocenni, à leur commun familier l'archiprêtre Ansano Luti, provéditeur de l'Université, enfin à Alessandro Cerretani, collègue de Luti. La série s'étend de l'année 1797 à l'année 1820; elle compte trois cent cinquante lettres environ, qui, partagées entre ces quatre correspondants, forment l'histoire intime du ménage Alfieri-Stolberg, de la société mondaine siennoise et toscane, l'histoire politique de la Toscane, de l'Italie, de l'Europe, pendant une des périodes les plus agitées, les plus dramatiques, les plus éclatantes de leur histoire.

L'origine de cette correspondance est dans la sincère et cordiale intimité qui avait uni pendant son séjour à Sienne V. Alfieri à ses deux excellents amis, Gori Gandellini[2] et le chevalier Mario Bianchi[3], habitués comme lui, et avant lui, du salon de Mme Teresa

1. V. *Lettere inedite di Vittorio Alfieri alla madre, a Mario Bianchi e a Teresa Mocenni, per cura di I. Bernardi e C. Milanesi* (Florence, Le Monnier, 1864). Les pages de Milanesi sur la vie de V. Alfieri à Sienne (pp. 81-116) ont une importance capitale pour notre sujet

2. Sur Francesco Gori, voir les notes de Milanesi aux pp. 109-111 du livre cité à la note précédente. Il mourut le 3 septembre 1784. Alfieri composa lui-même son épitaphe.

3. Sur Mario Bianchi (26 juin 1756-7 nov. 1796), voir même ouvrage, pp. 112-113. Il est abondamment parlé de lui dans les lettres de Mme d'Albany à Teresa.

Mocenni. Fille d'un bourgeois assez obscur, Agostino Regoli, Teresa avait été mariée à vingt et un ans, en 1778, à un riche négociant de trente-sept ans, Ansano Mocenni, homme de tempérament colérique et de caractère ennuyeux, bavard, grondeur, tatillon, insupportable[1], qui devint vite la bête noire de sa jeune femme, vive, spirituelle, coquette, et de tout le *salotto* de celle-ci. Parmi les brillants oisifs qui le fréquentaient, Teresa[2] choisit un cavalier servant, le chevalier Mario Bianchi, qui ne tarda pas à jouir de plus intimes privilèges. La parité de leurs situations sentimentales fut une des meilleures raisons qui créèrent une vive sympathie entre Louise de Stolberg et Teresa Mocenni. La lourde Flamande, entichée de ses préjugés aristocratiques, crut sans doute faire grand honneur à la petite bourgeoise de Sienne en lui accordant son amitié, — toujours un peu protectrice et dédaigneuse, — mais sa lourdeur apathique eut tout à gagner au contact de l'élégante vivacité, de la *toscanità* spirituelle de Teresa. Les relations des deux femmes survécurent à la mort de Mario Bianchi, auquel Teresa, plus fidèle que Louise, ne donna point de remplaçant, et quand Alfieri eut dit un adieu définitif à Sienne pour s'aller fixer à Florence[3], les *con-*

1. Antonio Luti était veuf de Maria Angiola di Luca Pescetti. Baptisé le 11 janvier 1740, il mourut le 31 janvier 1822. Il avait renoncé aux affaires en 1809, cédant sa maison à Antonio Lunghetti.

2. Teresa Regoli, baptisée le 16 février 1752, morte le 21 septembre 1802.

3. Alfieri quitta Sienne en 1783. Il y retourna en novembre 1784 et en avril 1785; mais privé de son ami fraternel Gori, le séjour lui en fut insupportable. On ne l'y revit plus qu'une fois en février 1793, incognito, pour assister au collegio Tolomei à une représentation de son *Saül* (cf. Milanesi, *loc. laud.*, p. 93).

versazioni de la « casa Mocenni » furent remplacées par un dialogue écrit, une correspondance très régulière, probablement hebdomadaire, qui dura de novembre 1797 au moins[1] à la fin de septembre 1802, date où mourut Teresa. Cette correspondance, quoique adressée en première ligne à Mme Mocenni, avait en réalité pour interlocuteurs tous les habitués du *salotto*[2]*;* elle avait même un second destinataire officiel, le prêtre Ansano Luti[3], professeur de droit canonique, puis provéditeur à l'Université, théologien, canoniste, philosophe, homme de mœurs libres, de pensée hardie, dépourvu de préjugés, que ces divers traits rapprochaient de Teresa. Pourvu du reste, et dans un rang social inférieur, d'une maîtresse effective[4], il ne demandait, semble-t-il, à Teresa que le charme de sa conversation, la fréquentation des beaux esprits, les commérages florentins de la comtesse, peut-être de temps en temps quelques échos de ses entretiens philosophiques ou politiques. Luti était donc tout désigné, à la mort de Mme Mocenni, pour

1. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'elle commença beaucoup plus tôt. Les premières lettres existantes ont tout à fait l'accent d'une *suite* de correspondance.

2. Il faut citer aussi l'abbé Ciaccheri, qui mourut octogénaire et aveugle en 1804; Anton. Maria Borgognini, P.-G. Belli, G.-Gir. Carli, G.-B. Mugnaini, Candido Pistoi, sur lesquels je renvoie aux indications de Milanesi, *loc. laud.*, pp. 112-113, 114-116.

3. Ansano Luti, né le 8 octobre 1736, mort le 25 février 1807. Il fut frappé d'apoplexie en 1802, et depuis cet accident se faisait appeler par ses amis non plus l'*arciprete,* mais le *mezzo prete.* Il a écrit quelques ouvrages, entre autres une oraison funèbre de l'impératrice Marie-Thérèse et une vie du poète satirique Settano (L. Sergardi).

4. Voir ce qui en est dit en termes très discrets dans les lettres de la comtesse, surtout lettres 73, 83, 86 et autres.

continuer à échanger des chroniques locales et des nouvelles européennes avec l'infatigable épistolière qu'était la comtesse. Il devint le titulaire unique du dialogue siennois et le resta jusqu'à sa mort en 1807. Le grand malheur qui brisa la vie de la comtesse en 1803[1] — la mort d'Alfieri — n'empêcha pas qu'après quelques mois de silence, la correspondance recommençât entre le Lung'Arno et l'Université de Sienne : de nouveaux interlocuteurs s'y mêlent; le propre filleul d'Alfieri, ce Vittorio Mocenni[2], dont la comtesse, du vivant de Teresa, encourageait et surveillait, corrigeait même de son mieux, les premiers essais de littérature épistolaire française; devenu jeune homme maintenant, étudiant en médecine, il prend une part plus active à la causerie jusqu'au moment où il semble bien qu'il ait été rebuté par la froideur et l'égoïsme de la comtesse. A côté de lui, Mme d'Albany trouve pour suppléer Luti, vieilli et trop souvent malade, un jeune collègue du provéditeur, le trésorier de l'Université, Alessandro Cerretani[3], pour qui elle manifeste d'emblée beaucoup d'estime et de sympathie. Après la disparition de Luti, mort, sinon prématurément comme Bianchi et Gori Gandellini, comme Teresa Mocenni et son fils, comme Alfieri lui-même, du moins trop tôt pour la société siennoise, Cerre-

1. Au moins elle le crut, et, à force de le répéter, le fit croire aux contemporains.

2. Vittorio Mocenni, quatrième enfant de Teresa (d'après le tableau généalogique de Milanesi, v. *op. laud.*), baptisé le 24 mai 1784, mort à Milan en décembre 1810.

3. Les renseignements n'abondent pas sur cet ami de Luti. On le connaît surtout par les lettres de Mme d'Albany. Cf. aussi Milanesi, *loc. laud.*, pp. 113-114.

tani hérita naturellement de la charge honorifique de recevoir les confidences familières et politiques de Mme d'Albany et du fardeau d'y répondre. A cette troisième période d'ailleurs, entre l'économe trop occupé, qui n'avait pas connu Alfieri (dont le souvenir était le plus grand intérêt que présentât Louise de Stolberg), et la vieille dame fatiguée dont les bavardages se répétaient quelque peu, la correspondance se raréfie, languit et s'arrête sans raison apparente en 1820, peut-être interrompue par le voyage de la comtesse et de Fabre à Paris, et non reprise ensuite. Cerretani a été le dernier survivant de ce petit groupe siennois formé presque un demi-siècle plus tôt autour de V. Alfieri et que son amie « inconsolable », et pourtant consolée, avait vu de loin s'émietter. Encore n'en a-t-il été en quelque sorte qu'un membre posthume.

A cette longue correspondance en trois étapes, — Teresa Mocenni, — Luti, — Cerretani, — pour ne parler que des correspondants représentatifs, correspondent trois groupes de manuscrits : deux recueils à la *Biblioteca Civicia* de Sienne, un recueil à l'*Ambrosiana* de Milan[1].

Ce dernier recueil, Y 184 sup, contient 126 lettres de la comtesse, dont 122 adressées à Teresa Mocenni seule, 2 en commun à elle et à Luti, 2 à un Siennois en marge du groupe, Cicciaporci. Ces autogra-

1. Sur l'histoire et la formation de ces recueils tout a été dit (et il est inutile de le redire ici) par Milanesi et surtout par le professeur G. Calligaris dans son mémoire, *Di un carteggio della contessa d'Albany conservato in parte nell' Ambrosiana di Milano* (Rendi conti del R. Ist. Lombardo di scienze e lettere, s. II, vol. 33, 1900).

phes ne portent que des indications chronologiques incomplètes, du jour et du mois, parfois du mois seulement, de l'année très rarement. L'indication d'année a été ajoutée au crayon par une main plus récente, peut-être celle de la fille de Teresa, Quirina Maggiotti, qui fut l'*amie* de Foscolo[1]. Seize de ces lettres sont dépourvues de suscription, mais l'identité de la destinataire est évidente. Ces 126 lettres se répartissent ainsi chronologiquement : 6 pour les six dernières semaines de 1797, 45 pour 1798, 32 pour 1799, 6 pour 1800, 35 pour 1801.

Les recueils de Sienne sont plus copieux et plus variés. Le premier est formé par la *filza* 86 des autographes réunis par Giuseppe Porri; il comprend 146 lettres de la comtesse d'Albany : dont 5 à Gori Gandellini (écrites par exception en italien), une lettre au noble Siennois Giulio del Taja, 34 à Vittorio Mocenni, du 6 janvier 1798 à février 1808, lettres ou plutôt exercices de style destinés à habituer un enfant au maniement de la langue française et qui ne manquent pas d'intérêt pédagogique. Les deux séries capitales de cette collection sont 54 lettres à Teresa Mocenni, du 5 janvier au 19 décembre 1800, et 52 à Alessandro Cerretani qui s'échelonnent de 1807 à 1820. — Le second recueil est dans le manuscrit DVI 22, f° 109-268, qui contient des *Lettere di uomini illustri dei secoli XVII, XVIII, XIX* : il se compose de 80 lettres adressées à Ansano Luti, dépourvues de datation d'année, rangées très confusément; la première est du 28 septembre 1802, sept

1. La *donna gentile* qui consola Foscolo des tristesses de l'exil.

jours après la mort de Teresa, la dernière est du 10 janvier 1807, à la veille de la mort de Luti. — Remarquons que les lettres de l'année 1800 (*filza* 86), quoique écrites à Teresa et à Luti ensemble, portent presque toutes extérieurement l'adresse unique de l'archiprêtre : mesure de prudence pour assurer leur transmission plus rapide à Mme Mocenni, pour diminuer leurs risques de tomber dans les mains du mari *zanzaro*, *brontolone*, *terzo incommodo*.

Ces divers recueils épistolaires, dont l'authenticité est certaine, forment dans leur ensemble un document capital sur la société toscane la plus cultivée, à un des moments les plus dramatiques de la période moderne de son histoire. Leur dispersion entre Milan et Sienne en a fait méconnaître l'intérêt, et jusqu'à ces dernières années ils sont restés presque complètement inédits et inconnus. Carlo Milanesi, le premier en 1864, a étudié les lettres à Teresa et Vittorio Mocenni, qu'il eut même l'idée de publier. Mme Tomei Finamore [1], d'après les mêmes lettres, a donné un portrait sévère de la comtesse. L'un et l'autre ont ignoré l'existence du recueil milanais [2]. C'est, au contraire, de celui-ci que mon savant collègue Calligaris a publié quelques lettres curieuses [3]. Ces lettres

1. Dans la *Rivista Abruzzese di scienze e lettere*, année VII, 1892 (livraisons de janvier, février, avril, juin et juillet). Il m'a paru inutile de noter ici en détail les quelques fragments cités çà et là par Mme T. F., *La contessa di Albany e il suo carteggio senese*.

2. MM. Arturo et Alberto Ricci ont publié per nozze Mocenni Castelfranco, *Tre Lettere inedite della contessa Luigia d'Albany a Teresa Regoli Mocenni*. Je ne connais cette brochure que par la mention qu'en fait Calligaris.

3. Dans le mémoire précité, les lettres du 14 novembre 1797, 27 février et 9 juillet 1798, 29 mars, 16 et 25 mai, 1er, 8 et 15 juin 1799.

et quelques autres, éparses dans des revues ignorées de montagne ou dans des *per nozze* introuvables, ne sont du reste que d'insignifiants fragments au regard de cette imposante correspondance[1]. La publication intégrale m'en a paru conseillée par la multiplicité même des gens et des choses auxquels y touche l'auteur. Dans un premier tome ont paru les lettres écrites à Teresa Mocenni, seule ou avec Luti. Le présent volume contient celles à Luti. Une dernière et prochaine publication donnera celles à Cerretani, avec quelques éclaircissements et index nécessaires.

Les Alfiéristes auront alors en mains un des plus précieux documents qu'ils puissent souhaiter, le seul, à moins de découvertes peu probables, qui permette de tenter sur pièces l'esquisse du véritable caractère de cette *regina de' cuori*, de ce *degno amore*, de cette femme énigmatique qui a été assez et assez longtemps surfaite pour qu'il n'y ait pas injustice à réagir un peu rudement contre sa réputation usurpée.

1. J'ai à cœur de renouveler ici mes plus sincères remerciements à mon collègue de Turin, le professeur Corrado Corradini (voir mon premier volume, p. II, note préliminaire).

LETTRES DE LA COMTESSE D'ALBANY

A SES AMIS DE SIENNE

(DEUXIÈME SÉRIE)

I (190).

A l'archiprêtre Luti[1].

(26 septembre 1802.)

Mort de Teresa Regoli Mocenni. — Sa fille Quirina mariée. — Son fils Vittorio. — Regrets et réflexions sur la mort de cette amie.

Le 26 7bre (*sic*).

Je ne puis vous dire, mon cher Archiprêtre, combien je suis désolée de la perte[2] que nous venons de faire. Il me paraît que les médecins sont des ânes à Sienne, car

1. Sienne, *Biblioteca Civica*, D, VI, 22, fol. 263. Suscription : *Al signor arciprete Luti, provveditore degli studj di Siena, a Siena.* Date de l'autographe : 26 septembre. La nouvelle de la mort de Teresa la fixe à l'année 1802.

2. La mort de Teresa Regoli Mocenni (21 septembre 1802) est ainsi annoncée par Anton Francesco Bandini, dans son journal inédit *Diario Sanese* (Sienne, *Biblioteca Civica*, cod. D, III, 8, fol. 166 v°) : « 1802, settembre 22. La mattina del 21 7bre, alle ore tre circa, passò agli eterni riposi la si[gno]ra Teresa Mocenni, nata Regoli, e moglie del signor Ansano Mocenni, chiamata per sopranome la Venere gialla, doppo una malattia d' itrope migliaria, in età d' anni 38; e le funzioni sono state fatte nella chiesa di San Pietro a Ovile, e poscia è stata associata alla compagnia di S. Ansana a Dofana, ove è stata in detta chiesa tumulata. »

s'ils[1] avaient purgé cette pauvre fenme à la première maladie, ils l'auraient tirée d'affaire.

Je me faisais une fête de la revoir, et quel guignon, qu'au moment où elle allait monter en voiture, elle soit attaquée d'une maladie mortelle! Elle aurait été plus heureuse par le mariage de sa fille[2]; elle aurait pu venir passer quelques fois des mois ici pour se reposer des criailleries[3] de son ennuyeux mari, qui est la cause de sa mort par l'excès de bile qu'il lui faisait faire. Quirina est bien heureuse d'être mariée et de pouvoir sortir de cette maison et de la férule de son père; mais les autres, que feront ils[4]? Donnez moi des nouvelles de Vittorio. Dites moi si cette excellente femme a conservé sa tête en mourant? si elle a pu penser à moi un instant? J'ai l'âme déchirée ainsi que le poëte[5]. Je pleure une bonne amie, une personne respectable, un ange que le monde n'était pas digne de posséder. Ce maudit été a été mortel pour toutes les personnes bilieuses : elle ne prenait pas assez soin de sa santé; elle avait toujours le dévoiement, et elle avait des obstructions au foie et les jambes enflées : cela ne m'a jamais plu. Je la regrette de toute mon âme;

1. *Première rédaction :* Si on.

2. C'est-à-dire après le mariage, encore tout récent, de sa fille. Quirina Mocenni avait épousé le 10 août 1802 Ferdinando Magiotti, fils du capitaine ou major Maggiotti de Montevarchi. Bandini a enregistré le fait dans son *Diario :* « La mattina del 10 corr. fu dato anello con procura nella cappella privata di casa d' Ansano Mocenni, e con sua figlia Quirina, che, fatte le feste, se accosterà al talamo nuziale del figlio del maggiore Magiotti di Firenze, con grande magnificenza; ma si dice che lo sposo sia un giucconello. »

3. *Prem. réd. :* griailleries.

4. Teresa laissait plusieurs enfants : Dario, l'officier danois, né en 1779; Quirina, née en 1781; Vittorio-Francesco-Maria, filleul d'Alfieri, né en 1784; Maria-Louisa-Vittoria, filleule de la comtesse d'Albany, née le 1er décembre 1798; Fabio, mentionné par le tableau généalogique de Milanesi, à un rang de naissance inexact. Teresa avait perdu deux petites filles en bas-âge : Enrichetta Carolina (1782) et Antonella Federiga (1786), dont il n'est jamais question dans les lettres de la comtesse. (Cf. Milanesi, *Lettere inedite di V. Alfieri.*)

5. Elle désigne toujours ainsi Vittorio Alfieri.

je ne l'oublierai jamais, son image sera à jamais gravée au milieu de mon cœur. Je ne puis pas me persuader que je l'ai perdue. Que je vous plains, mon cher Archiprêtre! Vous voyez disparaître de ce monde tous vos amis[1]! Quelle triste chose que cette vie, et qu'on est malheureux de rester isolé sur cette terre de larmes! Adieu, mon cher Archiprêtre, donnez-moi de vos nouvelles. Ce sera une consolation pour nous de parler de cette vertueuse amie. Je m'imagine que la Quirina sera partie : je lui écris par le moyen du Capitaine[2], qui est bien occupé d'elle; je lui avais dit de la faire aller d'abord à la campagne. Au cas qu'elle soit encore à Sienne, dites-lui qu'elle retrouvera en moi l'amie tendre et sincère de sa respectable mère.

II (191).

A l'archiprêtre Luti[3].

(28 septembre 1802.)

Nouveaux regrets sur la mort de Teresa. — Fatales coïncidences. — Epitaphe par l'abbé de Caluso. — Retour de Quirina chez son mari. — Bienveillance de la comtesse pour Quirina.

Le 28 7bre (*sic*).

[C'est une consolation pour moi, mon cher Archiprêtre, de causer avec vous de notre chère Thérèse, qui a été victime de son brutal mari. Cette chère amie devait arriver à Florence le jour de ma fête, et elle est morte le jour de

1. Allusion aux morts antérieures de Mario Bianchi, l'ami de Teresa, de Gori Gandellini. Cf. ci-après lettre 5 (194).

2. Le capitaine (maggiore) Maggiotti, beau-père de Quirina, très jaloux de sa bru. Mme d'Albany le désigne volontiers sous le nom de *Cerbère* dans les lettres suivantes.

3. Sienne, D. VI, 22, fol. 113. Même suscription. Date de l'autographe : 28 septembre. La récente mort de Teresa fixe l'année 1802.

ma naissance[1], qui sera toujours funeste pour moi[2]]. J'ignore si la Quirina est encore à Sienne. Comme elle m'a demandé des vers pour mettre sur le tombeau de sa mère, l'abbé de Caluso, notre ami, a fait ceux que je vous envoie, en latin, dont la traduction est en bas[3]. Je crois que Quirina devrait aller retrouver son imbécile de mari[4], au moins l'offrir au Capitaine, par qui je lui ai écrit, croyant qu'il partait d'abord pour la campagne ; elle trouvera en lui un excellent homme, et je crois qu'elle sera heureuse, si elle ne cherche pas un ami dans son mari, et avec le temps elle le trouvera dans d'autres personnes[5]. Je tâcherai, quand elle sera ici, non pas de remplacer sa mère (car cela est impossible), mais de lui servir d'amie et de soutien ; dites-lui (*sic*) de ma part. Dites moi ce que fait Vittorio? Il doit être bien affligé, car il adorait notre Thérèse. Oh! mon cher Archiprêtre, quelle triste chose de voir disparaître tous ses amis, et de rester dans ce monde isolée! Cette idée me fait frissonner[6], d'autant plus que je ne suis pas bien attachée à la vie, surtout à présent où on voit des choses si affligeantes et où le crime triomphe toujours. [Je pleurerai toute ma vie] cette estimable femme, [cette excellente amie que je me réjouissais de revoir][7]. A Dieu! Le cœur me fend à y penser. Adieu : ne m'oubliez pas.

1. Légère inexactitude : Mme d'Albany naît le 20 septembre 1752 ; Teresa meurt le 21 septembre 1802 (note de Milanesi).

2. Ces quelques lignes entre [ ] ont été publiées par Milanesi, *op. laud.*, p. 283.

3. Cette pièce de vers qui ne se retrouve pas dans les papiers de Mme d'Albany.

4. La comtesse avait blâmé ce mariage Maggiotti et juge toujours sévèrement l'intelligence du mari de Quirina, dont elle constate en même temps la bonté.

5. Opinion bien caractéristique de l'époque et du milieu.

6. Pressentiment assez curieux. Mme d'Albany n'en survécut pas moins vingt et un ans à son isolement, qu'on sait d'ailleurs qu'elle sut assez bien corriger.

7. Les mots entre [ ], dans Milanesi, *op. laud.*, p. 284.

III (192).

A Vittorio Mocenni[1].

(2 octobre 1802.)

Condoléances sur la mort de sa mère. — Bons conseils. — Le caractère de Vittorio. — Son goût pour le jeu. — Promesse de bienveillance.

Le 2 8bre (*sic*).

Je ne puis m'empêcher, mon cher Vittorio, de vous témoigner combien je prends part à votre douleur, et combien je partage la perte que vous avez faite, et moi aussi. Nous ne pourrons jamais assez regretter l'excellente femme que nous avons perdue, la meilleure des mères et la plus parfaite des amies. Ayez-la toujours présente devant les yeux, dans tous les moments de votre vie; elle vous manquera souvent, car elle était votre guide dans le chemin de la vertu; elle vous en traçait la route par son exemple. Je crains bien que vous vous égariez; à votre âge on est combattu par les passions, et si [l'on][2] n'a pas un sage pilote qui nous dirige, on se perd contre les écueils de la vie. J'ai cru m'apercevoir que vous avez grande opinion de vous-même : la vraie manière de ne pas s'égarer, c'est de se méfier du danger. Il est ridicule à votre âge[3], mon cher

1. Sienne, *ibid.*, L. 74. Sans suscription. Date de l'autographe : *2 octobre*, date ajoutée par Quirina Maggiotti Mocenni, 1802. Le texte la rend évidente. Cf. aussi lettre IV. L'original porte les notes suivantes de Q. M. M. : « Eccellenti avvisi. Contessa consolante per la morte della mamma. Gli fù il suo vero carattere di presente con disprezzo altrui. Proverbio adattato per Vit. Odia il giuoco. Bellissimi avvertimenti. »

2. Omis dans le texte.

3. Vittorio était alors âgé de dix-huit ans et achevait ses études, mal dirigées et mal faites.

enfant, de se croire supérieur aux autres, et de [le][1] leur faire connaître : c'est la vraie manière de se faire détester. Il faut savoir se faire pardonner ses bonnes qualités, et sa supériorité, si on en a. Un homme qui s'est distingué, qui a un génie supérieur, fait mal d'en tirer vanité : encore plus vous, qui êtes trop jeune pour avoir un grand mérite; et surtout si vous réfléchissez que des grandes connaissances, vous ne pouvez pas avoir à votre âge (*sic*), et ayant mal fait vos études, ou plutôt ne les ayant pas faites du tout. Tout le reste, le hasard vous l'a donné; ainsi vous ne pouvez pas en tirer vanité. Croyez-moi, mon cher enfant, les plus belles qualités d'un jeune homme sont la douceur, la modestie, et le désir de s'instruire et d'écouter la vérité ; et je sais que vous fuiez les personnes qui vous la disent, parce qu'elles blessent votre amour-propre, et que vous aimez plus à vous faire valoir avec des gens médiocres. Vous savez qu'il y a le proverbe qui dit que *dans le pays des aveugles les borgnes sont rois.* Votre excellente mère m'a souvent parlé de vous et de vos défauts, et des craintes qu'elle avait pour vous. Elle m'a souvent ouvert son cœur sur vous ; c'est pour[2] honorer sa mémoire que je vous parle si franchement. Je suis persuadée que si j'avais été auprès d'elle, c'est Vittorio qu'elle aurait recommandé à mes conseils. Recevez-les donc comme venant de la bouche de votre respectable mère. Croyez que c'est mon attachement pour elle qui me les dicte, et que je n'ai d'autre intérêt que celui de votre bien, mon cher enfant. Elle m'a aussi souvent parlé de votre goût pour le jeu, qui peut dégénérer en passion : comment est-il possible qu'une âme bien née puisse avoir du goût pour une chose aussi vile, qui peut, pour un fils de famille, l'entraîner, non pas dans toutes les faiblesses, mais dans tous les *crimes*[3] ? Oui, tous les

1. Omis dans le texte.
2. *Première rédaction :* pourquoi je vous.
3. Mot souligné dans l'original.

crimes. Il y a des exemples de jeunes gens qui ont attenté à la vie de leur père, de leur maîtresse, pour avoir de l'argent pour jouer. On commence par jouer pour s'amuser, et on finit par y prendre un goût qui dégénère en passion; et il n'y en a pas qui avilit autant l'âme; elle vous fait tout abandonner, étude, amitié, devoir, pour gagner de l'argent, car c'est un fond d'avarice qui est la cause de cette passion. Croyez-moi, mon cher enfant, fuyez les occasions de jouer : jurez *à la tombe de votre respectable mère*[1] et ma tendre amie de renoncer au jeu, et l'ayant promis, vous n'y manquerez pas; et vous m'en saurez gré un jour et vous me bénirez, quand la raison et l'expérience vous prouveront que j'avais raison. N'oubliez jamais votre excellente mère; son souvenir vous préservera de faire mal; souvenez-vous qu'elle vous regarde, que cette âme vertueuse vous accompagne partout. Si elle vivait, vous ne voudriez pas l'affliger; pourquoi voudriez-vous, après sa mort, vous montrer indigne d'être son fils et perdre l'estime de ses amis? Je veux me flatter que vous ne perdrez jamais la mienne, que vous remplirez vos devoirs, que vous chercherez à remplacer les vertus de notre chère Thérèse. Vous pouvez être sûr que je saurai bien exactement ce que vous faites, et que tant que vous serez vertueux, je m'intéresserai à vous de toute mon âme[2]; mais si vous vous conduisez mal, après cette lettre que je vous écris, je croirai qu'il n'y a plus de remède, et je vous confondrai dans la foule des âmes vulgaires qui sont faites pour ramper dans ce monde et se faire mépriser des personnes qui pensent. Mais je ne puis me persuader que Vittorio, qui porte le nom du parrain dont la première qualité est d'être vertueux, ne serait pas digne de son nom. Méfiez-vous donc de vous-même; cherchez la compagnie des personnes qui peuvent vous instruire et vous

1. Souligné dans l'original.
2. Elle ne tint guère cette promesse (cf. lettre 300).

dire la vérité; et comptez à jamais sur mon tendre intérêt; regardez-moi comme l'amie de votre respectable mère, et par conséquent ayant des droits à vous dire la vérité, par attachement pour sa mémoire. Adieu, mon cher Vittorio; la vérité est au premier moment difficile à digérer, mais elle se change dans une chile (*sic*) salutaire. Adieu, pardonnez-moi et aimez-moi.

IV (193).

A l'archiprêtre Luti[1].

(2 octobre 1802.)

Explication de la précédente lettre, pieuse supercherie. — Nouvelles condoléances. — Jugement sur les qualités et les lacunes de Teresa. — Quirina femme d'esprit.

Le 2 8bre (*sic*).

D'après ce que vous m'avez dit, mon cher Archiprêtre, j'ai écrit une lettre de quatre pages[2] à Vittorio, feignant que sa mère m'avait souvent parlé de ses défauts et comme chargée par mon amitié pour elle[3] de lui dire la vérité après sa mort. J'espère que ma lettre lui fera impression, car je l'ai pris du côté du cœur et de l'amour propre.

[Je ne puis pas m'accoutumer à l'idée que nous avons perdu notre amie. Je conçois que toutes les femmes de Sienne doivent vous déplaire, ayant perdu sa société. C'était une femme au dessus de tous les préjugés, ayant des qualités au-dessus de son état et de l'éducation qu'elle

1. Sienne, D, VI, 22, fol. 115. Même suscription que la lettre I (190). Date de l'autographe : le 22 octobre. La date de l'année est évidente.
2. Lettre précédente.
3. *Première rédaction :* par elle.

avait reçue, un jugement sain; il ne lui manquait que d'avoir un peu plus vu le monde et de connaître davantage le grand théâtre où tout se joue en scène[1]]. Je la regretterai toute ma vie, et je n'ai jamais trouvé une femme plus selon mon cœur, sans aucune des petitesses de son sexe. Ah! mon cher Archiprêtre, quel malheur d'avoir perdu une si excellente personne! Je crois que sa fille a de l'esprit; au moins d'après ses lettres elle paraît l'annoncer[2]. Je me réjouis de la voir; je suis disposée à l'aimer comme la fille de notre Thérèse. Adieu, mon cher Archiprêtre, ayez soin de vous et aimez-moi, et donnez-moi de vos nouvelles; tâchez de vous faire montrer ma lettre à Vittorio.

V (194).

A l'archiprêtre Luti[3].

(9 octobre 1802.)

Nouveaux regrets sur la mort de Teresa. — Accouchement et mort de la Grande-Duchesse de Toscane. — « *Tout est pour le mieux...* » — Eloges de Teresa et de Gori. — Lettre et promesses de Vittorio. — Sa prétention. — Jugement sévère sur Vittorio.

Le 19 8bre (*sic*).

[Je ne m'accoutume pas, mon cher Archiprêtre, à l'idée que notre Thérèse n'existe plus. Je crois que la Providence fait tout pour le mieux; il est cependant horrible à voir qu'elle laisse dans ce monde les méchants et qu'elle

1. Cf. t. I, pp. 428 et suiv., lettre 176. Ce passage entre [ ] a été publié par Milanesi, *op. laud.*, p. 284.
2. Sa liaison avec Ugo Foscolo en est une autre preuve.
3. Sienne, D, VI, 22, fol. 115. Même suscription. Date de l'autographe : 9 octobre. La mention de la mort de la grande duchesse fixe l'année 1802.

retire les bons qui sont nécessaires, tout comme elle punit et accable toujours les innocents, et rend les méchans heureux][1]. Est-il rien de si malheureux que le pauvre Grand-Duc[2], qui en trois ans a perdu son royaume, ses enfans et sa femme qu'il adorait? Cette pauvre princesse a eu une opération terrible, parce que l'enfant se présentait mal; et cette bête de chirurgien allemand, au lieu de le retourner avec la main, s'est servi du fer, et la pauvre femme, après avoir souffert l'opération, est morte peu de minutes après. Le Grand-Duc est désespéré; il aimait beaucoup sa femme, qui avait d'excellentes qualités pour lui. Réfléchissez à tout cela, et vous verrez si on doit croire que *tout est pour le mieux*. Si j'étais dévote, je ne la serais plus depuis douze ans que je vois toujours les méchants triompher[3]. On me dit qu'ils seront punis dans l'autre monde; mais en attendant ils jouissent dans celui-ci, et le proverbe dit : « *Un que tu tiens vaut mieux que deux que tu auras* (*sic*) ».

Je vous plains bien, mon cher Archiprêtre, du vuide que vous éprouverez sans notre Thérèse; heureusement que vous étiez désabitué à vivre avec elle depuis son funeste séjour à Piano. J'ai connu et pleuré votre ami Gori[4] dont, je crois, vous avez tant regretté la perte avant la Thérèse : c'était un homme digne d'être l'ami du Poète et le votre, et je puis dire le mien; il connaissait le sentiment d'amitié, et il avait l'âme antique; il ne ressem-

1. Début publié par Milanesi, *op. laud.*, p. 284.

2. Ferdinand III, grand duc de Toscane de 1791 à 1798, devenu électeur de Salzbourg en 1803, duc de Wurtzbourg, en 1806, restauré comme grand duc à Florence le 17 septembre 1814, mort en juin 1824.

3. Depuis le commencement de la Révolution française. Les *méchants* se confondent toujours pour elle avec les Jacobins et en général avec les Français, sous l'influence d'Alfieri et du *Misogallo* que Fabre, loin de chercher à la détruire, n'essaya peut-être pas de combattre.

4. Gori Gandellini, souvent mentionné dans les lettres à Teresa Mocenni. Cf. Milanesi, *op. laud.*, p. 102.

blait en rien aux modernes. Je le regrette tous les jours, et le souvenir de ma Thérèse sera éternellement au fond de mon âme. Il me paraît que sa fille a de l'esprit; elle m'écrit qu'elle est heureuse et contente de son imbécile, qui vaudra mille fois mieux que son fou de père[1]; car, ne pouvant pas avoir un homme raisonnable, il vaut mieux un imbécile qu'un fou. Le Capitaine est un ange pour la bonté[2]. J'espère qu'elle sera bien.

Vittorio m'a promis de ne plus jouer, mais ce sont des promesses auxquelles je crois peu. Il m'écrit une lettre pleine d'exclamations sur la mort de sa mère. Je le crois un peu romanesque. On prétend qu'il est une parfaite caricature, et qu'il ferait mieux de faire le marchand que l'homme de lettres. Je lui crois peu d'esprit et encore moins d'acquit. Il est bien malheureux d'avoir perdu notre Thérèse, : elle l'aurait empêché de trébucher, *perche adesso sta nel bivio di essere buono o cattivo*. Je lui ai parlé sérieusement sur le jeu, qui est une passion terrible et nous met dans le cas de commettre tous les crimes. Adieu, mon cher Archiprêtre, ayez soin de votre santé et croyez que je vous suis attachée pour la vie. Carletti a pris une grande maison, qu'il fait arranger pour donner des fêtes à Florence et tenir maison ouverte. Il veut jouer un rôle coûte que coûte. C'est un vrai ballon de vent[3].

1. L'*imbécile* est son mari; le *fou*, son père Ansano Mocenni, le *brontolone;* le *cerbère*, son beau-père.

2. Opinion que la comtesse ne tarda pas à modifier.

3. Carletti, diplomate et homme d'État toscan, né à Montepulciano, enrichi par l'industrie et formé par les voyages, paraît avoir été doué d'esprit naturel, mais dépourvu d'instruction; il adopta les idées libérales françaises et y resta fidèle; en 1794, il fut envoyé comme ambassadeur à Paris pour rétablir les relations diplomatiques. Cf. Reumont, *Saggi di storia e letteratura*, pp. 104 et suiv., et Alfieri, *Misogallo*, édit. Renier, p. xxxv.

VI (195).

A l'archiprêtre Luti[1].

(16 octobre 1802.)

La Sainte-Thérèse. — Le tableau de Mme d'Albany. — Quirina et Vittorio. — Mort du duc de Parme. — La République cisalpine. — Le roi de Sardaigne. — La Russie et les indemnités d'Allemagne. — L'amitié et la politique.

Le 16.

Mon cher Archiprêtre, hier était Sainte Thérèse. Vous jugez si j'y ai pensé avec douleur. Que je regrette le tableau de cette patronne qui est resté chez ce *Brontolone!* [C'est] le portrait de ma Thérèse, que je voudrais revoir[2].

La Quirina me paraît contente; elle ne l'est pas de l'effet que ma lettre a fait sur Vittorio, qui n'est pas persuadé de ce que je lui reproche. Vous savez aussi bien que moi, mon cher Archiprêtre, *il faut que jeunesse se passe*[3]. Toute l'expérience des vieux ne sert pas à les persuader; il faut avoir éprouvé soi-même les inconvénients de nos défauts. Une humiliation qu'éprouvera[4] Vittorio lui fera plus d'effet que toutes mes lettres et même celles de Cicéron et de Sénèque. L'orgueil et la témérité sont les défauts de la jeunesse. Pourvu qu'il ne prenne pas la passion du jeu, le reste est peu de chose. Vittorio savait amadouer sa mère, qui le gâtait un peu, à ce que je crois.

1. Sienne, *ibid.*, D VI 22, fol. 139. Même suscription. Date de l'autographe : le 16. La mention de la fête de sainte Thérèse permet de restituer *octobre*, et celle de la mort du duc de Parme (9 octobre 1802) fixe l'année.
2. Je n'ai pu découvrir la destinée de ce tableau.
3. Souligné dans l'original.
4. *Sic*, pour *éprouverait*.

Vous savez la mort du Duc de Parme, qui est mort en trois jours à la campagne d'un collège[1], pour avoir mangé trop de *cotticogni*. On n'ôtera pas de la tête à personne que l'on ne l'*ait expédié*[2]. Le Roi Consul[3] avait besoin de son petit état pour l'enclaver dans son Italique[4]. Je crois que peu à peu cette tache d'huile s'étendra et arrivera je ne sais où[5]. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'aucune des villes enclavées dans la République n'est contente; il n'y a pas jusqu'à Bologne qui en a assez (*sic*)[6].

Je vous prie de dire *al Signor Antonio*[7] que je ne lui écris plus, [puis-]qu'il doit arriver à Florence; qu'il paye dix sequins inutilement. Nous avons eu de la pluye pendant un jour et une nuit, qui a abattu la poussière et pas davantage. Comment va votre goutte? C'est signe de longue vie quand elle vient à un certain âge.

Aucunes nouvelles, sinon que le Roi de Sardaigne n'aura rien; qu'on veut qu'il aille dans son île et qu'on lui promettra de l'argent, qu'on ne lui payera pas[8]. La Russie l'a

1. Ferdinand de Bourbon, père du roi Louis d'Etrurie, mort le 9 octobre dans sa résidence de Colorno, villa de style rococo, bâtie par les Farnèse dans la banlieue de Parme (cf. Marmottan, *Le royaume d'Etrurie*, p. 52 et app. XI).

2. Soupçon injustifié et déraisonnable. L'âge et les infirmités de Ferdinand de Bourbon-Parme suffisent à expliquer qu'une simple indigestion ait pu le tuer.

3. Bonaparte, premier consul, le « consolone » d'Alfieri.

4. Il forma le département du Taro.

5. Mme d'Albany la vit peu d'années après atteindre Florence.

6. Cf. Tivaroni, *L'Italia durante il dominio francese*, I, p. 372.

7. Antonio Cicciaporci, ami et correspondant de Mme d'Albany.

8. En 1801, Bonaparte manifestait une certaine bienveillance pour la maison de Savoie, et, par égard pour le tzar Paul qui la protégeait, hésitait à prononcer l'annexion du royaume de Sardaigne à la République. Mais la mort de Paul Ier changea ses dispositions, et la réunion fut promulguée par le sénatusconsulte du 21 septembre 1802. Charles-Emmanuel IV, après Marengo, s'était retiré à Naples, où il vivait des subsides de l'Angleterre; puis, ayant perdu sa femme adorée Marie-Clotilde, il abdiqua le 4 juin 1802 en faveur de son frère Victor-Emmanuel Ier, et se fit jésuite en 1815. Charles-Félix résidait seul alors en Sardaigne comme vice-roi. Victor-Emmanuel ne s'y rendit qu'en 1806.

abandonné pour agrandir son beau-frère le Duc de Baden et l'Electeur de Bavière dans les indemnités d'Allemagne, dont le Grand-Duc n'a qu'une très petite part[1]. On ne voit que bassesse et avidité ! Adieu, mon cher Archiprêtre. Si on ne perdait pas ses amis, on se moquerait des événements politiques et on se consolerait des iniquités ; mais *le Ciel*[2] nous accable de toutes les manières ! Adieu, mon cher Archiprêtre, je ne puis me consoler de la perte de notre incomparable Thérèse, que le sot monde ne connaissait pas, parce qu'il faut du clinquant pour l'éblouir.

VII (196).

A l'archiprêtre Luti[3].

(23 octobre 1802.)

Regrets sur la mort de Thérèse. — La maladie des Maremnes. — Campagne malsaine. — Ansano Mocenni et le respect de Thérèse. — Quirina et Vittorio. — Les souverains d'Etrurie en Espagne. — Accouchement en mer. — Nouvelles de la société de Sienne.

Le 23 8bre (*sic*).

Je n'ai pas le temps, mon cher Archiprêtre, de vous écrire longuement, ce courrier, ayant peu de temps à moi ; mais je ne veux pas manquer de me rappeler à votre souvenir. Voici donc déjà un mois que notre amie est morte ! Je ne puis m'accoutumer à cette douloureuse idée. M. Cicciaporci m'a dit que cette pauvre femme, quand elle

1. Salzbourg et le Wurtzbourg.
2. Souligné dans l'original.
3. Sienne, D, VI, 22, fol. 119. Même suscription ; date, le 23 octobre ; le rappel daté de la mort de Teresa et les mentions des accouchements princiers fixent octobre 1802.

revint de son Piano[1] avoit la maladie des maremnes[2] et que sa dernière fille[3] est grosse et jaune comme elle. Je ne savais pas que cette campagne était en mauvais air, et comment est-il possible que cet imbécile de mari ait pris une maison dans cet endroit? A propos de lui, savez vous que j'ai envie de lui écrire d'une manière un peu verte, sur ce qu'il dit de sa femme et de sa fille, quoique ses paroles sont à peu près comme l'ehanir[4] d'un âne? Cependant cela me déplaît qu'il respecte si peu la mémoire de cette excellente personne[5].

Quirina me paraît heureuse; elle m'écrit qu'elle se regarde comme t'elle (*sic*); quel bonheur pour elle d'être délivrée de la maison de son père! Vittorio lui a parlé de la lettre que je lui ai écrite, mais à l'entendre on croirait qu'il n'a aucun des défauts dont on l'accuse; il a un grand amour-propre. Je n'ai pas encore eu le temps d'en parler à M. Cicciaporci[6], mais il n'a pas grande opinion de lui. Je crains que notre Thérèse l'a (*sic*) un peu gâté.

On a eu la nouvelle de l'arrivée[7] des Souverains en

1. Sa maison de campagne, contre le choix de laquelle Mme d'Albany avait jadis récriminé.

2. La fièvre paludéenne.

3. Maria Luisa Vittoria, alors âgée de quatre ans, filleule de la comtesse.

4. *Sic* pour le « hennir », le hennissement. Elle aurait mieux dit le braiement d'un âne.

5. Ansano Mocenni manquait assurément de tact, mais il avait bien ses raisons de ne point respecter la mémoire de cette « excellente personne ».

6. Correspondant de Mme d'Albany, célèbre surtout par sa femme, la belle Anna Cicciaporci, à laquelle le cardinal Cornaro avait fait, dit-on, une cour heureuse et bien rétribuée. Cf. Silvagni, *La corte di Roma*, II, pp. 58-59 : « La sua dama era la ancor bella Anna Cicciaporci, alla quale faceva una corte platonica il Benedetti, mentre un' assidua et più fortunata corte glie la faceva il card. Cornaro, che le dava cospicui doni, e fini per accordarla una grossa pensione. Era cosa d' uso e nessuno ne faceva caso (anno 1779). »

7. Les souverains d'Etrurie étaient allés en Espagne, sur l'invitation de Charles IV, pour assister aux mariages du prince des Asturies avec la princesse des Deux-Siciles, et du prince des Deux-Sici-

bonne santé. La Reine est accouchée le 2 sur le vaisseau[1], et on l'a transportée à terre d'abord arrivée. Celle-ci accouche heureusement au milieu des ondes et la Grande-Duchesse meurt dans son palais en accouchant! Quand le sort vous persécute, il faut succomber! Dites-moi comment vous passez vos soirées; avez-vous quelques sociétés qui vous remplacent les deux que vous avez perdues[2]? Que fait le Bocci, l'ami de la Zondadari[3]? *A t'il put être* (*sic*)[4] affligé sans grimaces? La perte de son amie en est une très-grande pour lui et pour la société; il n'y a pas une femme qui voudra la remplacer.

J'ai cru ne pouvoir vous écrire qu'un mot, et le temps m'a permis de me laisser aller au plaisir de causer avec vous. Adieu, mon cher Archiprêtre, ne m'oubliez pas et conservez-moi votre amitié et comptez à jamais sur la mienne pour la vie.

les (duc de Calabre) avec la princesse d'Espagne, sœur de la reine d'Etrurie.

1. Louise-Charlotte, infante d'Espagne, naquit le 2 octobre 1802 (cf. *Almanacco Etrusco per l'anno 1807*).

2. Gori et Teresa Mocenni.

3. Caterina Gori, sœur de Pierantonio Gori, femme d'esprit et de manières agréables, avait épousé en 1775 Francesco Z., frère de l'archevêque de Sienne, qui fut créé cardinal le 23 février 1802. Bocci m'est inconnu.

4. Souligné dans l'original.

VIII (197).

A l'archiprêtre Luti[1].

(30 octobre 1802.)

Intérêt des lettres de Luti. — Jalousies des Siennoises contre Thérèse. — Caractère de Teresa : son mépris des sots. — M. de Vargas et Teresa Mocenni. — Un gentilhomme peu délicat. — Vittorio romanesque et prétentieux. — *Il faut que jeunesse se passe.* — Occupation de Parme par les Français. — Les souverains d'Etrurie en Espagne. — Le prince de la Paix. — Murat à Milan. — Nouvelles particulières.

Le 30 8bre (*sic*).

Mon cher Archiprêtre, vous me faites grand plaisir en me donnant de vos nouvelles, et vos lettres sont si bien écrites que j'ai du plaisir à les lire. Je sais qu'on ne connaissait notre Thérèse à Sienne que pour lui donner des ridicules ; je crois que l'envie avait une grande part à ce qu'on disait d'elle. Cette femme avait eu un *cavalier servente*[2] noble et de mérite, qui appartenait à une des meilleures maisons de la ville ; elle avait réuni chez elle une compagnie de ce que Sienne produisait de plus spirituel : tout cela est fait pour irriter les autres femmes, qui se vengent en donnant des ridicules.

Notre Thérèse avait beaucoup d'esprit et beaucoup de vertu ; elle avait un jugement sain. Elle n'avait d'autre défaut que de ne pas savoir supporter les sots ; elle leur montrait trop le mépris qu'elle avait pour eux, et comme la moitié du monde est sot, on se fait des ennemis sans

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 121. Même suscription. Date de l'autographe : 30 octobre. L'occupation de Parme par les Français précise l'année 1802.

2. Mario Bianchi. Cf. *Lettres à Teresa Mocenni.*

nombre. Je ne vous ai jamais dit que M. de Vargas [1] m'écrivit un jour du mal d'elle? Dites-moi, je vous prie, pourquoi il s'était brouillé avec elle? Il prétend que la Thérèse s'était amourachée de lui et qu'il n'en avait pas voulu ; ce qu'il y a de sûr, c'est que je conçois une bien mauvaise opinion de cet homme de m'avoir écrit telle chose. Il prétendait que la Thérèse avait écrit du mal de lui à Copenhagen, et il me demanda avec empressement si je ne savais pas qui il était. Je vous prie de ne pas parler de ce que je vous dis, et si notre Thérèse avait vécu, je ne vous l'aurais pas écrit.

La Quirina me mande que son frère l'a quittée, et qu'il a la tête trop romanesque ; il n'y aurait pas de mal, si cela le portait à ne rien faire de mal, et à vouloir être héroïquement vertueux. Dites-moi, je vous prie, si il ne s'est pas encore amouraché de quelques femmes de Sienne? Malheureusement pour Vittorio, il a peu d'esprit, et croit d'en avoir beaucoup, et ce qu'il dit ne correspond pas à ce qu'il voudrait dire. Son maintien est celui de quelqu'un qui a une grande idée de lui-même. Mais il faut qu'il apprenne à ses dépens à se corriger ; l'expérience des autres ne lui fera pas autant de bien que la première humiliation qu'il éprouvera [2]. J'ai observé que tous les discours des gens plus âgés ne servent [de] rien à la jeunesse; il faut qu'ils apprennent à leurs dépens.

Vous ne m'avez jamais parlé de Silvestre [3] : a-t-il été affligé de la mort de sa belle-mère?

Vous savez que Parme est occupée par les Français [4] ;

1. Il est souvent question de ce personnage, resté mystérieux pour Mme d'Albany, et par suite pour la postérité, dans les *Lettres à Teresa Mocenni*. La comtesse, malgré de longues et minutieuses enquêtes, ne réussit jamais à découvrir son identité. On sait qu'il était d'origine espagnole et avait été au service du Danemark.

2. Elle répète ici presque textuellement une phrase du 16 octobre précédent.

3. Silvestro, fils aîné d'Ansano Mocenni et d'Angiola Pescetti, sa première femme, épileptique et bizarre. Cf. t. I, pp. 420 et suiv.

4. Aussitôt après la mort du duc Ferdinand (9 octobre 1802), le

ils l'ont prise en leur nom ; ils sont comme la tache d'huile qui s'étend toujours. Pour moi, j'ai dans l'idée qu'ils uniront toute l'Italie à l'Italique. Les Toscans de Barcelone [1] écrivent des choses incroyables de la magnificence et de l'arrogance du Prince de la Paix [2]. La Reine d'Espagne le déteste, mais elle doit lui obéir parce qu'il est le favori du Roi; il a sa garde; il est comme un prince du sang; et quand on pense d'où il part! Monsieur et Madame Murat sont aussi les souverains à Milan [3] : elle a des sentinelles aux deux bouts de la rue pour qu'on ne l'éveille pas le matin quand elle dort, en passant en voiture. *Quanti villanni saliti sui troni che hanno voluti abbattere per chi era seduto sopra!* ou plutôt ils ont jeté bas ceux qui les possédaient et s'y sont mis!

Adieu, mon cher archiprêtre, ne m'oubliez pas et n'oubliez jamais notre Thérèse. Cicciaporci a la goutte aux deux mains et à un pied. Il est malheureux avec sa santé. Chiaromanni [4] est-il à Sienne? Et à qui adresse-t-il ses hommages orgueilleux?

conseiller d'Etat Moreau de Saint-Méry prit possession du duché de Parme, au nom de la France, et l'administra avec honnêteté et sagesse jusqu'en 1806, époque où il fut remplacé par Junot, comme gouverneur général de Parme et Plaisance.

1. Les compagnons de voyage des souverains d'Etrurie.

2. Fils puîné d'un hidalgo sans fortune de Badajoz, Manuel Godoï, il avait débuté à la cour comme simple garde du corps. Cf. Desdevizes du Dézert, in *Histoire générale*, t. VIII, p. 728.

3. Murat commandait et résidait à Milan comme généralissime des troupes françaises d'Italie.

4. Citoyen siennois, plusieurs fois mentionné dans ces lettres, et qui m'est d'ailleurs inconnu.

IX (198).

A l'archiprêtre Luti [1].

(6 novembre 1802.)

Le mystérieux Vargas. — Complice d'Ankarströem ? — Les Toscans en Espagne. — Prépotences du prince de la Paix. — Kant et sa philosophie. — Discussions qu'elle fait naître. — Anecdote sur le médecin Harvey. — La planète de Kant et de Herschell. — La lecture consolatrice. — Le *Génie du Christianisme*. — L'instruction de Teresa. — Le ménage Cicciaporci.

Le 6 9bre.

Mon cher Arciprêtre, je n'ai jamais plus que vous compris M. de Vargas qui m'a paru, comme [à] vous, dans les peu de jours que je l'ai vu, vouloir conquérir toutes les femmes. Il a une manière de regarder en dessous qui ne me plaît pas, et je n'ai jamais pu découvrir qui il était. Je l'ai toujours soupçonné d'avoir été mêlé dans l'assassinat du Roi de Suède [2], mais aucun Suédois le connaît (*sic*). Peut-être a-t-il changé de nom. Savez-vous s'il est encore au service de Naples?

Les Toscans espagnols reviendront dans les premiers jours de décembre [3] : ils s'ennuyent à mourir ; ils ne sont pas plus regardés que les derniers de la Cour d'Espagne. Le P[rince] de la Paix est celui qui triomphe et il ne

1. Sienne. *ibid.*, D, VI, 22, fol. 111. Même suscription. Date de l'autographe : le 6 novembre. Un ancien annotateur a écrit 1803; supposition erronée. La vraie date est 1802, comme le prouve l'apparition dans cette lettre du nom de Kant, dont Mme d'Albany disserte longuement dès les premiers mois de 1803.

2. Gustave III, blessé mortellement le 15 mars 1792. Nous ne connaissons pas assez ce mystérieux Vargas pour dire si le soupçon de la comtesse est fondé.

3. Le retour de la cour d'Etrurie s'effectua en janvier 1803, le débarquement le 6, la rentrée à Florence le 13.

daigne pas d'abaisser ses regards sur le Roi d'Etrurie ; il est Roi d'Espagne, car il est plus maître que le véritable, qu'il commande ; et la Reine aussi frémit et obéit. Il a été son amant, et puis le roi en a fait son favori et l'adore plus que la Reine ne faisait autrefois.

Avez-vous entendu parler de la philosophie de Kant, qui divise toute l'Allemagne et qui est un système qui détruit ceux de Platon, d'Aristote, une nouvelle métaphysique inintelligible? Cet homme, qui est de Kœnigsberg et n'est jamais sorti de cet endroit, a près de quatre-vingts ans ; il a étudié toute sa vie ; il est savant dans les sciences, et a fait un nouveau système que *toute* [1] l'Académie (*sic*) de Berlin n'a pas compris, tant il est obscur. Je viens de l'acheter en français pour savoir ce que c'est ; quand je l'aurai parcouru, je vous l'envoyerai, car c'est une espèce de lecture qui m'ennuye ; mais il faut savoir ce que c'est que ce nouveau philosophe [2]. Cet homme a beaucoup de contradicteurs à son nouveau système, mais il a aussi de grands partisans, qui disent que Gallilée (*sic*) a eu ses détracteurs, ainsi que Copernic et Harvey, qui a trouvé la circulation du sang. Ce dernier, qui était un médecin de grand mérite, fut abandonné de ses pratiques parce qu'on le croyait fou, et il mourut fou. Les hommes sont jaloux de ceux qui les devancent dans quelques découvertes. Celui-ci a annoncé il y a vingt-cinq ans l'étoile ou planète que Herschel a découverte il y a cinq ou six ans. Enfin vous verrez le livre et vous m'en direz votre avis. Il faut occuper l'esprit quand le cœur n'est pas satisfait, c'est une distraction intéressante. Il vient

1. Souligné dans l'original.

2. Cette *découverte* de Kant par Mme d'Albany est instructive ; elle y montre bien son genre d'intelligence. Elle s'oblige à lire Kant par curiosité, bien que cette lecture l'ennuie ; elle le lit en traduction, quoique allemande elle-même d'origine ; ses informations biographiques sont suffisamment exactes. Cet emmurement volontaire de Kant à Kœnigsberg a beaucoup frappé les contemporains ; on se rappelle la célèbre page de Michelet.

vient de paraître un ouvrage en France qui a eu un grand crédit : *Le génie poétique de la Religion chrétienne* [1]. Il y a du mérite, et c'est un bon livre qui satisfait surtout le cœur des dévots ; il est en quatre volumes, et, s'il était traduit en italien, il aurait du succès.

[Je crois que notre Thérèse n'a jamais rien écrit, qu'elle n'a jamais été lettrée ; qu'elle était étonnante pour l'éducation qu'elle avait reçue, et pour l'esprit naturel ; mais ses connaissances étaient médiocres, et elle n'avait pas le temps de s'instruire ; elle devait trop s'occuper d'affaires domestiques] [2]. Je la regrette tous les jours, et ne puis m'habituer à l'idée de ne plus la revoir. Quelle terrible chose !

Adieu, mon cher Archiprêtre. Cicciaporci a toujours la goutte d'une manière horrible : il a les deux mains hypothéquées ; c'est bien dommage ; sa femme est toujours la tour de Babel [3] : c'est cependant une bonne personne qui a du mérite. Portez-vous bien et comptez sur mon attachement. Le poète vous salue.

1. Le *Génie du christianisme* de Chateaubriand avait paru en avril 1802 ; l'article de Fontanes, dans le *Moniteur*, est du 18 avril. En bonne *philosophe*, Mme d'Albany en parle, on le voit, assez froidement.

2. La phrase entre [ ] est dans Milanesi, *op. laud.*, p. 284.

3. Mme d'Albany lui reproche à maintes reprises d'être bavarde à l'excès.

X (199).

A l'archiprêtre Luti [1].

(13 novembre 1802.)

L'Allemagne et la métaphysique. — Kant et les Universités allemandes. — Carletti, sa magnificence et son ambition excessive. — Le néant du nom et la passion de l'étude. — L'abbé de Caluso. — La santé d'Alfieri ses regrets de Sienne. — Regrets de Teresa. — Visite attendue de Quirina. — La cour d'Etrurie en Espagne ; la santé du roi Louis. — Kant, Chateaubriand, La Harpe.

Le 13 9bre.

Si vous connaissiez, mon cher Archiprêtre, les têtes allemandes, vous sauriez combien facilement elles s'échauffent pour des disputes métaphysiques; et dans ce moment toutes les universités de Lipsick, Gottingues (*sic*) sont divisées par ce nouveau philosophe [2] et par le systeme de Brown, au point que les écoliers de Gottingue en sont venus aux mains pour tâcher de se persuader énergiquement. Les hommes sont singuliers! Ils veulent toujours dominer d'une manière ou de l'autre!

Notre grand ministre Carletti veut à présent dominer en donnant des fêtes ; il prépare une nouvelle maison [3] pour faire danser, manger et bavarder ; mais cependant économiquement, à la manière de Montepulciano [4] ; et il voudrait réunir la magnificence à l'économie de son pays : chose difficile à combiner. Mais tout cela ne sont que des

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 223. Même suscription. Date de l'autographe : le 13 novembre. L'année est précisée par la date de la nomination de Carletti.
2. Kant.
3. Cf. ci-dessus, lettre 194 (9 oct. 1802).
4. Bourg près de Florence, de mœurs simples et rustiques, objet des moqueries traditionnelles des Florentins, patrie de Carletti.

échelons pour arriver au poste de premier ministre, auquel il vise, et qui le ronge, parce que l'ambition n'est jamais contente. On croirait qu'un homme qu'on voit sortir de sa bicoque perchée sur une montagne, et qui descend de là, et arrive à avoir six mille écus de rentes, né avec huit cents, à être conseiller d'état, devrait être content ; mais non, il veut encore ce qui lui manque, et c'est d'être premier ministre d'un Roi imbécile qui est sous la tutelle des Français [1], au lieu de jouir de sa fortune et des quelques années qui lui restent à vivre. On meurt faisant des projets. Le moment n'est rien pour l'homme, excepté celui qui a la passion de l'étude : c'est le seul heureux dans ce monde; c'est une passion qui nourrit l'âme et qui la laisse contente après; même la lassitude de l'étude ne déplaît pas, comme celle des autres passions, dont la jouissance dégoûte. Notre abbé de Caluso [2] passait cinq ou six heures avec ses livres, oubliant tous les événements malheureux qui l'entouraient. L'étude absorbe toutes les facultés de l'âme et diminue tous les besoins qui ne sont pas de première nécessité. Il n'y a dans ce monde d'heureux que le dévot et l'homme d'étude.

Le poète se porte bien, et ne pense jamais sans regret à la société [3] dont vous n'étiez pas le moins aimable et le moins instruit.

Il est horrible de perdre tous ses amis, et quels amis! Je ne puis pas m'habituer à la perte de notre amie. J'attends sa fille le 20, et je l'attends avec impatience, quoique je sois sûre qu'elle m'affligera, car je devais revoir sa mère avec elle.

Vous devriez venir faire une course ici pour vous dis-

1. Le roi d'Etrurie Louis Ier.
2. Le fidèle ami d'Alfieri. Cf. *Portefeuille de la comtesse d'Albany*.
3. La *conversazione* du salon de Teresa Mocenni. Sur Alfieri à Sienne, voir l'étude insérée par Milanesi dans son volume *Lettere di V. Alfieri*, pp. 83-116.

traire. Cicciaporci a toujours une goutte horrible qui lui attaque tous les membres, et [il] ne peut pas dormir. Les Toscans espagnols écrivent des choses incroyables de l'Espagne : ils sont à Valence, vont à Carthagène, et reviendront ici par mer; ils s'ennuient à mourir; mais le Roi se porte bien mieux qu'à Florence[1].

Je ne conçois pas comment on a laissé aller Vestrino[2] seul à Rome dans l'état où il est.

D'abord que j'aurai lu mon Kant, je vous l'envoierai. Les livres font mon bonheur; ils me distraisent (*sic*). J'oublie tout quand je m'occupe. Je ne connaissais pas l'ouvrage de Vargas en français. Il est assez médiocre quand il écrit; il fait des livres parce qu'il y en a déjà[3], car il n'invente rien. Quand on me rendra le *Génie du Christianisme*, je vous l'envoierai aussi. Il y a un *Cours de littérature ancienne et moderne* de M. de La Harpe[4] qui a beaucoup de mérite; c'est un excellent critique. Adieu, mon cher Archiprêtre; comptez à jamais sur mon tendre intérêt; donnez moi de vos nouvelles exactement.

Le duc Strozzi[5] est mort à cinquante quatre ans, pour n'avoir pas voulu se faire l'opération de la fistule.

1. M. Marmottan, l'historien du *Royaume d'Etrurie*, ne donne aucun détail sur ce voyage, qu'il mentionne seulement p. 119.

2. Diminutif de Silvestro. Il s'agit du fils aîné Mocenni, l'épileptique.

3. Pensée qui revient assez souvent dans ses lettres, et qui lui a été inspirée par la lecture de La Bruyère : « Il y a des gens, dit-elle dans une note de son exemplaire, qui n'auraient pas fait de livres s'il n'y en avoient pas eu (*sic*). » Cf. mon étude sur *Le La Bruyère de la comtesse d'Albany* (*Bibliographe moderne*, 1909).

4. Alors en cours de publication à Paris, chez Agasse (1799-1805).

5. Père de l'ami de Mme d'Albany, du mariage de qui elle s'occupait en 1808 (Cf. *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, pp. 20-22).

XI (200).

A l'archiprêtre Luti[1].

(17 novembre 1802.)

Le Génie du christianisme. — Une mauvaise emprunteuse de livres. — La philosophie de Kant. — Plaisir de la lecture. — Médiocrité de la société florentine : les étrangers. — Les soirées de lecture avec Alfieri. — Découverte d'un tableau de Raphaël par Fabre. — Fabre, Boyer et Lucien Bonaparte. — Politique de Bonaparte en Suisse.

Le 27.

Je suis bien fâchée, mon cher archiprêtre, de ne pouvoir vous envoyer encore le livre du *Génie de la Religion chrétienne :* je l'ai prêté à une femme qui ne me l'a pas encore rendu ; mais d'abord que je l'aurai, je vous le ferai parvenir. En attendant, je vous envoie par le Grand Ministre Carletti la *Philosophie* de Kant ; quand vous l'aurez lu, renvoyez-le moi, car je n'ai pas encore eu le temps de lire que la préface (*sic*), pour savoir ce que c'est que ce métaphysicien. C'est un grand plaisir que de passer son temps à parcourir les différentes idées et opinions de ceux qui ont pris la peine de les mettre sur le papier. C'est le seul plaisir d'une personne raisonnable à un certain âge ; car les conversations, surtout celles qu'on entend ici, sont bien médiocres et bien futiles, et toujours très ignorantes. Il y a quelques fois des étrangers qui passent et qui sortent du commun ; mais c'est encore

1. Sienne, D, VI, 22, fol. 131. Même suscription. Date de l'autographe : le 27. Les mentions de Kant et du *Génie du christianisme*, qui continuent incontestablement celles de la lettre 199 et sont encore répétées dans la lettre 201, autorisent à situer celle-ci au 27 novembre 200.

bien rare, et je puis vous assurer que les soirées que je passe seule avec le poète me paraissent bien plus courtes. Nous repassons ce que nous avons lu, et le temps s'écoule sans y penser[1].

J'ai oublié de vous dire que Fabre a eu le bonheur de trouver un tableau de Raphaël, qui représente le portrait de Penni, dit *le Fattorini*, qui était l'ami et l'écolier de ce grand peintre ; il l'a payé cinquante sequins et l'a vendu cinq cents à un Français[2] qui achetait des tableaux pour Lucien Buonaparte, qui achète et *paie*[3] ; enfin il a eu son argent. C'est une fortune pour lui que de prendre d'un coup de filet une petite somme[4]. Il a eu aussi d'autres tableaux qu'il a achetés des *paulis* (*sic*) et qu'il a vendus cent sequins : en tout il a eu six cents sequins. Il a du bonheur, et il le mérite, car il travaille beaucoup, mais il vend d'abord tout ce qu'il fait.

Le Consul a fait prendre les chefs de parti Suisses, et les a fait enfermer dans un chateau-fort[5] ; il use bien du pouvoir qu'il a. Adieu, mon cher Archiprêtre, c'est un vilain siècle que celui-ci. Ne m'oubliez pas et comptez à jamais sur mon tendre intérêt.

1. Témoignage intéressant sur la vie intime d'Alfieri et de son amie.

2. Le « neveu Boyer », neveu de la première femme de Lucien Bonaparte et resté son agent familier, son courtier artistique en Italie. Sur l'histoire de cette découverte, cf. Marmottan, *Les arts en Toscane ;* Muntz, *Raphaël*, et les correspondances (inédites et imprimées) de F.-X. Fabre. Cf. aussi Masson, *Napoléon et sa famille*, II, pp. 175-176.

3. Souligné dans l'original.

4. Fortune d'autant meilleure que les amateurs russes et anglais, grands acheteurs et généreux, commençaient à déserter l'Italie.

5. Allusion à des faits qu'elle semble mal connaître. Vu la date, il s'agit probablement de l'arrestation du landamman Aloïs Reding, et de ses amis fédéralistes.

XII (201).

A l'archiprêtre Luti[1].

(4 décembre 1802.)

L'ennui de la société. — Kant comme distraction. — Les dames de Sienne et celles de Florence. — Fabbroni, bibliothèque vivante. — Quelques femmes instruites. — Rôle des femmes dans la conversation. — Mort de Mme Venturi ; ses dernières fantaisies. — Visite de Quirina Maggiotti. — Envoi de *panpepato*.

Le 4 décembre.

Je désire, mon cher archiprêtre, que Kant vous fasse oublier un instant l'ennuy de la société ; car à un certain âge, les propos des indifférents deviennent bien à charge à un être pensant ; on a besoin de vivre avec des personnes qui vous entendent, et je crois que la Thérèse seule en était capable. Je n'ai pas plus d'opinion[2] des dames siennoises que des florentines, qui sont très vulgaires, excepté la Fabroni qui est un peu moins ignorante des[3] autres, parce qu'elle vit avec son mari[4], qui est une bibliothèque ambulante, quoique ses citations ne sont pas toujours justes. La Fabroni aussi voit des étrangers et le peu de gens à Florence qui savent lire. D'après cela, vous jugez qu'elle est mieux que les autres. La Pallavicini est de sa société ; elle est de nouveau, je crois, brouillée avec Tito Mauri, qu'elle accuse d'être froid, et elle veut un amour ardent. On me dit qu'à Sienne vous avez aussi une

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 125. Même suscription. Date de l'autographe : 4 décembre ; la suite de la conversation sur Kant fixe l'année 1802.

2. C'est-à-dire « pas meilleure opinion ».

3. *Sic*, pour *que les*.

4. Fabbroni, savant et érudit illustre, directeur de la Monnaie du royaume d'Etrurie, fondateur de la bibliothèque Fabbroniana.

apparence de savante dans la Mellini. Tout cela mérite le proverbe qui dit que *dans le pays des aveugles les borgnes sont rois*. Au reste, pourvu que les femmes ne s'ennuient pas en entendant parler les hommes de sujets moins triviales (*sic*) que le commérage, cela suffit; et elles prennent goût aux conversations raisonnables si elles peuvent aussi s'en mêler, et plus encore y briller. C'est une grande ressource pour la vieillesse que le goût de l'occupation; on peut se passer d'une société continuelle.

D'abord que j'aurai *le Génie du christianisme*, vous l'aurez. Notre Carletti est secrétaire d'état[1], et ils ont les postes franches de port : de cette manière on peut se servir d'eux pour faire plaisir à quelques personnes.

La Venturi est morte avant hier au soir en compagnie; elle a voulu être exposée deux jours avant que d'aller en terre. Son mari, je crois, a été bien aise d'être délivré de cette femme, qui dans les derniers mois de sa vie a donné des assauts terribles à son avarice; car elle avait des fantaisies incroyables, jusqu'à faire démeubler sa chambre pour la faire remeubler; elle avait cinq ou six lits de toutes les grandeurs. Ces espèces de femmes ne m'ettent (*sic*) aucune borne à leurs caprices. Sa fille ne peut pas se rétablir de ses couches : elle a des plaies dans le sein, ayant des humeurs écrouelles (*sic*) qui la dévorent.

Cicciaporci se porte mieux; sa goutte se dissipe. Sa femme est terriblement ennuyeuse; elle me dessèche par ses discours sans nominatifs ni verbes, et elle a la fureur de parler.

La Quirina doit arriver dans quelques jours; je me réjouis de la voir, quoique sa vue me fera grand peine, me rappelant que je devais avoir avec elle notre bonne Thérèse[2]. Ah! je ne l'oublierai de ma vie! Voulez-vous

1. Le Conseil d'Etat avait été rétabli par les nouveaux souverains dès leur arrivée à Florence : il comprenait entre autres G. Mozzi, Frullani, Biondi, Antonio Corsi, N. Viviani et Carletti.
2. Cf. lettre 199.

bien m'envoyer un *panpepato* de six *paoli;* vous me direz à qui je devrai le payer. Comptez à jamais sur mon tendre intérêt et celui du Poète.

XIII (202).

A l'archiprêtre Luti[1].

(11 décembre 1802.)

Résumé par Luti de la philosophie de Kant. — Alfieri et les lettres de Luti. — *Le Génie du christianisme*, lecture de dames. — Les cavaliers servants à Florence et à Sienne. — Vargas et Mme Piccolomini. — Quirina Maggiotti. — Accès de folie du roi d'Etrurie à Terragone. — Retour des souverains à Florence. — Compensations supposées pour Ferdinand : la Vénétie. — La folie royale, châtiment de l'usurpation, malheur de la Toscane. — Le ministre Salvatico et Godoï. — Portrait du peintre Benvenuti. — Travaux et succès de F.-X. Fabre. — Morts célèbres. — Funérailles et tombeau de Mme Venturi. — Le nouveau grand-maître de l'ordre de Malte. — Vices florentins de Vittorio.

Le 11 décembre 1802.

Je vous remercie, mon cher archiprêtre, du détail précis et clair que vous me donnez de la philosophie de Kant; ce que vous m'en dites me donnera de la facilité pour comprendre le livre. J'ai lu votre lettre au Poète qui en a été enchanté, et chaque fois que j'en reçois en sa présence, il me dit toujours : « *Lisez-moi la lettre de notre archiprêtre* », tant il est content de votre manière d'écrire. Quel dommage que vous ne vous soyez pas donné à quelque objet ou de littérature ou d'autre chose ! car vous écrivez avec une clarté et une précision admirables.

Je suis charmée que mon livre vous ait occupé un moment, et j'attends avec impatience qu'on me rende

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 127. Même suscription. Date de l'autographe.

le *Génie du Christianisme* pour vous l'envoyer; c'est un autre genre, mais qui n'est pas sans mérite, surtout pour la belle dame à qui vous faites part de vos lectures. Je suis vraiment édifiée qu'elle oblige son *Cavalier servente* à s'occuper, car ici la première condition d'un contrat de servage est de renoncer à toute occupation pour se donner entièrement à la belle insipide. La *Signora* Piccolomini doit être la perle de Sienne. Je ne suis pas étonnée que Vargas lui présentait ses hommages.

J'ai donc vu notre Quirina dont j'ai été contente : elle a un maintien décent, parle bien, et m'a paru beaucoup regretter sa mère[1]; nous avons pleuré ensemble. Elle ressemble peu à sa mère, et elle n'est pas jolie, mais bien faite. Je compte aller la voir ce matin, et peut-être pourrai-je la trouver seule, pour savoir si elle est aussi heureuse qu'elle le dit en présence du Capitaine. — Elle m'a parlé d'une lettre que le Danois[2] a écrite, qui n'a pas le sens commun, et elle m'a dit que son père l'a déshérité pour une extravagance dans son enfance; mais ne serait-ce pas parce qu'il ne le croit pas son fils? Il est capable de pareille chose.

Le Roi est attendu vers le 20. Il a eu un accès de folie à Terragone, où il a dit au P[rince] *della Pace* que le Roi et la Reine d'Espagne voulaient le faire assassiner et que les cloches qui sonnaient étaient son enterrement[3]. Le jour après, il s'est ressouvenu de ses folies avec regret, et on l'a envoyé à Carthagène pour l'embarquer au plus vite et qu'il vienne *felicitare i suoi popoli*[4]. Je vous prie

1. Mme d'Albany revient plus tard sur cette opinion (cf. lettre 216, 11 mars 1803).
2. Son frère aîné Dario.
3. Elle a dit précédemment que le roi Louis se portait mieux en Espagne. Cette amélioration avait donc été de courte durée. Depuis l'hiver précédent, il était sujet à des attaques d'épilepsie. Tassoni signale dès ce moment que parfois il ne se rappelait plus le matin ce qu'il avait vu la veille au soir (cité par Marmottan, *op. laud.*, p. 122).
4. Faire le bonheur de ses peuples.

de ne pas me citer. C'est un grand malheur pour la Toscane que d'avoir un souverain dans cet état. Ferdinand aura le Vénétien (*sic*)[1] en échange des petits morceaux d'Allemagne qui lui sont donnés; il a la permission de les échanger avec son frère, et ce pays lui sera garanti par toutes les puissances, France, Russie et Autriche. Ce pauvre Prince aura au moins un pied en Italie. On dit qu'il épousera la fille de l'Electeur de Saxe, avec vingt-cinq millions de tallers de dot. Le Vénétien a besoin d'avoir un prince qui apporte de l'argent, car il est bien sucé par les différentes armées, et par le mauvais gouvernement de S. M. F. qui l'a toujours tenu comme un pays dont il voulait se défaire[2]. Les Vénitiens, ne pouvant pas redevenir république, seront charmés d'avoir Ferdinand pour souverain; il est juste, bon, et désire le bien de son peuple. Que veut-on de plus dans un prince? La Toscane a beaucoup perdu. Si celui qui l'a remplacé avait sa tête, il n'en serait pas plus mauvais, car il a plus d'esprit et veut le bien; mais il ressemble au Roi Saül ou au Roi Lear de Scheaspeair (*sic*). Quant à moi, il me paraît toujours de voir un roi de la Bible, accablé de la vengeance de Dieu pour avoir pris le royaume d'un autre. Son bras droit, le Salvatico[3], n'a pas le sens commun; il protège tous les coquins qui savent le flatter, et son antichambre est remplie de tout ce qu'il y a de plus mauvais. On aurait voulu le faire tomber, mais il a su s'acrocher au P[rince] de la Paix, à qui il a fait la cour qu'on lui fait en Toscane. Voilà, mon cher archiprêtre, une petite esquisse des personnages de ce pays.

1. Il ne semble pas que cette opinion ait eu un fondement sérieux. Le Vénitien était occupé par l'Autriche depuis Campo Formio (effectivement le 18 janvier 1798) et elle ne pensait pas à s'en dessaisir.

2. Mme d'Albany se montre ici trop sévère, contre son habitude, à l'égard du gouvernement autrichien, qui assura le calme, l'ordre, et une administration régulière aux territoires de l'ancienne République.

3. Le comte Odoardo Salvatico de Parme, sans méchanceté, mais ignorant et bigot, dominait l'esprit du roi et de la reine.

Fabre vous présente ses hommages ; il connaît Benvenuti[1] et l'estime, et moi aussi ; il a beaucoup de mérite ; il a fait différents tableaux d'autel très beaux, entre autres un très-grand pour la nouvelle église d'Arezzo. Il dessine bien, il compose bien ; peut-être a-t-il ce défaut d'un peu trop copier les statues ; on reconnaît où il prend ses modèles ; on doit s'en inspirer, mais non pas les copier servilement[2]. C'est la seule chose qu'on lui reproche avec raison, mais c'est un artiste d'un grand mérite. Fabre a trois tableaux d'histoire à faire, qui lui ont été demandés : il a de l'ouvrage pour longtemps, et il a gagné de l'argent en vendant et achetant de bons tableaux. Sa barque jusqu'à présent vogue au gré du vent de la fortune.

Beaucoup de personnes sont mortes depuis peu de temps : le sénateur Pucci, qui était apoplectique depuis quarante mois ; le marquis Delmonte, qui s'est fait couper une artère parce qu'il avait un anévrisme à une jambe. La Venturi a fini sa carrière ; son mari lui a fait un service magnifique, et elle a voulu qu'au retour du Roi on demande la permission de la mettre dans la tombe des Venturi à Santa Maria Novella ; elle a porté sa vanité jusqu'au séjour des morts ; elle est morte en demandant pardon à Dieu et implorant sa miséricorde.

Adieu, mon cher Archiprêtre. Vous allez recevoir une longue épître de moi ; je désire qu'elle ne vous ennuie pas. Je vous ferai payer les six pauls du *panpepato* que j'ai reçu hier ; quand il fera plus froid, je vous demanderai aussi du *torrone*, une livre de chaque espèce. Adieu, portez-vous bien, donnez-moi de vos nouvelles. Le poète vous salue et vous aime et estime. Le bailli Respogli n'a pas accepté d'être grand maître de Malte, mais le Pape lui a ordonné d'obéir, selon son vœu d'obéissance.

On me dit que Vittorio a de petits vices florentins.

1. Peintre toscan, ami et plus tard correspondant de Fabre.
2. Ce jugement est sans doute un écho très fidèle de celui de Fabre, de qui l'on y retrouve les théories favorites.

XIV (203).

A l'archiprêtre Luti[1].

(18 décembre 1802.)

Luti et la philosophie de Kant. — Caractère national des Allemands. — L'Evangile et les prêtres. — L'analyse de la Constitution française, par Necker. — Carletti et la lenteur de ses lectures. — Les comédies d'Alfieri achevées et définies par lui. — Destin malheureux de Quirina Maggiotti : l'ennuyeux Capitaine. — Insultes d'Ansano Mocenni à la mémoire de sa femme. — Embarquement de la cour d'Etrurie pour la Toscane. — Arrivée des troupes de Parme. — Alliances de la France. — Offres de l'Angleterre à l'Autriche. — Quirina, son mari, Martelli.

18.

Mon cher Archiprêtre, je lis toujours vos lettres avec grand plaisir, et je vois que vous vous rendez bien compte à vous-même de la nouvelle philosophie, pour pouvoir la rendre si clairement. Je conçois que ce nouveau système fasse effet en Allemagne, d'abord qu'il est fondé sur la morale. Les Allemands sont naturellement vertueux ; ils aiment le bien. C'est une bonne pâte d'hommes. Ils ont moins d'esprit que les Italiens et moins de brillant que les François ; mais ils ont un plus grand désir d'être utiles à leurs semblables et de trouver le bonheur de l'homme. Vous aurez vu qu'ils sont toujours à inventer des établissements pour soulager l'humanité souffrante, et cela par bonté d'âme. J'estime un auteur qui cherche à élever l'âme, qui veut tirer parti des institutions religieuses pour rendre les hommes plus heureux et meilleurs. Il est cer-

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 141. L'autographe est daté seulement « 18 »; il faut suppléer « décembre 1802 », date prouvée par la suite des impressions de la comtesse sur Quirina Maggiotti et la suite de la conversation sur Kant avec Luti.

tain que notre Evangile est d'une excellente morale ; mais les prêtres ignorants la défigurent, et ne savent prêcher que les pratiques de cette religion et mettent de côté la morale. Je viens de recevoir un nouveau livre de M. Necker dans lequel il analyse la Constitution Française, pour leur prouver que la nation n'est pas libre. Il a bien du temps à perdre, car personne ne lui dispute son thème. On pourrait lui répondre, comme à celui qui voulait faire l'éloge du Pétrarque : « *Mais qui en dit du mal?* » [Je vous l'enverrai] quand je l'aurai lu, et peut être le *grand Ministre, il quale è geloso dei libri del più gran ministro di lui ;* si je puis cependant vous l'envoyer auparavant, je le ferai, car ce grand homme tient les livres cinq ou six mois. Accablé d'affaires, il ne peut en donner[1] pour la lecture, et ce n'est donc que des moments perdus qui (*sic*) lui abandonne. Puisque vous aimez à lire ce qui paraît de nouveau, je vous envoierai les livres que je reçois, car je suis assez au courant de tout ce qui se fait. Il faut avouer qu'il n'y a plus rien de classique dans aucune langue.

Notre poète, qui vous salue, vient d'achever six comédies[2] qu'il a composées. Je n'en ai pas même vu le titre ; mais je suis persuadée qu'elles seront très originales.

1. *Sic*. Peut-être faut-il comprendre : il ne peut [les aban]donner.

2. Alfieri avait toujours été tenté par la comédie ; en 1778, il projetait une comédie allégorique *I buoni uomini*, satire des rois et des prêtres, et une comédie historique ; en 1788, il faisait le plan d'une vaste satire sociale en douze comédies : *la Monarchia*, *l'Aristocrazia*, *la Democrazia*, *Gli oracoli*, *la Ribellione*, *Il matrimonio divorzio*, *l'Accademia*, *Il Conclave*, *l'Accampamento*, *Il Senato*, *gli Uomini*, *Il teatro;* en 1790, il ébauchait une autre comédie allégorique, dont il aurait été le protagoniste. Mais l'étude du grec le détourna ensuite pendant dix ans de réaliser ces tentatives. Ce ne fut qu'en septembre 1800 que sa verve comique se réveilla, et d'un coup il imagina les plans de six comédies : *L'Uno*, *I Pochi*, *I Troppi*, *l'Antidoto*, *la Finestrina*, *Il Divorzio*, et les écrivit en prose. Pendant l'été de 1802, il les versifia et composa plus de 8.500 vers, effort littéraire qui contribua sans doute à hâter sa fin. Cf. Novati, *L'Alfieri poeta comico* (in *Studi critici et letterari*) et Della Giovanna, *Il Divorzio* (in *Rivista d'Italia*, VI, 1903, octobre).

Elles sont *a tiro d'essere corrette*[1], toutes versifiées. Il ne m'en veut lire la première que lorsqu'il commencera à les corriger. Je suis extrêmement curieuse de voir s'il saura faire rire. Il dit que les quatre premières sont *Alfierane*, la cinquième *Aristofanesque*, et la sixième *Italienne*[2]. Je laisse à votre imagination à deviner le genre; la mienne travaille aussi à m'en faire une idée; quand j'en aurai entendu une, je vous en rendrai compte.

Je crois que la Quirina est tombée des mains d'un avare dans celles d'un autre. Je crois que le Capitaine lui refuse de lui donner ce qui lui est nécessaire pour s'habiller. Je l'exhorte à la patience, mais il est dur de disputer pour chaque petite chose dont on a besoin, car il ne donne pas de pension par mois. J'ai toujours écrit que le Capitaine était un *seccatore* fameux, et il y a longtemps que je le connaissais pour tel. Mais tout vaut mieux que son père, qui encore lui écrit des horreurs de sa mère, qu'il dit avoir vue dans les bras d'un autre. Comment un homme dévot peut-il insulter à la mémoire d'une personne morte? S'il se ressouvenait de ce passage de l'Evangile où Jésus-Christ dit à propos de la femme adultère : « *Qui de vous tous osera lui jeter la première pierre?* », et puis dans un autre endroit « *qu'il la couvrirait de son manteau s'il l'avait trouvée coupable* ». D'autant plus, lui qui est le mari de la Thérèse, ne doit-il pas divulguer une chose qu'il n'a pas vue. Mais on ne peut pas l'excuser d'une autre manière qu'en disant qu'il est fou, et un fou méchant.

Adieu, mon cher archiprêtre, portez-vous bien, et donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre profond métaphysique.

1. Il ne lui restait plus en effet, en décembre 1805, qu'à *lasciarle maturare e limarle*.

2. Alfieri dit (*Vita*, epoca IV, 29) : « Tre generi diversi di commedie : le quattro prime adattabili ad ogni tempo, luogo e costume; la quinta fantastica, poetica ed anche di largo confine; la sesta nell' andamento moderno di iutte le comedie. »

On attend le courrier qui doit annoncer l'embarquement du Roi. Aujourd'hui arrive la troupe Parmesane[1]; la première division est de quatre cents hommes. On donne au G[rand] D[uc] tous les jours quelque autre pays. La France désire l'alliance de l'Autriche, et l'Angleterre la recherche aussi, lui offrant de lui faire présent des trente trois millions prêtés, et de lui en donner encore trente trois, si elle veut s'unir à elle et à la Russie, et faire triple alliance. Aucune autre nouvelle : adieu. Rappelez-vous toujours que vous avez en moi une personne qui vous aime et vous estime.

La Quirina paraît mélancolique ; je crois que son cœur est vide ; elle m'a parlé d'un certain Martelli[2] qu'elle aurait voulu épouser, mais qui n'a pas voulu. Il paraît qu'il lui plaît. J'ai vu son benêt de mari, qui paraît un Patagon ; c'est un animal extraordinaire ; il se bat toujours les mains, et veut toucher les femmes aux cuisses.

1. Le roi Louis avait demandé à Bonaparte l'évacuation des troupes françaises à la fin de 1802. (Cf. Marmottan, *Royaume d'Etrurie*, p. 119 ; M. Marmottan ne dit pas quand s'opéra cette évacuation et quand arrivèrent les troupes parmesanes ; il ne donne, pp. 128 et 143, que des renseignements assez vagues à cet égard.)

2. D'une famille siennoise, sans doute parent du Carlo Martelli qui épousa Ernesta Mocenni Giusti, nièce de Quirina.

XV (204).

A l'archiprêtre Luti[1].

(20 décembre 1802.)

L'érésypèle du capitaine Maggiotti. — Inconvénient de sa mort pour Quirina. — Funérailles du duc de Parme à l'*Annunziata*. — L'architecte Rossi. — Discussions d'étiquette entre diplomates. — Retour prochain de la cour d'Etrurie. — Les réceptions de Carletti. — Jugement sévère sur la théologie. — L'absurdité de l'affaire de la Grâce. — Disgrâce de Miollis. — Le Consulat à vie. — La tyrannie de Bonaparte. — Nouveaux regrets sur Teresa.

Le 20.

Vous saurez, mon cher Archiprêtre, que le Capitaine Magiotti a une érisypelle (*sic*) à la jambe, ce qui est très dangereux à son âge. Je crains qu'il ne meure, et ce serait un grand malheur pour Quirina, qui a encore besoin de lui. Cette pauvre fille est bien malheureuse ; elle a cependant le bonheur d'être hors de la maison et d'être loin de son père, qui est un grand fléau.

Aujourd'hui on fait les funérailles[2] à l'Annunziata ; le catafalque est dirigé par l'architecte Rossi, que bien vous connaissez. Il y a eu quelques discussions pour l'étiquette, du nonce[3], qui prétend d'avoir un *coretto* séparé dans les fonctions publiques ; et les autres ministres s'y sont opposés, et pour remédier à tout on lui fait chanter la messe. On veut tout mettre ici sur le style espagnol. La cour

1. Sienne, *ibid.*, II, 18. Même suscription. Date de l'autographe : « le 20. » La nouvelle de la suite du voyage princier en Espagne permet de préciser « 20 décembre 1802 ».

2. Les funérailles solennelles du duc Ferdinand de Parme, père du roi, mort le 9 octobre 1802.

3. La préséance appartenait à l'ambassadeur d'Espagne. Le nonce était alors le cardinal vénitien Morosini.

d'Etrurie est à présent à Valence ; de là elle va à Carthagène, et puis elle s'embarquera avec grand plaisir pour Florence. En attendant, Carletti arrange sa maison pour amuser les Florentins et faire les honneurs du pays, car il donnera à dîner et à danser. Il faudra venir voir cette comédie qui sera plus gaie que celle de votre théologue (*sic*), bien inutile à remplacer. Je m'avise quelquefois de lire sur cette matière, et je ne conçois pas comment de sang froid on a pu salir du papier avec ces mots qui se suivent sans rien signifier. L'affaire de la Grâce n'est pas une des moindres absurdités. On n'aurait jamais dû disputer sur des matières aussi délicates. Mais les hommes se contentent des mots sans souvent les comprendre.

Le Roi Consul exile tant qu'il peut. Miolis (*sic*) a perdu sa place à Mantoue, et il est relégué dans les Alpes Marines (*sic*) parce qu'il n'a pas voulu donner sa voix à la perpétuité du Consul[1] ; cela me paraît bien bête. Il aurait dû au contraire bien traiter ceux qui ont parlé librement, pour jeter de la poudre aux yeux à la France et leur faire croire qu'on peut parler librement. Il me paraît un tyran bien ordinaire, quoi qu'en dise le Grand Ministre[2], mais chacun a son compas pour mesurer la grandeur.

Adieu, mon cher Archiprêtre, comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Le poète vous dit mille choses aimables ; le pauvre *signor Antonio*[3] est toujours tourmenté de la goutte d'une manière horrible. Portez-vous bien : je ne m'accoutume pas à ne plus avoir notre Thérèse. Ah ! mon Dieu ! quand nous devions nous réunir ! Quelle chose douloureuse !

1. Lors du plébiscite sur le consulat à vie (2 août 1802).
2. Carletti.
3. Cicciaporci.

XVI (205).

A l'archiprêtre Luti[1].

(25 décembre 1802.)

Panpepato et *torrone*. — Santé de Cicciaporci, bizarrerie de sa femme. — Carletti lecteur de Necker. — Opinions sur la Constitution consulaire. — Retour de Canova de Paris. — Infériorité de Quirina Maggiotti par rapport à sa mère.

25 Décembre.

Vous n'aurez, mon cher Archiprêtre, qu'une très-courte lettre de moi ce courrier, en ayant beaucoup à écrire pour des affaires ennuyeuses. Je vous envoie la lettre de change pour le *panpepato*, et je vous payerai le *torrone* quand vous m'aurez dit ce que je vous dois. Il est excellent, et je vous en remercie de tout mon cœur. *Il signor Antonio* se porte beaucoup mieux ; il est quasi guéri. Je n'ai jamais su deviner pourquoi sa femme est allée à Sienne. Vous savez qu'il est difficile d'expliquer *gli andamenti, e chi più ancora i discorsi, di quella testa scoretta*. J'admire souvent la patience du mari entendant déraisonner tout le jour. Je crois qu'il lui pardonne tout en faveur de sa bonté, car elle me paraît lui être très attachée.

Le Grand Ministre[2] lit les livres de politique de son confrère et de son ancien, Necker; il se croit infaillible autant que lui. Ce vieux radoteur politique[3] s'avise de vouloir discuter la Constitution Française et prouver que cette nation n'est pas libre. Il dit que le Consul est sorti

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 129. Même suscription : « 25 décembre. » Les mentions du retour de Canova et de la lecture de *Necker*, par Carletti, permettent de fixer l'année 1802.
2. Carletti.
3. Necker.

tout armé de la tête du législateur. Je dirai que la Constitution est sortie de la tête du Consul toute désarmée de pouvoir. Nous avons Canova qui revient de Paris. C'est un homme modeste, simple et rempli de talent au bout des doigts. Il a fait le buste du Consul, dont il fera la statue à Rome plus grande que nature. Je ne puis vous en dire davantage; portez-vous bien, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Quirina ne sera jamais la Thérèse pour l'esprit. Ah! cette pauvre femme était unique!

XVII (206).

A l'archiprêtre Luti[1].

(1er janvier 1803.)

Souhaits de nouvel an. — Nouveaux regrets sur Teresa. — Education de Quirina à faire. — Le capitaine Maggiotti. — Emploi du temps : lectures le matin, vie mondaine le soir. — Condamnation de Cremani. — Retour de la cour imminent. — Projets de mutations territoriales et dynastiques. — Melzi et Murat. Bonaparte imitateur de Charlemagne.

Le 1er de l'an 1803, que je vous souhaite très heureuse.

Mon cher Archiprêtre, bonne santé, cœur content, ce que nous n'avons pas eu pendant celle qui vient de s'écouler! La perte de notre Thérèse est une vilaine époque pour cette année 1802. Je la regrette tous les jours. Comme j'aurais été heureuse de la voir jouir d'être loin du *Brontolone* et à Florence! Mais on ne peut compter sur rien dans ce monde. Je vous avoue que je me suis occupée de ce mariage un peu fait en honneur de notre amie. Je crois que sa fille a du jugement; mais je vous avoue qu'elle est trop jeune et trop novice pour moi; il faudrait la former,

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 133. Lettre datée à l'original.

et je ne m'en sens pas la force. J'aime à causer et non pas à enseigner, et c'est ce qui arrive ici avec les femmes qui la plupart sont ignorantes. Je ne puis pas même lui donner des livres à lire, car elle n'entend pas le français du tout. Avec le temps et l'expérience, elle acquerra des connaissances, si elle ne finit pas par faire comme toutes les femmes, ce qui est plus probable. Le Capitaine est un *seccatore* qui ne la quitte pas. Il la mène cependant aux stanses (*sic*) et au théâtre. Il est vaniteux et n'aime à dépenser que pour l'apparence.

Il me paraît que vous êtes augmentés en honneurs en diminuant de fortune, car le chapitre a perdu beaucoup de son revenu. Le Cardinal aime beaucoup les fontanges (?), comme toutes les personnes de *son qualibre*[1]. Vous avez dû quitter la philosophie pour ces frivolités : ce sont les *incerti* de votre profession; celui de la mienne est de faire souvent bon visage aux sots; mais pourvu qu'ils ne viennent pas m'ennuyer le matin, je leur livre la soirée qui est destinée à digérer, d'une manière ou de l'autre; mais l'esprit n'y a aucune part. La matinée est consacrée aux livres; et cinq ou six heures je les donne à la lecture et quelques quart d'heures (*sic*) à la promenade; et mon temps s'écoule très bien. Je ne désire aucun plaisir que celui de m'entretenir avec les morts ou les vivants, quoique à présent les vivants ne se distinguent guère : les livres qui paraissent sont au-dessous du médiocre, excepté cependans *votre* Kant (car vous l'avez pris sous votre protection).

Cremani[2] a été puni sévèrement de son inquisition; il a voulu souvent trouver des coupables où il n'y avait que des imprudents; on dit qu'il n'en mourra pas.

La cour est attendue tous les jours. On dit qu'on leur rendra Parme et Guastalla comme apanage à un cadet de

1. *Sic*. Souligné dans l'original.
2. Le jurisconsulte Luigi Cremani, instructeur des procès devant la *Camera nera* (tribunal de police), instituée par la réaction autrichienne de 1800.

la maison d'Espagne[1]. Melzi va, à ce qu'on dit, s'en retourner en Espagne. Murat le remplacera; il est fait citoyen italien[2]. Nous verrons encore des Buonaparte rois dans tous les coins du monde, comme Charlemagne qui a divisé son empire et [en] a laissé un morceau à chacun de ses enfans. Il fera ce qu'il voudra, ce tyran du monde; les autres sont des imbéciles. Adieu, mon cher archiprêtre; comptez à jamais sur mon tendre interêt. Vous ne m'avez pas dit ce que coûte le *torrone* et si je ne me suis pas trompée sur le *panpepato*. Je vous enverrai une autre lettre de change.

XVIII (207).

A l'archiprêtre Luti[3].

(8 janvier 1803.)

Kant et Condillac. — Expérience pédagogique sur l'innéité des idées. — Idées et sensations. — Cabanis critique de Kant. — L'homme et les animaux. — Supériorité de l'homme, même sur le castor. — Une troupe de comédie française de passage à Florence. — Retour imminent des souverains. — Préparatifs de réception triomphale. — Quête pour les frais. — Changements annoncés dans l'administration toscane. — Santé débile du Roi Louis. — Quirina Maggioti chez la comtesse. — Regrets sur la mort de Teresa. — Alfieri confident de Mme d'Albany. — Rhume et perruque de Carletti. — Bouderie de Vittorio Mocenni.

8 de l'an 1803.

J'ai toujours, mon cher Archiprêtre, un grand plaisir à lire l'analyse que vous me faites de la philosophie de Kant, et votre dernière lettre m'a fait naître la curiosité de relire l'ouvrage de Condillac sur l'*Origine des connaissances humaines*. Il me paraît difficile de pouvoir prouver que

1. Fausse nouvelle.
2. Ce bruit ne paraît pas plus fondé que le précédent.
3. Sienne. *ibid.*, D, VI, 22 fol. 196. Original daté.

nos idées ne viennent pas de nos sensations; car qu'éprouvons-nous qui ne vienne des sens? Je ne sais pas si on n'a jamais fait l'essai d'enfermer un enfant qui vient de naître, et de ne lui donner aucune communication avec personne qui lui parle, pour voir quelles idées aurait à quinze ans un être semblable. Vous m'objectez qu'il ne saurait pas parler; mais je serais curieuse aussi de voir de quel signe il se servirait pour demander à manger? Il m'est impossible de croire aux idées innées! Car si nous nous examinons bien, et que nous nous observions, nous verrons qu'une quantité de choses, nous ne les savons que par analogie l'une de l'autre, et si on se rappelle son enfance, on se ressouviendra qu'on était comme les animaux. Je me rappelle depuis l'âge de quatre ans, et de (*sic*) toutes les sensations que j'ai éprouvées. Je crois qu'on peut écrire sur toutes ces matières autant qu'on veut : on n'y entend rien. Il y a un auteur à présent qui critique Kant *ex professo :* un nommé Cabanis, qui était secrétaire de Mirabeau, qui fait l'homme semblable aux animaux. Il y a cependant cette différence, ne lui en déplaise, que l'homme a fait des choses que les animaux ne peuvent pas exécuter, même les castors qui ont tant d'adresse; et je crois très mal fait de matérialiser l'homme. Il n'est déjà que trop porté à favoriser cette idée pour se permettre tous les vices.

Ce soir, il y aura une comédie française. La troupe qui va à Naples jouera deux ou trois petites pièces.

On avait cru voir le Roi à la vue de Livourne, mais on s'était trompé; on lui prépare un arc de triomphe de bois hors de la porte San Frediano, et la commune a chargé quatre personnes de quêter pour lui donner des fêtes. Les Conseillers d'état ont déjà donné dix sequins l'un et les secrétaires trois. Je crois que peu de gens peuvent donner. On dit que Salvatico, ou plutôt son favori Cambi, a écrit qu'il y aura bien des changements. Je crois que, un peu plus assuré sur le trône, on sera plus sévère pour les Ferdinandistes qui sont en grand nombre, bien inutilement. On dit

le Roi très-maigre, et dans un piteux état. Je vous prie de ne parler à personne de ce que je vous écris sur lui, parce que je ne veux pas mériter la haine de ces personnages.

Quirina viendra déjeuner avec moi demain; je crois que le Capitaine est terriblement ennuyeux; elle l'a dans ce moment pour mari, et c'est encore pis que l'imbécile, car il a une volonté. Je tache de lui faire courage, lui rappelant que son père est encore pis. C'est un grand malheur pour elle d'avoir perdu sa mère : elle aurait mis la maison sur un autre pied. Cette pauvre femme, je la regrette tous les jours. Je ne croyais pas la perdre si tôt. Je conçois que c'est un grand vide pour vous de ne pas pouvoir rire avec elle des bêtises dont vous êtes entouré. Je serais bien malheureuse si je ne pouvais pas communiquer au Poète mon dégoût des choses de ce monde, et de rire (*sic*) avec lui des ridicules de ce que je vois. Le Grand ministre a été enrhumé et n'a pas encore pu ouvrir son palais; en attendant il a mis perruque. Je ne l'ai pas encore vu; il doit être d'un genre nouveau; je me fais une fête de le voir. Adieu, mon cher Archiprêtre; portez-vous bien, donnez-moi de vos nouvelles et comptez à jamais sur mon tendre attachement. Vittorio ne me donne plus signe de vie. La vérité ne plaît pas; elle est dure à digérer pour une âme faible. Je vous envoyerai les quinze pauls avec mille remerciments.

XIX (208).

A l'archiprêtre Luti[1].

(15 janvier 1803.)

Les *idées pures* de Kant. — Expérience pédagogique sur les idées innées. — Condillac et l'imagination. — Philosophies de Kant et de Locke et leurs critiques. — L'homme surnaturel et matériel. — Décadence des vieillards. — Retour des souverains, joie du roi d'avoir quitté l'Espagne. — L'Espagne arriérée et ignorante. — Illuminations à Florence. — Jugement de Sheridan sur Louis d'Etrurie. — Maladie du roi. — Quirina Maggiotti.

15.

Ne croyez-vous pas, mon cher Archiprêtre, que les *idées pures* ne sont que des idées innées *rifatte?* Vous me direz que ce n'est que le terrain préparé pour recevoir toutes les idées, et que les autres y sont déjà. Pour moi, je voudrais voir un enfant qui aurait vécu seul[2], sans qu'on lui eût rien enseigné, et puis [qui] à treize ans se trouvât avec du monde. Je serais curieuse de voir ce qu'il pourrait montrer d'entendre. Je crois qu'il serait comme un animal, qui[3] ne penserait qu'à manger et à dormir. Si on lui apprenait à cet âge des signes pour expliquer ses pensées, en aurait-il d'autres que de physiques, ou verrait-on se développer ses idées surtout? Vous me direz qu'il en est la même chose d'un enfant élevé parmi nous. On doit voir comment une idée en fait naître une autre. Condillac prétend que l'imagination est la source de toutes les facultés de notre esprit et que d'elle naît (*sic*) le ressouvenir

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 137. Date de l'autographe : « 15. » La nouvelle du retour du roi fixe le mois et l'année.
2. Répétition du raisonnement esquissé dans la lettre précédente (207, — 8 janvier 1803).
3. *Sic*, pour *qu'il.*

et la réflexion. Chacun a sa métaphysique, et on n'y entend rien. Celle de Kant a beaucoup d'adversaires et celle de Locke jusqu'à présent est la plus adoptée. Pour moi j'attribue tout à nos sensations. Je crois que malheureusement nous sommes très-physiques, et que sans les sens nous ne sentons rien, et que les idées viennent de notre sentiment. On fait très-bien de faire croire à l'homme qu'il est un objet surnaturel, mais malheureusement tout nous prouve que nous sommes très-matériels. Quant à notre âme, à qui on ne peut pas donner un autre nom, je ne sais ce qu'elle est, ce qu'elle deviendra. Il est certain que nous sommes un animal très-noble et capable de grandes choses et de très-petites; mais quand notre corps est malade, nous sommes bien mesquins, et toutes nos idées, quelqu'en soit la source, sont bien confondues et bien obscures. Je vois aussi les vieilles gens : quand les fibres se raidissent ou s'ossifient, leurs idées s'en ressentent; ils perdent la mémoire, et même la faculté de rendre leurs idées; il paraît que les ressorts de la tête ne font plus leurs fonctions. *Basta! Vous brûlerez* ma lettre, qui est un déraisonnement que je me permets avec vous; mais qui serait un crime pour un *intrus*. D'ailleurs, je rends ma pensée sans ordre et comme elle me vient sous la plume, comptant sur votre indulgence.

Le Roi est revenu, bien content, ainsi que sa cour, d'avoir quitté l'Espagne qui est un pays diabolique; il est en arrière de trois cents ans. On sait pas tout ce qui s'est passé partout, car on fait pis que partout (*sic*). Tout le monde a été malade, excepté la duchesse Strozzi e[t] Gherardesca, qui a soixante-douze ans et qui est plus forte que moi. On a illuminé la ville, et crié *Vivat!*, le tout en petite quantité. J'ai oublié de vous dire que Shéridan, parlant du Roi, a dit : « Cet enfant à qui Buonaparte a donné un sceptre pour l'amuser, et a gardé le fouet pour le punir (*sic*). » Tout cela entre nous.

Ciccia (*sic*) a toujours un peu de goutte; sa moitié en-

nuie tout le monde, elle est pis que jamais; pour moi, elle m'excède; je crains ses discours, ils ne finissent jamais. Aujourd'hui, il y a bal au Casino. Le Roi ne peut plus danser : il tousse et il est oppressé. Il a une santé horrible : c'est un grand malheur ! Adieu, mon cher archiprêtre, comptez à jamais sur mon tendre attachement. Je crois que la Quirina ne sera pas longtemps à se trouver un amant. Le Capitaine est jaloux et voudrait remplacer le fils. N'en parlez pas.

XX (209).

A l'archiprêtre Luti [1].

(22 janvier 1803.)

La *Delphine* de Madame de Staël : immoralité et extravagance. — Supériorité de Madame de Genlis. — Locke et Condillac. — Critique de Kant par Degérando. — Hypocrisie d'Ansano Mocenni. — Amélioration de la santé du roi Louis Ier. — Les *idées préparatoires* de Kant. — Les trois vieillards de Quirina. — Jugement de Fabre sur Ademollo, peintre de la Pergola.

Le 22.

Mon cher Archiprêtre, je ne puis guère causer avec vous ce courrier, ayant à lire un roman de Madame de Staël, *qu'on m'a prêté*, et qui est en six volumes [2]. C'est un salmigondis de choses, d'immoralités et d'extravagances. J'ai voulu arriver à la fin, et j'en ai été occupée trois jours et quasi trois nuits pour pouvoir le rendre. Madame de Genlis est bien supérieure à cette folle, qui veut toujours inspirer des passions, et qui ne sent rien et ne fait rien sen-

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, p. 147. Même suscription. Date de l'autographe : « le 22. » La visite de Mocenni permet de fixer « janvier 1803 », car il est question de cette même visite comme d'un fait accompli dans la lettre suivante (210, — 29 janvier 1803).

2. *Delphine*, paru en 1802.

tir à ses lecteurs. Cette lecture a interrompu ma métaphysique de Locke et de Condillac, qui demande de ne pas l'être. Degérando critique la philosophie de Kant : j'en ai vu l'extrait dans le journal, mais j'attends son ouvrage et je vous l'envoyerai quand je l'aurai reçu.

Pour parler de quelque chose de matériel, j'ai vu Mocenni, qui est chargé de vous payer les quinze pauls. A l'entendre, on le croirait un Saint François ; et si je ne le connaissais pas, j'y aurais été trompée. Il parle de sa femme avec un respect qu'elle méritait, mais moi je lui en ai parlé comme cela, et je lui ai fait voir combien il a perdu.

Le Roi est mieux : il est quasi sans fièvre, et alors on se tire des maladies, malgré que le corps est délicat.

J'ai su tous les dégoûts qu'éprouve Bocci de la maison de son amie : c'est une horreur. Je crois la Florentine une folle : elle a de grandes idées ici de dépense, des livrées, des chevaux, etc., etc.

Je vois que Kant vous persuade avec ses idées prépatoires ; il faudrait observer beaucoup et réfléchir infiniment sur cela pour voir s'il a raison. Il est certain que l'homme est imitateur, et le singe, qui est le dernier chaînon de l'animal et qui tient aussi à l'homme, a cette qualité que n'ont pas les autres animaux. Il est difficile d'expliquer tout cela, et plus on réfléchit et plus on voit que nous ne savons rien et que nous [nous] perdons dans des raisonnements inutiles.

La Quirina est entourée de vieillards : son père, son beau-père et le vieux Baretti. Je crois quelle serait contente de trouver mieux ; mais le moment n'est pas encore arrivé, et je crois qu'elle ne le laissera pas échapper.

Adieu, mon cher archiprêtre, portez-vous bien ; comptez à jamais sur notre tendre intérêt. *La Ciccia (sic)* est le fléau de tout le monde par son ennuyeux discours. Pour moi, je l'esquive le plus que je puis ; mais je ne puis pas toujours, car elle est tenace. Son mari se porte mieux.

Je crois que Fabre n'a vu d'Ademollo que la Pergola et la Chapelle de Pitti ; il lui trouve une grande facilité, sans se donner la peine d'étudier, mais il va *e butta giù senza fatica*. Il paraît qu'on recommence à faire travailler. Fabre a une grande quantité d'ouvrages, et a vendu tout ce qu'il avait chez lui. Il vous salue.

XXI (210).

A l'archiprêtre Luti[1].

(29 janvier 1803.)

Le *Brontolone* commissionnaire. — Indignation de la comtesse contre lui. — Peu de crédit de la comtesse. — Bocci et les Zondadari. — Nullité des cardinaux. — Deuil officiel du général Leclerc. — Voyage de Mme Bonaparte aux bains de Lucques. — Fierté de la princesse Lambertini. — Les Sénatoreries perpétuelles. — Prédiction de l'Empire. — Guérison du roi d'Etrurie. — Rentrée aux affaires de Spannocchi.

Samedi 29 de l'an 1803.

J'espère, mon cher Archiprêtre, que le Brontolone[2] vous aura remis les treize pauls que je lui ai payés, et qu'il ne vous traitera pas comme sa malheureuse femme, que, à l'entendre, il adorait. C'est un hypocrite que je ne puis pas souffrir de voir, et j'ai prié sa fille de me dispenser d'une seconde visite. Je n'ai pas pu m'intéresser pour son fils ; d'ailleurs, dans ce moment, je ne veux rien demander, n'y (*sic*) ennuyer personne. Je ne vais nulle part[3] ; ainsi je n'ai aucun crédit, et puis je n'ai pas voulu avoir rien à faire avec cet extravagant avare. La conduite des Zondadari

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22 fol. 151. Même suscription. Original daté.
2. Ansano Mocenni.
3. Ces déclarations, qu'il y a lieu de croire véridiques, montrent combien est erronée la thèse soutenue par M. Marmottan dans son article « Madame d'Albany à Florence ».

avec Bocci est trop ridicule : c'était lui qui devait être le noble ; mais pour les gens sordides ce n'est *pas les punir* que de leur donner ce qu'ils prétendent. Ce pauvre homme a fait une grande perte ; je le plains de tout mon cœur, dites-[le]lui de ma part ; je l'ai connu à Florence, et dites-lui, quand il y reviendra, que[1] j'espère il me viendra voir (*sic*), que je serai charmée de le recevoir. J'ai vu le cardinal, qui est *moins que rien*[2]. Je ne sais si votre métaphysique de Kant vous donnera une idée de ces catégories d'êtres. En général tous ces cardinaux (excepté le secrétaire d'état[3]) n'ont pas le sens commun. Il paraît même que la pourpre éteint le peu de bon sens qu'ils avaient auparavant.

Buonaparte a fait porter le deuil de son beau-frère[4] au gouvernement de Milan : le voilà Roi et ses frères sont les princes du sang. Il a fait écrire à la P[rincesse] Lambertini pour qu'elle accompagne sa belle-sœur qui va venir en Italie, et qu'elle aille la chercher à Gênes. Mais la Princesse n'a pas accepté à cause de sa santé, en s'excusant beaucoup, et promettant d'aller la trouver aux bains de Lucques. Buonaparte a créé des Sénatories (*sic*) *perpétuelles*, comme les starosties de Pologne, qu'il donnera à ses créatures. Vous voyez que peu à peu *l'oiseau fait son nid*. J'ai parié que avant une année il sera couronné Empereur des Gaules ; nous verrons si je gagnerai ?

Le roi est guéri et a déjà assisté au conseil. Voila Spanocchi retourné en place. Adieu, mon cher archiprêtre, portez-vous bien, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Le poète vous salue, ainsi que Fabre.

1. Phrase mal construite; il faudrait : J'espère que, quand il y reviendra, il viendra me voir.
2. Le cardinal Zondadari, archevêque de Sienne.
3. Consalvi, ami particulier de la comtesse et d'Alfieri.
4. Le général Leclerc, mort de la fièvre jaune dans la nuit du 1er au 2 novembre 1802. Le 9 janvier 1803, le *Moniteur* annonça que le Premier Consul prendrait le deuil pour dix jours. Bonaparte ordonna des pompes extraordinaires en l'honneur de Leclerc.

XXII (211).

A l'archiprêtre Luti [1].

(5 février 1803.)

Lecture de Kant, Locke et Condillac. — Madame de Staël : la métaphysique et la physique. — La magnificence ridicule de Carletti. — Le jacobinisme de Teresa Mocenni. — Vivacité de l'orgueil nobiliaire chez les anoblis. — Quelques livres de Teresa. — Nominations aux charges de cour. — Les promenades à cheval de la Reine d'Etrurie. — Vittorio raisonnable. — Quirina en tutelle. — Bonaparte à Versailles.

Le 5 février.

Je ne suis pas pressée, mon cher Archiprêtre, du livre de Kant, que je lirai quand j'aurai fini Condillac et Locke, que je trouve toujours le plus facile à entendre : je le comprends mieux que Condillac, qui me paraît un résumé du premier, et par conséquent plus obscur. J'avoue cependant que je n'aime guère la métaphysique ; on se perd un peu dans les espaces imaginaires.

Madame de Staël, qui veut paraître métaphysicienne dans ses écrits, mais qui est très physique, est la même dont Carletti parle, et comme elle passe pour avoir de l'esprit, il veut en être considéré, parce qu'il n'aime ou n'est aimé que des personnes qui sont distinguées dans le monde par le rang, la fortune ou l'esprit. Jusqu'à présent sa magnificence est *incognito ;* il donne des dîners, mais occultes; il ne s'en glorifie pas. Il est parfaitement ridicule, et sa place de conseiller a redoublé sa suffisance. Au

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 153. Date de l'autographe « 5 février ». La suite des lectures philosophiques rattache cette lettre aux précédentes; les nouvelles politiques la placent d'ailleurs en 1803.

reste ceci est entre nous, comme ce que vous me dites de Bocci, qui agit mieux que la partie adverse. Vous m'aviez déjà écrit qu'il croyait que je n'écrivais plus à la Thérèse depuis ses aventures jacobines[1]. Je sais cependant qu'elle avait commis des imprudences; elle avait bien un peu en elle des semences, non pas de jacobinisme, mais d'envie contre la noblesse. Je m'en suis aperçue quelques fois, et je trouvais cela au-dessous d'elle; mais vous ne verrez guère ou même jamais un négociant riche qui n'envie la noblesse; et quand ils le deviennent, ils sont plus attachés que les plus nobles à leur rang et aux privilèges de leur classe. En France, les anoblis ont fait plus de tapage que les grands seigneurs pour la perte de leurs titres. Il est vrai que la dépense était toute récente et ils s'en ressouvenaient[2].

Dites-moi, je vous prie, qui a eu les livres de la Thérèse, son bel Arioste et les tragédies du poète? Et serait-il possible de les racheter, sans dire que c'est pour nous? Le P[rince] Corsini[3] est *maggiordomo*, avec la permission de pouvoir s'absenter quatre mois de l'année. On n'a pas encore donné la place de *cavallerizzo*[4] et de grand chambellan; tout le monde les brigue, en disant qu'on n'en veut pas. La Reine va à cheval[5] et la d[uchesse] Strozzi[6] apprend à conduire un cheval pour pouvoir l'accompagner. La cour fait des miracles; elle rajeunit, guérit, égaye, tout cela pour *figurare e cantare*. Je n'ai pas vu la Zondadari, mais bien Vittorio, que j'ai trouvé mieux, plus raisonna-

1. Cf. t. I, lettres 89, 90, 91, 95 et d'autres encore.
2. Cf. ci-dessous lettre 216.
3. Neri Corsini, écarté des emplois publics à l'avènement de Louis Ier.
4. Grand écuyer.
5. Siméon écrit à Talleyrand (le 24 février 1803) que « la reine s'exerce à monter à cheval pour venir cet été à la promenade publique » [cité par Marmottan, *op. laud.*, p. 122].
6. Ludovica Strozzi. Il ne faut pas la confondre avec la duchesse Strozzi, citée ci-dessus, lettre 208.

ble. Sa sœur est sous la férule du capitaine qui ne la quitte pas; *ses yeux* annoncent qu'elle voudrait autre chose, mais le Cerbère la garde. Cicciaporci est mieux, mais je le trouve changé; il est plus triste aussi quand il est avec sa femme, qui est ennuyeuse à faire retrouver les jambes à un mort. Adieu, mon cher archiprêtre, portez-vous bien, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt.

On dit que le Roi Consul sera Empereur des Gaules, et qu'il va habiter Versailles. Peu à peu l'oiseau fait son nid. Le roi est guéri, mais ne sort pas encore.

XXIII (212).

A l'archiprêtre Luti[1].

(11 février 1803.)

Mocenni et Quirina. — Alfieri et les parlers locaux. — Neige et gel à Florence. — Kant, Locke et Degérando. — Un aubergiste bibliophile. — L'égoïsme de Carletti. — Louis Bonaparte à Florence. — Rétablissement des académies et des maréchaux. — Ce qui manquait à Teresa. — Quirina et ses vieillards.

Le 11 février.

Ne voilà-t-il pas, mon cher Archiprêtre, que ce fou de Mocenni m'écrit pour se plaindre de sa fille, qui lui a débauché son cocher pour Spannocchi, et qui me raconte tous les avantages qu'il faisait à ce domestique, etc, de manière que le Poète a retenu la lettre, parce qu'il y avait des termes de campagne qu'il ne savait pas[2]. J'ai bien ri

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 237. Même suscription. Date de l'autographe : le 11 février. Les nouvelles politiques permettent de préciser l'année 1803.

2. Cette lettre n'est pas conservée dans le fonds Alfieri à la Bibl. Fabre.

à la réception de cette lettre. Je vois que vous avez le même froid que nous et quelque chose de plus. Nous avons la neige depuis huit jours sur terre, et il gèle à pierre fendre. Depuis bien des années on n'a pas vu une chose pareille. Je me rappelle qu'en 74, la première année que je suis arrivée à Florence, il a fait le même hiver, mais au mois de décembre, et il a duré trois semaines. J'aime mieux qu'il soit venu plus tard : il durera moins.

Je vois que vous êtes peu content de la fin de Kant. Je crois qu'il n'y a plus rien de nouveau à dire en métaphysique et que le livre de Locke est aussi détaillé que possible, et c'est une chaîne d'idées qui arrivent jusqu'à la fin du livre d'une manière très claire ; tous les métaphysiciens après lui ont tort. On dit que Degérando a du mérite : je l'attends pour le lire. Je trouve Condillac bien superficiel après Locke et bien plus obscur que lui. Il est certain que le mécanisme de la tête est une chose étonnante et comment on voit se développer les idées dans les enfants, et (si on veut se rappeler, ou si on peut), à soi-même[1]. La tête de l'homme est une belle invention, et la tête d'un homme de génie est une chose sublime. Quant j'aurai Degérando, je vous l'envoierai ; c'est un ouvrage assez considérable. Il est amusant de voir comment différentes personnes ont traité la même question.

Je ne sais si je vous ai dit qu'on vient de vendre la bibliothèque de Vannini l'aubergiste, qui était de cinq mille volumes ; qui aurait jamais cru qu'un homme de cette classe avait tant de livres ? Il en avait des grecs et des latins, il avait les Saints Pères et le Père Petau, des livres très-savants ; j'ai acheté les *Antiquités* du P. Montfaucon, ouvrage rare et cher. A la mort d'un cavalier[2] on ne trouve que des selles et des brides.

1. *Sic*, c'est-à-dire si on veut se rappeler comment elles se sont développées en soi-même.
2. *Ital. cavaliere*, c'est à-dire gentilhomme.

Notre grand Ministre, l'hiver, est un peu plus égoïste que l'été : il s'empare du feu et fait enrager tout le monde. Je n'ai jamais vu un être qui compte les autres si peu et soit tout entier (*sic*) à lui même. Nous allons avoir ici un frère de Buonaparte qui a épousé Mlle Beauharnais. Le Consul fait mettre en dérision dans les journaux officiels son titre d'empereur. Il a défendu les gazettes anglaises, et a rétabli les Accadémis (*sic*) Française, Sciences, et Belles-lettres. Il va rétablir les maréchaux de France : peu à peu tout reviendra, excepté ceux qui ont été sacrifiés à la fureur des cannibales. Il est cependant horrible à penser que tant de sang répandu n'a servi qu'à établir le trône d'un tyran, tant de beaux sentiments exprimés pour faire le contraire de ce qu'on a dit ! Je plains la Thérèse : elle ne connaissait pas les Français, et puis elle était malheureuse ; ainsi elle se serait attachée à un rasoir pour se délivrer. D'ailleurs elle n'avait que des demies (*sic*) connaissances, et souvent, quand il vous manque les intermédiaires, on fait *dei grossi sbagli*. La liberté ne s'établit pas au milieu d'un peuple corrompu : cela ne s'est jamais vu. Cette pauvre femme aurait été très-distinguée si elle avait vu le monde, et si elle avait vécu dans un grand pays ; elle avait beaucoup d'esprit, et aurait pu étendre ses connaissances. Sa fille voudrait aussi représenter sa mère ; elle aurait envie d'avoir de l'esprit, mais elle est assommée sous le poids du capitaine, qui ne la perd pas de vue et l'empêche de s'occuper ; et puis je crois que son cœur chercherait volontiers à se donner ; mais elle n'est pas jolie et elle est toujours entourée de vieux ; elle doit craindre que des mauvais sujets ne s'emparent d'elle. Adieu, mon cher archiprêtre ; portez-vous bien et comptez sur ma tendre amitié.

XXIV (213).

A l'archiprêtre Luti[1].

(19 février 1803.)

Hiver rigoureux à Florence. — Mme Zondadari. — La petite Luigia Mocenni. Kant et la métaphysique. — Opinions sur quelques auteurs : Milton, Shakespeare, Klopstock. — La *Messiade* et *Nathan*. — La toison d'or du prince Rospigliosi. — Cadeaux royaux. — Fonctions à la cour d'Etrurie. — Anniversaire de Teresa.

19 février.

Nous avons eu aussi, mon cher Archiprêtre, bien froid à Florence ; mais le temps est radouci, et j'en suis charmée, car je n'aime pas cet excès de froid. Les maisons de ce pays ne sont pas convenables à cette saison ridicule. Ma santé n'en a pas souffert. J'espère que vous vous portez bien aussi. Vous avez fait prudemment de ne pas sortir le soir, les rues de Sienne sont mauvaises.

Je n'ai pas vu la Zondadari ; elle n'est pas venue chez moi, je l'ai rencontrée dans la rue dans une belle voiture avec des chevaux gris pommelés ; elle était seule avec son enfant. Je crois qu'elle est fidèle à son *cavalier* de Sienne. Mocenni est fou ; il veut ravoir la petite Gigia[2]. Si j'étais de la Magiotti, je la lui rendrais, car à tous moments il la lui redemandera. Je ne voudrais plus avoir rien à faire avec un homme si extravagant. Vous avez bien raison de rompre avec lui : c'est un fou méchant.

D'abord que j'aurai Degérando, je vous l'envoyerai

1. Sienne. D, VI, 22, fol. 109. Même suscription. Date de l'autographe « 19 février ». Un anonyme a ajouté 1802 ; date erronée, puisque la lettre est postérieure de cinq mois à la mort de Teresa. La mention de cette date et l'allusion au retour de Louis Ier en Toscane permettent de fixer la date 1803.

2. La plus jeune des enfants de Teresa, Luigia.

puisque vous aimez la métaphysique. Je lirai le chapitre que vous me recommandez de Kant; pour le reste je me contenterai de ce que vous m'en avez dit; l'analyse que vous m'en avez faite me dispense de le lire.

J'ai repris Milton en anglais. qui est quelquefois aussi métaphysique que Kant, quand il se perd dans sa théologie. Il y a de très-belles choses; mais il faut écarter beaucoup d'épines avant que d'arriver aux roses; il en est de même de Scheaskpear (*sic*), que je vais entreprendre après avoir fini le théâtre des Grecs. Rien n'est comparable pour l'extravagance au *Messie* de Klopstock, qui est un ramassis singulier et une répétition continuelle. Tous les patriarches et prophètes de l'Ancien Testament et tous les saints du nouveau passent en revue. On ne conçoit pas comment une tête du nord a pu créer un poème si extravagant : il est vrai que les Allemands ont une imagination froide qui crée des monstres. Ils aiment par dessus tout la Bible et les questions théologiques. Il y a une certaine comédie qui s'appelle *Nathan*, où quatre personnages, chrétien, juif, calviniste et turc, disputent sur la religion : cette comédie remplit un livre tout entier. Les romans des Allemands sont assez intéressants, aux dissertations près qui ne finissent pas. Ils vous laissent dans l'endroit le plus vif pour expliquer l'amour platonique. Les Anglais ne leur ressemblent guère : ils ont des romans charmants et très morales (*sic*). C'est un grand plaisir d'aimer la lecture : elle vous fait passer des heures délicieuses, parcourant les différentes littératures; et après qu'on a fini de lire, l'esprit reste encore occupé, et ne vous laisse pas la tête vide comme les autres plaisirs. Je n'envie pas ceux qui jouissent du carnaval; le mien est plus agréable et ne dépend de personne.

Aucunes nouvelles politiques. Ferdinand a obtenu et envoyé au P.[rince] Rospigliosi à Rome la Toison pour s'en décorer pour le mariage de son fils avec la P.[rincesse] Colonna ces jours de carnaval. Il a fait tous les

frais de la chancellerie. Le Roi a fait des présents aux secrétaires d'état Mozzi et Corsi pour avoir gouverné pendant son absence. Carletti est resté la bouche ouverte et n'a rien eu, non plus que les autres conseillers. Il y a deux places encore à donner à la Cour : on dit que Serristori sera Grand Chambellan.

Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et comptez à jamais sur ma tendre amitié. Le poète vous salue. Combien je regrette notre pauvre Thérèse ! Dans deux jours il y a cinq mois qu'elle est morte. Vittorio se divertit ; il est bien jaune et bien délicat ; il me paraît sensé ; il m'a beaucoup parlé d'un de ses amis, Peignière[1], qui aime tant la lecture.

XXV (214).

A l'archiprêtre Luti[2].

(26 février 1803.)

Carnaval à Sienne. — Fêtes à Florence. — Bal au *Casino*. Amour malheureux de la Reine d'Etrurie pour la danse. — La famille Mocenni. — Difficultés franco-anglaises. — Malte, l'Egypte, Ancone, Naples. — La philosophie de Kant à l'*Institut de France*. — La Harpe et l'abbé Delille mourants. — Morts notables.

26 février.

Je vois, mon cher Archiprêtre, que vous avez fait le carnaval, puisque je n'ai pas reçu de vos nouvelles mardi passé. Vous avez abandonné la métaphysique pour le plaisir, et vous avez bien fait. Nous avons ici Bianchi qu'on me dit tient *(sic)* une maison ouverte à Sienne, comme

1. Nom d'une lecture incertaine. Peut-être Reignière (Renier ?).
2. Sienne, *ibid.*, D. VI, 22, fol. 245. Même suscription. Date de l'autographe : 26 février. La date 1803 est fixée par les nouvelles politiques et littéraires.

Mastiani à Pise. La Zondadari ne m'a pas honorée cette fois-ci; elle a eu raison, car sa société et la mienne ne peut (*sic*) pas se convenir. J'ai peu joui du carnaval; j'ai été deux fois au Casino pour une heure, pour revoir Florence *en gala*, et je n'en ai pas été émerveillée. La Reine aime la danse à l'excès, sans savoir danser.

J'ai été contente de Vittorio, dans le peu de fois que je l'ai vu; il me paraît raisonnable, au moins en paroles. Son père est un fou insupportable qui vous a écrit des lettres bien ridicules. Il n'a plus répondu à la mienne; mais Quirina a eu tort de se mêler de son cocher, le connaissant pour un extravagant.

On parle de la guerre de l'Angleterre avec la France, parce que cette première ne veut pas évacuer Malte et l'Egypte : on dit que les Français retourneront à Ancone et à Naples; ce qu'il y a de sûr, c'est que c'est une paix signée avec du crachat, et qui ne peut pas durer. Tout le monde attend le moment de se venger. Dieu veuille que la vengeance soit efficace! Puccini arrive aujourd'hui à Florence, son convoy est à Livourne; il a tout rapporté, excepté sa Vénus[1]. Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon tendre attachement. J'ai vu qu'à l'Institut de Paris la philosophie de Kant a été très critiquée, et on ne veut pas qu'elle prenne le nom *de sa philosophie*. On rabâche beaucoup, mais on n'invente plus rien, surtout en France. La Harpe est à la mort, ainsi que l'abbé de Lisle (*sic*), et Casti est allé aux enfers; un journal dit que ses ouvrages ne sont pas dignes de son nom (Casti) ni de son état. Il y a une épidémie à Paris qui tue tout le monde.

L'aîné des Grimaldi est mort, marié depuis cinq mois à une jolie femme; et la P[rincesse] de Castelforte, belle femme de Naples, a aussi laissé sa dépouille mortelle dans ce gouffre.

1. La Vénus de Médicis.

XXVI (215).

A l'archiprêtre Luti[1].

(5 mars 1803.)

Kant, Locke, Degérando. — Popularité du galvanisme en France. — Le théâtre grec. — Euripide. — Emploi des journées de Mme d'Albany. — Le bonheur dans la tranquillité. — L'ami incomparable. — Nouvelles mutations territoriales. — Quirina et le capitaine. — Mort dévote de La Harpe. — Mme Zondadari rossée.

Le 5 février (*sic*).

J'ai reçu, mon cher Archiprêtre, votre ami Kant, et d'abord que j'aurai Degérando je vous l'envoierai, mais je l'attends de Paris. Je suis au milieu de Condillac, que je lis en même temps que Locke, pour m'en rafraîchir la mémoire; et d'abord après je prendrai Kant, quoique d'après les extraits que vous avez eu la bonté de me faire, je connais (*sic*) son système. Le *Galvanisme* en France occupe autant que le Kantisme et le Brownisme en Allemagne. Le Roi Consul a promis de grandes récompenses à ceux qui feront faire des progrès à la science.

Je me délasse de ces lectures par le théâtre grec; j'en suis à Euripide, qui a des pièces bien médiocres. Je viens de lire *les Héraclides* et *les Bacchantes* qui ne sont que des flatteries au peuple d'Athènes. On parle de celles aux rois; il me paraît que le *peuple Roi* veut être autant qu'eux, et que pour obtenir son suffrage il faut le flatter. Je crois que le style d'Euripide sera beau[2], mais la conduite de ses tragédies est souvent bien ridicule. Il y a quelquefois de

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 235. Même suscription. Date de l'autographe : *5 février;* lapsus évident pour *mars*, puisque le 26 février (précédente lettre) elle parle de La Harpe comme mourant et ici comme mort. L'année 1803 est précisée aussi par cette mort.

2. *Sic.* Cet emploi du futur est un italianisme familier à la comtesse.

la sensibilité, même quasi toujours; mais le sujet n'est quasi jamais tragique, au moins plusieurs de ses pièces, et surtout comme celles des dernières dont je viens de vous parler (*sic*).

Vittorio a eu raison de vous dire que je suis toujours occupée de mes livres. Je vais vous faire voir, par la manière que je vis, qu'il dit vrai. Je m'éveille ordinairement à cinq heures et je lis mes métaphysiciens et autres, et écris mes lettres jusqu'à neuf que je me lève. Je m'habille et déjeune à dix; à onze je recommence à lire jusqu'à une heure, que je sors pour faire quelques visites ou me promener; à deux heures je vais chez Fabre voir peindre, lire un peu sur l'art, ou causer. A quatre heures je reviens à la maison; je dîne à six, je dors jusqu'à sept, si personne ne vient me voir; s'il vient du monde, je cause jusqu'à neuf heures, qu'on va au théâtre; et quand je n'ai plus de société, je reprends mon livre, et à dix heures et demie je vais au lit. Vous voyez, mon cher Archiprêtre, que je me suis fait une manière de vivre indépendante des plaisirs et de la société des sots; il est vrai que j'ai dans la maison de quoi satisfaire mon cœur et mon esprit. Je suis aussi heureuse que possible, et je ne fais d'autres vœux qu'il n'arrive aucun changement dans ma position. Je ris quelquefois quand je vois tout le monde se tourmenter pour se divertir, quand on peut avoir chez soi tous les plaisirs si on voulait les trouver! Les sots me servent de délassement; personne ne m'ennuie, parce que je n'ai besoin de personne pour me divertir. Je connais le monde; je le méprise en masse, et ne regrette aucunement les plaisirs de ma jeunesse. Je m'en suis fait d'autres qui me remplissent l'âme et l'esprit, autant et plus que ceux que j'ai perdus. Je me regarde comme un marin qui a parcouru les mers et qui est au port, et ne désire plus d'aller combattre contre tous les éléments. Il est vrai aussi qu'il n'est pas difficile d'être philosophe quand on a le cœur content, et que je possède un ami incomparable. Je vous plains

d'avoir perdu tous les vôtres, au moins les plus intimes. Je le regarde comme le seul malheur de ce monde.

On dit (*mais n'en parlez pas*[1]) que le Siennois doit être donné au Roi de Sardaigne pour dédommagement, ainsi que Piombino et Orbitello, et que la Toscane aura Lucques et Parme et Massa. Ce sera un beau royaume. Alors vous aurez la résidence du Prince et une cour perpétuelle. J'ai encore de la peine à le croire.

Quirina est livrée à son Capitaine qui est amoureux d'elle, et pour cela il est si jaloux (*sic*). Je crois qu'il croyait prendre une femme pour lui, mais il fallait ne pas avoir soixante et dix ans. La Harpe est mort chrétiennement et a abjuré tous ses ouvrages contre la religion, et il a fait sa profession de foi avant de mourir. Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien, et comptez à jamais sur ma tendre amitié. On dit que Zondadari a battu sa femme la nuit, et qu'elle demandait de pouvoir se confesser avant de mourir sous ses coups. Mille compliments à Vittorio.

XXVII (216).

A l'archiprêtre Luti[2].

(11 mars 1803.)

Demande de conseils par le Brontolone sur l'éducation de Vittorio. — Le *vin blanc* de Sienne. — Les origines de Carletti. — La vanité, signe de roture. — Conversion de La Harpe. — Le *Cours de littérature*. — *Le comte de Warwick*. — Mort philosophique de Saint-Lambert. — Le Siennois donné au roi de Sardaigne. — Un limaçon dans sa coquille. — Les affaires de cœur de Quirina.

Le 11 mars.

Savez-vous bien, mon cher Archiprêtre, que le *Brontolone* me fait l'honneur de m'écrire pour me consulter

1. Souligné dans l'original.
2. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 159. Même suscription. Date de l'autographe : 11 mars. Les nouvelles littéraires, par où cette lettre apparaît comme suite de la précédente, fixent l'année 1803.

pour Vittorio? Ce qui est véritablement très drôle, il s'est mis dans la tête que ce jeune homme doit faire l'avocat, parce qu'il n'aime pas à faire le marchand et qu'il n'est pas exact à son négoce. Dites-lui de ma part d'être plus soigneux des affaires. J'ai conseillé au père de le laisser lire et de ne pas le tourmenter, et qu'alors il fera mieux son devoir. A propos du *Brontolone*, faites-moi le plaisir de découvrir de lui quel est le *vin blanc* qu'il m'a envoyé une fois en présent : ce vin est aigrelet, il est un peu mousseux, au moins il fermente un peu. Je voudrais savoir combien il coûte, et si on pourrait en avoir encore.

Dites-moi : savez-vous quelle est l'origine du Grand ministre Carletti, si sa famille est d'une noblesse ancienne, car il y a des gens qui lui disputent cette qualité. Je vous prie de faire des recherches là-dessus. Il est inutile de vous dire que ce sera uniquement pour moi. Son extrême vanité me ferait croire qu'il est peu noble, et qu'il est encore voisin de la roture. Le vrai noble fait peu de cas de cette chimère qu'il possède depuis longtemps[1].

Je vais vous envoyer par le retour d'un Siennois un ouvrage qui a eu une sorte de succès à Paris, et qui est aussi un peu métaphysique. Degérando est en chemin et n'arrive pas encore : d'abord que je l'aurai, je vous le ferai parvenir. Il y a neuf ans que La Harpe est dévot : c'est la Duchesse de Clermont Tonnerre qui l'a converti en prison, du temps de Roberspierre (*sic*). Il n'a jamais rien écrit contre la religion. Je crois qu'il a été élevé par les jésuites, qui avaient une manière d'inculquer la religion, dont difficilement on pourrait en effacer la trace. Son *Cours de littérature* est excellent, surtout sur le moderne, car il est assez léger sur l'antique. Il a fait quelques tragédies; mais le seul *Comte de Warwick* est resté au théâtre, et le quatrième acte est très beau. Il a eu beaucoup d'ennemis parce qu'il était insolent et présomptueux; dans la société, il

1. Cf. la même idée exprimée lettre 211 (5 février 1803).

tranchait et voulait toujours avoir raison. Saint-Lambert est mort philosophiquement, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, au milieu de ses amis. Il avait été le rival de Voltaire auprès de Madame du Chatelet, et rival heureux, et de même auprès de Madame de d'Onfflan[1], avec qui il a vécu jusqu'à la mort. Il a été rival de Rousseau, qui était aussi amoureux de la même femme.

Il est probable que vous deviendrez capitale, et que le Roi de Sardaigne aura le Siennois au lieu de son Piémont, si on ne change pas encore de projet dans le grand Sinédrin[2]; on ne pense plus ni aux convenances des pays, ni des choses, ni des hommes. La volonté suprême du grand faiseur est la loi générale, et tout le monde y souscrit humblement.

Je suis comme les limaçons : je me retire dans ma coquille, et laisse opérer les grands ressorts, contente qu'on me laisse dans ma chambre lire et m'occuper, et de n'avoir rien à faire avec tous ces grands faiseurs.

Quirina est moins obsédée du Cerbère : il la laisse seule à la maison; elle apprend le français et traduit. Je crois que son cœur cherche à s'occuper, mais elle n'a pas encore trouvé; elle a l'air distraite et triste; elle mène une vie peu gaie. Sera-t-elle romanesque? Aura-t-elle conservé quelque inclination à Sienne? Je ne sais pas si elle regrette beaucoup sa mère? Elle n'en parle pas comme je voudrais. Je crois que j'ai plus senti sa perte qu'elle. Je la regrette tous les jours, et ne m'accoutume pas à l'idée qu'elle n'existe plus. Adieu, mon cher Archiprêtre, comptez à jamais sur mon tendre intérêt.

1. *Sic* pour Madame du Deffand.
2. *Sic* pour Grand Sanhédrin.

XXVIII (217).

A l'archiprêtre Luti[1].

(19 mars 1803.)

Femmes de Sienne et de Pise. — L'isolement de Quirina. — Désir d'un cavalier servant. — Egoïsme sénile de la Comtesse. — Les réfutateurs de Kant. — Les *Œuvres* de La Harpe : sa traduction des *Psaumes*. — Venturi ambassadeur à Paris. — Nouvelles de cour. — Duels d'officiers. — Les consolations de la philosophie. — Regrets d'Alfieri sur la société de Sienne. — Mariage du prince Borghèse et de Pauline Bonaparte.

19 mars.

Je ne vous ai pas envoyé, mon cher Archiprêtre, les livres par la Zondadari parce que je ne l'ai pas vue pendant son séjour à Florence ; elle n'a pas même daigné me saluer quand je l'ai rencontrée dans son grand équipage dans lequel elle est partie pour Sienne, l'ayant rencontrée à la Porte Romaine. Elle me paraît un peu légère et très capricieuse. La Mastiani de Pise tourne la tête à toutes les femmes : elles veulent toutes l'imiter, mais malheureusement elles n'ont pas sa bourse. J'ai donc remis à la Quirina les livres ; elle m'a promis de vous les faire passer par la première occasion.

Jusqu'à présent elle n'a pas trouvé une personne avec qui se familiariser, et elle ne va qu'aux *stanze*, ne connaissant personne ; et puis parce que les femmes n'aiment guère à vivre ensemble, et surtout les jeunes femmes. Elles se craignent réciproquement, et elles craignent surtout celles qui sont désoccupées et qui ont besoin d'un

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22 fol. 251. Même suscription. Date de l'autographe : 19 mars. La nouvelle du remariage de Pauline Bonaparte fixe l'année 1803.

Cavalier Servente. Je crois que Quirina le désire fortement, mais ils sont rares; et elle n'est pas jolie, son teint surtout est mauvais; elle n'a que la jeunesse. La perte de sa mère a été un grand malheur pour elle : sa présence ici lui aurait été très utile pour l'établir et lui faire faire des connaissances agréables. Pour moi je ne puis pas lui en faire faire, n'allant chez personne, et ayant renoncé à m'ennuyer. Je ne veux plus me gêner : je suis trop vieille. Pour les anciens amis, je me dévoue, mais je ne veux plus de nouvelles connaissances. La vie que je mène me suffit et me contente.

Tout le monde réfute Kant. A l'Académie de Turin, Faletti a aussi fait un discours métaphysique contre celle (*sic*) de l'Allemand.

Nous allons avoir toutes les *Œuvres* de La Harpe; j'ai vu qu'il a composé depuis sa régénération beaucoup de livres ascétiques. Il a traduit les Psaumes en vers, comme si on ne les avait pas de toutes les manières. La dévotion est une des passions les plus fortes; elle nous aveuglé de toutes les manières possibles. L'égoïsme en est le fond principal : je ne connais rien de plus personnel qu'un dévot; il vit pour lui dans le présent et dans l'avenir, toujours à la plus grande gloire de Dieu.

Serristori revient de Paris, et Venturi le remplacera pendant quatorze mois avec quatorze mille écus d'appointement. Il ira chercher une autre femme : la Garzoni en tremble. On dit que Pignotti aurait voulu l'accompagner, mais il ne veut pas. Je vous remercie des nouvelles de la famille de Carletti; continuez à me donner sa généalogie, car jusqu'à présent l'origine de sa noblesse, d'une ville qui n'en avait pas il y a deux cents ans, n'est pas bien ancienne.

Les Siennois dans les gardes se battent beaucup. Martinozzi a eu quelques coups d'épée; ce goût martial ne plaît pas à d'autres qui ne sont pas spadassins.

Adieu, mon cher Archiprêtre, portez vous bien, ne vous

laissez pas accabler par la mélancolie. L'homme d'esprit comme vous se soutient comme un chêne au milieu des forêts, quoiqu'il voie ses compagnons abattus par la foudre, ou sapés par la faux meurtrière. La philosophie doit vous soutenir et vous donner de la force. Vous avez encore des personnes qui vous aiment et dont je suis du nombre (*sic*). Ayez donc soin de vous. Le poète vous salue et regrette toujours la société de Sienne. Je salue Vittorio. Cicciaporci va à Pise et à Livourne; sa fenne est horriblement ennuyeuse et inquiète dans la maison. On dit que le P[rince] Borghèse [1] épouse la veuve Leclerc, sœur de Bonaparte.

XXIX (218).

A Vittorio Mocenni[2].

(22 mars 1803.)

Sur l'éducation de Vittorio. — Conseils à Ansano Mocenni. — Les goûts littéraires de Vittorio. — Alfieri et ses études grecques; son caractère sauvage. — Quirina et ses études françaises; sa surveillance familiale.

22 mars 1803.

Vos lettres, mon cher Vittorio, me font toujours plaisir, mais je pense que lorsque vous ne m'écrivez pas, c'est

1. Le prince Camille Borghèse, alors âgé de vingt-huit ans, connu pour ses opinions « françaises » à Rome et sa bravoure dans les troupes de Championnet, devenu le chef de la maison en 1802 par la mort de son père Marc-Antoine. Il résidait habituellement à Florence dans le palais Salviati. Il en partit le 12 octobre 1802 pour voyager en Italie et en France. Il arriva à Paris le 27 mars 1803. L'idée de le marier à Pauline Bonaparte vint d'abord à Angiolini, le représentant officieux du ci-devant grand duc de Toscane (cf. Masson, *Napoléon et sa famille*, II, pp. 245 et suiv.).

2. Sienne, *ibid.*, II, 75. Suscription « : *Al signor Vittorio Mocenni, a Siena.* » Autographe daté complètement.

que vous employez mieux votre temps. Vous aurez vu par celle que j'ai écrite à notre bon archiprêtre, que j'ai répondu à votre père, — qui m'avait écrit pour me demander si votre intention était de changer d'état —, que vous étiez résolu de continuer à faire le négociant, pour son intérêt et pour le vôtre; mais que je lui conseillais de ne pas vous tourmenter sur votre goût pour l'étude des belles-lettres, qui ne pouvait que lui faire honneur ainsi qu'à vous; et qu'il était trop heureux que votre amusement favori se bornât au goût des livres; que vous pouviez en avoir de plus coûteux, qui lui seraient plus à charge; qu'il devait être bien persuadé que ses enfans l'aimaient, et que par conséquent il devait les traiter avec amour et confiance. Je désire que ma lettre fasse effet. Je l'ai un peu flatté, car je crois que c'est la manière de s'insinuer dans son esprit, et si j'ai réussi à vous adoucir la vie, je ne m'en ferai aucun scrupule. Peut-être que la vanité l'engagera à vous laisser tranquille, si quelque chose peut dompter son caractère inquiet; car je crois que son *brontolio*[1] tient autant à son physique qu'à son moral, et alors il faut le plaindre et vous armer de patience. Je vous exhorte aussi à soigner votre santé, à ne pas trop abuser de vos forces en vous appliquant trop tard. Quand une fois vous aurez perdu la santé, il faudra renoncer aux livres; faites donc de l'exercice tous les jours. Je suis fâchée que le hasard a fait que vous n'ayez pas vu votre parrain, qui est devenu très sauvage; il passe sa vie à écrire ou à étudier le grec, ce qui ne lui fait pas grand bien à la santé. Vous ne pouvez pas assez regretter votre incomparable mère; j'y pense tous les jours, et ne puis m'habituer à l'idée qu'elle n'existe plus pour nous. Quirina apprend le français avec facilité; il paraît que son *Cerbère* s'est humanisé, et qu'il la laisse seule, sans cependant la laisser aller nulle part. Avec le temps, elle obtiendra davantage, et peut-être

1. *Murmure*, ici *bougonnement*.

même pourra-t-elle avoir le *Cavalier Servente*. Adieu, mon cher Vittorio, soyez persuadé que je m'intéresse sincèrement à votre bonheur, et que je vous souhaite tous les biens possibles.

Donnez moi quelques fois de vos nouvelles, et comptez à jamais sur mon amitié.

XXX (219).

A l'archiprêtre Luti[1].

(26 mars 1803.)

Vin blanc et *vin santo*. — Carolina Spannocchi. — La société siennoise. — Difficultés franco-anglaises. — Algarade du Premier Consul à lord Whitworth. — *Arlecchino finto principe*. — Démembrement de la Toscane. — Le jeu de la *Toilette-Madame*. — Bonaparte, « petit bout d'homme. » — Une médaille consulaire.

Le 26 mars.

Pardon de vous ennuyer, mon cher Archiprêtre, avec le vin dont je vous ai parlé. Je connais très bien le *vin santo*, mais celui que m'a envoyé l'année passée le *Brontolone* était un petit vin aigrelet qui ressemble à un vin d'Orvieto léger. Il m'en a envoyé six *terzini;* il moussait quasi comme du vin de Champagne. Je ne sais pas si c'était du vin blanc ordinaire des terres du *Brontolone*. J'ai vu la Spannocchi avec sa mère ; la Caroline est bien enlaidie, elle est toute coprosée (*sic*), dont bien lui déplaît : elle risque de ne plus faire des conquêtes. Je me rappelle ce que m'a raconté Serristori qui a voyagé avec elle, sa légèreté et ses caprices et son goût pour la parure.

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 249. Suscription : *Al signor arciprete Luti, provveditore degli studj di Siena*. Date de l'autographe : le 26 mars. Toute la lettre précise la date 1803.

Sa mère ne me paraît pas non plus grand chose ; c'est une bonne *Cortonese* et rien de plus. La Caroline m'a dit qu'elle vous voyait chez sa nièce et chez elle. Elle m'a raconté les dissensions de la compagnie Barletta de la Zondadari, et qu'elle voulait remplacer sa belle mère pour la compagnie, mais qu'elle n'y réussirait pas. Il n'y a qu'une vieille femme qui peut réunir la société ; il faut n'avoir plus de prétentions aux conquêtes.

On parle de guerre entre l'Angleterre, et la France. Le Consul a apostrophé le ministre anglais en public chez M[adame] de Buonaparte et lui a dit que sa nation ne voulait pas la paix [1]. Il est bien ridicule au chef d'une nation de faire des incartades en public ; c'est indécent à l'excès, *ma è un Re di bettola* [2]. C'est Arlequin *finto Principe ;* c'est dommage que c'est un Arlequin qui fait *pleurer*.

Le Roi de Sardaigne aura Sienne et la province pour dédommagement du Piémont. Il sera bien riche avec ce royaume. Quel dommage de démembrer ce petit pays de la Toscane si bien rapporté pour être ensemble ! Il me paraît qu'on joue à la *Toilette-Madame*, où chacun change de place et en prend une où il peut, pour après cela retourner chacun à la sienne.

C'est une terrible chose qu'un petit bout d'homme [3] mette le monde sans dessus dessous ! Dites-moi si vous avez jamais vu le museau de cet *animal amphibie* [4] ? On m'a envoyé une médaille frappée pour lui à Turin. Si vous êtes curieux de le voir, je vous en envoyerai une empreinte. Mille choses à Vittorio. Le poète vous salue, et nous vous

1. George III, dans son message aux communes, le 8 mars, avait déclaré la sûreté de l'Angleterre menacée par la France. C'est quand ces provocations furent connues à Paris que Bonaparte interpella violemment l'ambassadeur anglais lord Whitworth. Celui-ci quitta Paris le 12 mai 1803, et les démonstrations belliqueuses commencèrent presque aussitôt.

2. Un roi de guinguette

3. Allusion à la petite taille de Bonaparte.

4. Amphibie, — comme étant à la fois jacobin et despote ?

prions de compter sur notre tendre intérêt. Je ne connais pas l'ouvrage de Giannone dont vous me parlez. Portez vous bien.

XXXI (220).

A l'archiprêtre Luti[1].

(2 avril 1803.)

Allusion à une histoire singulière. — Concubinat et mariage des prêtres. — Les libertés des cardinaux. — Réformes du concile de Trente. — L'interdiction du mariage aux prêtres. — Influence du printemps sur la comtesse. — Nouvelles politiques. — Encore la médaille du Premier Consul.

Le 2 d'avril.

L'histoire dont vous me parlez, mon cher archiprêtre, dans votre dernière lettre, est singulière[2]. Avant l'établissement de la religion chrétienne, il était permis d'avoir des concubines ; mais il me paraît que notre religion nous le défend ; on ne peut user d'une femme que légitimement épousé par l'Eglise (*sic*). Cependant les Cardinaux avant le Concile de Trente voyageaient avec leurs concubines, et c'était un des meubles de leur cour, comme un *maestro di casa*. Le Concile de Trente a réformé tout cela ; et il faut avouer que depuis ce temps le clerc[3] est bien plus édifiant ou moins scandaleux, que les aventures sont moins publiques. Il est cependant cruel d'empêcher les prêtres de se marier, et les religions réformées sont bien plus raisonnables sur ce point.

J'ai lu un peu de l'ouvrage que je vous ai envoyé ;

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 255. Même suscription. Date de l'autographe : « 2 avril. » La mention de la médaille consulaire, déjà citée dans la lettre 219, permet d'en rapprocher celle-ci et de fixer la date 1803.
2. Histoire demeurée jusqu'à présent inconnue.
3. *Sic*, pour clergé. Elle traduit mal l'italien *clero*.

il m'a paru aussi un peu métaphysique. Depuis le printemps, je suis toute bête et ne puis quasi plus m'appliquer ni écrire; ainsi je serai brève; j'espère que la semaine prochaine je pourrai m'étendre davantage. On espère dans la paix; les Anglais ni les Français n'ont pas besoin de la guerre, mais se menacent comme deux gros chiens qui se grincent les dents (*sic*). Je vous envoierai le museau du maître de l'Europe quand j'aurai fait former[1] la médaille. Adieu, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Je désire d'avoir pu faire un miracle avec le *Brontolone;* mille choses à Vittorio.

XXXII (221).

A l'archiprêtre Luti[2].

(9 avril 1803.)

Souvenir de Montaigne. — Métamorphose d'une fille en garçon. — Les théâtres de société à Sienne. — *Oreste.* — Les tragédies d'Alfieri. — Comédiens de salon. — Ignorance et médiocrité des Florentines. — Haines anglo-françaises. — Fureurs de Bonaparte. — Rome et Carthage. — La religion à la mode en France. — Le Code civil et le Divorce. — Mutations territoriales et dynastiques.

Le 9 avril.

J'avais lu, mon cher archiprêtre, dans Montaigne que une fille[3] en dansant devint garçon, et je le prenais pour un conte fait à plaisir; mais je vois que la chose s'est vérifiée à Sienne[4]. Carletti me l'avait déjà racontée. L'his-

1. C'est l'italien *Formare*, mouler.
2. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 257. Même suscription. Date de l'autographe : 9 avril. La mention de l'envoi de la médaille consulaire, rattache cette lettre aux lettres 219-220 et la fixe à l'année 1803.
3. Mme d'Albany avait écrit d'abord : *un garçon.*
4. Cf. à ce sujet Anton. Francesco Bandini, *Diario* (Sienne, Bibl. communale, cod. D, III, 3, pp. 107-108. 28 Luglio (17)87. Abbiamo in Siena un figlio del sig. Casimirro Capezzi, potestà

toire est digne des *Mille et une nuits* et quasi incroyable, si vous ne l'aviez pas vue. Je ne conçois pas comment on

dell' Abbadia di S. Salvadore; il quale fino a quest' oggi è stato vestito a donna; nella sua nascita fu sospetto se potesse essere una donna o uomo, ma fu giudicata per donna; qualchè mese fa, ella ebbe delle febbri ed una colica, la quale lí fu medicata con i lavativi e bagni di camomilla al corpo; questi bagni gli fecero calare giù l' orifizio da uomo, ed ella restò; domandò al suo confessore cosa fosse questo nuovo orifizio da lui non conosciuto; il confessore sorpreso non sapeva come rispondere ai questiti fattili dalla femmina, si contentava che ne parlasse con il Professore, ed ella disse di si; onde si dovette devenire alla visita della femmina; la quale al parere del Professore di M(onte)alcino parve che l'orifizio fosse in buona parte da uomo; onde è stato mandato a Siena dal suo Padre per vestire da uomo; è stato un giorno e mezzo vestito da donna, e poi si è veduto vestito da uomo, e passa a Firenze non solo per farsi visitare da Nannoni, ma ancora per ottenere dal Sovrano qualche pensione; ora sentiremo il sentimento e la descrizione del celebre Nannoni su questo particolare, e, se si stamperà, porremo la medesima nel presente; questa ha l'età di anni 20 circa, ed è stata per molti anni in monastero di Montalcino, ed ha dormito la massima parte con delle donne.

Ivi, fol. 193, 4 10bre. Il Capezzi, che di donna diventò uomo come si accennò, e che si portò a Firenze per implorare grazia a S. A. R. per qualche impiego, essendo in età di anni 23, e cosi stata allevato a guisa di donna, siccome ancora vestiva; onde la med. A. S. R. si degnasse d'aiutarlo; con rescritto di S. A R. degli giorni scorsi ha accordato al supplicante lire venticinque il mese, con tale stipendio li sia dato *per modo provisionis* un posto nella Dogana di Siena.

D, III, 4, fol. 49 v°. 5 Maggio 1788. Finalmente dopo tanti ostacoli e perizie, il nostro Sig. Quintilio Capezzi ha sposato la figlia della Sig^{ra} Chiara ricolitrice; ed è lo stesso Sig. Quintilio, che fin dall' anno passato di donna divenne un uomo e che se ne parlò cotanto per la città, ed in questo nostro scartafaccio.

D, III, 6 (non folioté), 1790, novembre 19. E' nato... un maschio al sig. Quintilio Capezzi, etc.

D, II, 1, fol. 151. 29 Luglio 1808. [Q. Capezzi]. Si è dato il veleno, bevendo il subblimato; vi è chi dice per causa d'interessi particolari, o per interessi di suo impiego, come cassiere delle Poste; ma la voce generale è per gelosia della moglie attuale, avendone avute due, ma rimediato il veleno a tempo, ora si fa la cura, e si spera che guarirà. » — fol. 185 : « 5 Settembre : Il famoso Quintilio Capezzi che si diede veleno,... guarì per gli pronti contravveleni datili in tempo. »

D, II, 17, fol. 194 : 1824, 22 novembre. Passò agli eterni riposi. il sig. Quintilio Capezzi, famoso per gli organi e piani e forti nel paese di Belforte; il quale nella sua infanzia fu creduto di sesso

a pu s'y tromper sur le sexe de la fille et ne pas la connaître pour un garçon !

La Caroline nous a dit qu'il y aurait après Pâques trois théâtres de société ouverts, et que Chiaromanni en dirige un, dans lequel il doit faire l'*Oreste*. Je l'ai vu ici dirigeant les Montacuti, qui ne jouait pas mal dans la même pièce; et le jeune homne, qui avait quinze ans et avait la figure d'un enfant de six, faisait très bien son rôle d'Oreste. La Fabbroni doit jouer la même pièce, et la Pallavicini fera Clytemnestre[1], la Fabbroni Electre, et Fabio-Oreste ; ce qui est parfaitement ridicule, car la Fabbroni est grosse et grande, et paraît plus la mère que la Pallavicini. La Caroline, qui a la passion de jouer la tragédie, nous a récité un morceau du rôle de Micol dans *Saül*, pas mal du tout; elle aurait seulement besoin d'étudier à moduler sa voix. Au moins vos Dames s'occupent de quelque chose de sensé, et les Florentines, qui sont des *buses*, passent leur vie autour d'une table de Pharaon à perdre ou à gagner quelques *pauls*. Je n'ai jamais vu des femmes plus insipides et plus ignorantes. Elles ne savent pas même faire l'amour avec passion : elles ont le *Cavalier Servente* pour ne pas aller seules. La Caroline a l'air capricieuse, mais au moins elle a une sorte de vivacité ; et vos Siennoises parlent de quelque chose; de celles-ci on n'en tire rien.

On ignore encore si on aura la paix ou la guerre! Je crois que personne ne la veut, mais que la haine des deux gouvernements se démontre dans les plus petites choses. Les Français ou plutôt le Buonaparte (dont vous recevez la médaille ce courrier) est furieux de voir qu'il y a un pays où on se moque de lui, et où il n'inspire aucune frayeur. Les Anglais[2] sont en colère d'avoir fait

femminino, e che stiede a Montalcino in quel conservatorio, che poi la natura si sviluppò e divenne uomo, come si disse l'anno 1787, ecc. »

1. Elle avait écrit d'abord : *Electre*.

2. Elle avait écrit d'abord : *craignent*.

une si mauvaise paix, et la puissance de Buonaparte leur donne de la jalousie. C'est Rome et Carthage. Ces deux puissances voudraient chacune exclusivement le commerce pour faire tort à sa rivale : nous verrons qui gagnera. Ils resteront en présence, se grignant (*sic*) les dents, et n'osant se mordre. Buonaparte a un orgueil et un goût extrême pour la domination de l'univers; il se croit naît (*sic*) pour assugetir (*sic*) le monde, et il suffit de le croire pour y réussir. Vous avez bien raison : les François donnent toujours dans les extrêmes; à présent tout est religion; il n'y a rien de bon sans cela; et il y a trente ans il y avait un acharnement contre tous les principes religieux. Cependant, dans le Code Criminel, on sape la religion catholique avec les lois du divorce, ne reconnaissant plus le mariage pour un sacrement, et permettant aux prêtres de se marier. Ils savent bien que s'ils veulent observer cette religion, que (*sic*) cela n'est pas permis; mais le Pape, qui est complaisant, peut-être sera-t-il d'accord avec lui.

A présent on dit que le Roi de Sardaigne aura l'Etrurie et qu'on rendra à celui ci son Parme augmenté. Venturi ne va plus à Paris : il a voulu trop exiger du gouvernement qui n'a pas voulu lui accorder. Adieu, mon cher archiprêtre, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon tendre intérêt pour la vie.

XXXIII (222).

A l'archiprêtre Luti[1].

(16 avril 1803.)

Nouvelles mondaines. — Tragédies d'Alfieri; comédiens de société. — *Oreste*. — *Saül*. — Chiaromanni. — Bocci. — Quirina Maggioti en quête d'un amant. — Isolement et surveillance. — Choix d'un ambassadeur d'Etrurie à Paris : Venturi, Mattei. — Difficultés franco-anglaises. — Insulte de Bonaparte à Spannocchi. — Voyages de Bonaparte. — Saison brillante à Sienne. — Fureur des spectacles à Florence.

Le 16 avril.

J'ai fait, mon cher Archiprêtre, votre commission à la Caroline, qui en a ri, et m'a assuré qu'il n'y avait que de l'amitié entre elle et Sensedonia : vous imaginez si je l'ai cru ! Elle m'a donné des nouvelles de la tragédie d'*Oreste* qui a très bien réussi, et il paraît que Chiaromanni a été le moins bon de la compagnie. J'attends votre décision pour savoir la vérité. Je serais curieuse de voir le Bocci faire *Saül :* son visage imperturbable aura de la peine à exprimer les sentiments rapides qui passent alternativement dans l'âme du Roi juif ; mais il y a des gens qui ne doutent de rien. Je vois qu'il est consolé de la perte de son amie. Vous ne m'avez pas dit comment a fini son démêlé avec la famille de la Zondadari, s'il a continué à jouer le beau rôle?

J'ai vu la Quirina, qui est engraissée, mais paraît toujours triste; je crois qu'elle aurait besoin d'un amant, et qu'elle le cherche sans le trouver. Elle a une manière

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 183. Même suscription. Date de l'autographe : le 16 avril. La date 1803 est fixée par la mention de la *première* d'Oreste annoncée dans la lettre précédente (9 avril).

de regarder les hommes qui annonce qu'elle est à jeun; c'est même ridicule de les dévorer des yeux comme elle fait. Je vous prie de ne pas [le] lui dire; je sais que vous lui écrivez toutes les semaines. Elle a fait peu ou point de connaissances à Florence; on ne recherche guère les étrangères, et elle n'est pas assez jolie pour attirer les hommes; d'ailleurs le Cerbère du beau père (*sic*) repousse un peu ceux qui s'approcheraient. Il ne veut personne à la maison, excepté des ducs et des marquis, et ceux-ci ne sont attirés que par la beauté.

Venturi ne va plus à Paris, mais on nomme le *cavalier* Mathei, de Livourne, qui est ami de la famille de Buonaparte, et qui a épousé une Française qui est à Paris. A présent on parle de paix; je crois que ces deux puissances n'ont pas plus besoin de guerre l'une que l'autre. La France sera battue par mer, et l'Angleterre n'a pas besoin d'accumuler ses dettes. Mais on n'entend plus rien à la politique, et je m'en occupe très peu.

Vous allez ravoir la Caroline qui part aujourd'hui. J'ai trouvé son mari bien vieilli; il a toujours une belle physionomie, et vraiment celle d'un galant honme. Je ne conçois pas comment Buonaparte a pu insulter une aussi belle et bonne figure; on est porté vers elle plutôt que de lui dire des injures; mais le Monsieur Consul est un brutal qui se laisse aller à son premier mouvement; et il fait souvent des incartades dans son cercle; ce qui a beaucoup d'inconvénients, surtout vis-à-vis des ministres étrangers. Il est allé aux Pays-Bas, et puis on dit qu'il ira à Milan et peut-être ira-t-il à Rome : cela ne m'étonnerait pas. Il me paraît que Sienne est devenue très brillante : vous avez trois théâtres de société ouverts; et nous avons quatre ou cinq théâtres publics ouverts qui sont tous vides, car il n'y a pas assez de monde pour les remplir; quoique on a la fureur des spectacles à Florence, et les femmes ne sont bien que dans leurs loges; elles sont embarrassées en société et ne savent que dire; les Sien-

noises au moins savent parler de quelque chose et avec grâce. Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon intérêt : le Poète vous salue tendrement.

XXXIV (223).

A l'archiprêtre Luti[1].

(23 avril 1303.)

Bizarrerie d'Ansano Mocenni : lettres étranges à la comtesse. — Calomnies contre Teresa. — La tragédie d'*Oreste* jouée. — Chiaromanni mauvais en Oreste. — Evolution des Français vers la religion. — Leur manque de raison et de sang-froid. — Incertitude sur la paix ou la guerre. — L'opéra de Mme Zondadari. — Quirina et son beau-père. — Quirina ennuie la comtesse. — Regrets pour Teresa.

Le 23 avril.

Je vous assure, mon cher Archiprêtre, qu'Ansano est fou ; il m'écrit des lettres incroyables et il m'accable de son amitié. Il prétend m'aimer comme sa chère Thérèse, et, qu'[ayant été][2] son amie (*sic*), il doit faire pour moi tout ce qu'il faisait pour elle, et par conséquent jouir de son appartement, et que je suis la maîtresse absolue de tout ce qui lui appartient : vous jugez comme je veux en profiter ! Après toutes ces belles expressions, il me dit du mal de sa femme, et qu'il a appris en songe qu'elle lui était infidèle ; qu'il a entendu l'heure et le moment qu'elle a donné rendez-vous à Mario, et qu'il l'a épiée et l'a prise sur le fait. Je ne conçois pas comment il est assez bête pour écrire de semblables horreurs d'une femme morte. Je

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 187. Même suscription. Date de l'autographe : 23 avril. La mention de la *première* d'Oreste rattache cette lettre à la précédente et précise l'année 1803.
2. *Prem. réd.* : étant.

vous prie de ne pas lui en parler. Il veut faire mettre une épitaphe sur sa tombe, que j'ai fait le mariage de sa fille et que j'étais son amie. Je ne veux pas de cela. C'est un fou dans toute l'étendue du terme; mais il écrit ses lettres avec un air de vérité [tel] qu'on croirait qu'il a raison.

Je vous remercie des nouvelles de la tragédie; je suis persuadée que l'*Oreste* aura été le moins bon; je connais son masque, et ses mouvemnts d'Arlequin, et son air fringant. A qui fait-il la cour à Sienne? Ici il s'était choisi ou laissé choisir une femme d'un certain âge avec qui il a mal fini. C'est un M[onsieu]r qui a *beaucoup d'orgueil* et qui a les nouvelles opinions (*dit entre nous*). Il ne manque pas d'esprit, mais il m'est antipathique; je déteste cet air présomptueux sans savoir pourquoi.

Je suis étonnée que vous ne connaissiez pas les Français et leur extrême en tout; à présent qu'ils battent les philosophes, ils donnent dans l'autre extrême, et La Harpe, après avoir renoncé à la philosophie, faisait des prières[1] comme s'il n'y en avait pas assez. La nation française ne peut jamais demeurer dans les limites de la raison : elle touche toujours à la folie; vous l'avez vu depuis quatorze ans. Aussi est-elle faite exprès pour être esclave. La liberté demande du sang-froid. Elle veut peut-être de l'enthousiasme pour l'acquérir, mais il faut de la modération pour la conserver.

On ne sait encore rien de la paix, ni de la guerre. Je désire que l'on ne se batte pas inutilement. Je crois qu'il viendra un moment où on pourra peut-être faire la guerre avec fruit, si on sait s'entendre. Mais c'est là le difficile.

Dites-moi si l'opéra de la *Zondadari* est commencé! Mille compliments à la Caroline; elle me plaît, elle est gaie et de bonne société. Son mari me paraît un excellent homme. Je plains la Quirina d'avoir besoin de se remplir

1. Composait des prières. Cf. ci-dessus lettres 215, 216, 217.

le cœur ; je crains bien qu'il y ait quelque chose de plus. Je crains bien, à la manière qu'elle vit, que cela ne sera pas aisé ; tout le monde craint le Cerbère qui est terriblement ennuyeux, et il ne veut personne chez lui, et elle n'est pas assez jolie pour inspirer une passion au premier coup. Mais à la longue tout le monde trouve ; ainsi elle trouvera aussi. Je la vois peu, parce que la société d'une personne aussi jeune, qui n'a aucun usage ni idée de rien, m'ennuie, et que je suis trop vieille pour m'ennuyer : c'est le tour de la jeunesse de perdre son temps ; le mien est précieux. Je vous parle sincèrement : elle n'a rien qui me plaise ; elle n'a pas la grâce de sa mère ni son attrait ; la mère était prévenante, caressante, spirituelle. Ah ! ma pauvre Thérèse ! je ne l'oublierai jamais. Je ne puis pas me persuader qu'elle n'existe plus. Les impressions sont si durables en moi que rien ne les efface, et cela fait mon malheur.

Adieu, mon cher archiprêtre, portez-vous bien. Je suis digne d'être aimée, car j'aime bien les personnes auxquelles je suis attachée : c'est pour cela que j'ai de la peine à faire de nouvelles connaissances. Que fait Vittorio ?

XXXV (224).

A l'archiprêtre Luti[1].

(3 mai 1803.)

Interruption de la correspondance pour cause de rhume. — Epidémie d'influenza.

Un gros rhume, mon cher archiprêtre, m'a empêchée de vous écrire samedi et m'empêche encore aujourd'hui

1. Sienne, *ibid.*, D. VI, 22, fol. 161. Même suscription. Date de l'autographe : 3 mai 1803. Une correction anonyme en marge (*er*

d'être plus prolixe ; j'espère que samedi prochain je pourrai causer avec vous davantage, car ma tête commence à retourner dans son état ordinaire. C'est une épidémie générale[1] et j'en ai été quitte à bon marché. Adieu, portez-vous bien, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Ce mardi à trois heures, ce 3 mai 1803.

XXXVI (225).

A l'archiprêtre Luti[2].

(7 mai 1803.)

La comtesse grippée. — Un rhume opiniâtre. — Nouvelles pacifiques. — Changements dans la vie parisienne. — Les plaisirs nocturnes. — Destructions d'églises. — Les *Lettere pittoriche di Siena*. — Les tableaux de Cicciaporci. — Les comédies d'Alfieri lues à la comtesse. — Son appréciation. — Dispersion de la troupe de tragédiens amateurs à Sienne. — Utilité du duel.

Le 7 mai.

Un gros rhume, mon cher Archiprêtre, ou plutôt un mal de gorge, comme je vous ai déjà mandé, m'a empêchée de vous écrire samedi passé. J'avais la tête toute étourdie et ne pouvais pas mettre deux phrases ensemble. Je suis mieux, mais pas encore très bien. Les rhumes de cette année sont opiniâtres et affaiblissent extrêmement. J'ai dû laisser mes livres pendant ces dix jours et passer mon temps à dormir, car j'étais assoupie, ce que me fait tou-

rore 1804) est elle-même une erreur. Cette lettre, retardée et écourtée pour cause de grippe, est la préface naturelle de celle du 7 mai 1803.

1. Cette épidémie était l'*influenza* qui faisait alors son apparition en Europe occidentale.

2. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22 fol. 163. Même suscription. Date de l'autographe : 7 mai. La mention de l'achèvement et de la lecture des comédies d'Alfieri fixe la date 1803.

jours le mal, et c'est un bonheur. Je ne dors jamais plus que lorsque je suis malade.

On parle de paix ; on prétend que la guerre est différée pour le moment, et je l'espère, car je suis persuadée que, avant deux ou trois ans, il y en aura une générale de nouveau. Dieu veuille qu'on la fasse mieux que la dernière! Il me paraît que celle à présent des Anglais et des Français est bien inutile et ne servira qu'à ruiner l'Italie un peu davantage.

Le chevalier Baldelli, que vous connaissez, me mande de Paris que la manière de vivre y est bien changée; qu'on va en société à minuit, qu'on soupe à quatre heures du matin et qu'on se couche à six ; que tout est doublé depuis qu'il n'a été dans ce pays là ; qu'on a jeté bas une grande quantité d'églises, et que Sainte Geneviève, qui n'est pas achevée, tombe déjà. Je ne conçois pas pourquoi la vie y est plus chère, puisqu'il y a moins d'argent.

Connaissez-vous les *Lettere Pittoriche di Siena* par le Père Lavalle? cela a-t-il une sorte de mérite? avez-vous une description des peintures de votre Ecole, et des tableaux des Eglises? Veuillez bien m'en dire quelques mots.

Dites-moi si vous connaissez les tableaux de Ciccia porci? Croyez-vous qu'il en a de bons? Il en parle souvent. Je crois qu'il va faire une course à Sienne ; sa femme est à la campagne; j'en suis charmée, car je ne la vois guère : je ne connais rien de plus bête, de plus ennuyeux et de plus vain. On dirait qu'elle est la Duchesse de Devonshire pour la richesse. Elle est insupportable! Le mari a l'air de souffrir et la fille aussi. Je ne sais si je vous ai dit que le poète a fait six comédies. J'en ai déjà entendu deux ; elles sont d'un genre nouveau et ne ressemblent à aucune que nous connaissions. Votre compagnie de tragiques est donc dispersée? Voilà comme en Italie on ne peut pas vivre ni rien faire en société, étant trop mal élevé (*sic*) ; et dans les pays où on tire l'épée, ce

monsieur Landi n'aurait pas planté (*sic*) la société, ou en aurait donné raison aux hommes. Voilà à quoi est bon (*sic*) la barbarie de tirer l'épée : elle influe sur tous les instants de la vie. Adieu, portez-vous bien et comptez sur mon tendre intérêt.

XXXVII (226).

A l'archiprêtre Luti[1].

(14 mai 1803.)

Guérison de la comtesse. — Incertitudes sur la paix et la guerre. — Fesch à Rome. — Les armoiries de Fesch. — Fabre peintre de la Reine d'Etrurie. — Fabre collectionneur. — Sermon à Mocenni.

Le 14 mai.

Je suis guérie, mon cher Archiprêtre, de mon rhume ; je désire que vous le soyez aussi. Ils sont bien obstinés cette année. Ils ont été générales (*sic*) et dans tous les pays. Il faut espérer que la bonne saison nous en délivrera. On nous annonce la paix, et je crois qu'elle aura lieu puisque les négociations ont lieu ; si on voulait guerroyer, les Anglais auraient déjà pris quelques vaisseaux aux autres. Autrefois, c'était leur manière de prendre, avant d'avoir quasi annoncé qu'ils voulaient faire la guerre ; mais toutes les puissances ont perdu leur énergie, et la France paraît la tête de Méduse pour elles ; elle les éblouit et ils perdent le bon sens.

On nous annonçait le Cardinal[2], oncle du Consul, pour remplacer le Cardinal de Bernis à Rome ; mais on dit qu'il sera grand aumonier de France.

Je ne sais si je vous ai dit que les Cardinaux doivent

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 165. Date de l'autographe : le 14 mai. La nouvelle de la guérison de son rhume, celle du portrait de la reine la fixent à 1803.

2. Fesch.

envoyer leurs armes à Rome après qu'ils sont élus, et celui-ci envoya son chiffre qui est J. F. : Jean Felch (*sic*) ; cette combinaison est extraordinaire ; et un autre était J. B. Ce sont des lettres significatives.

La Reine se fait peindre par Fabre : *ce n'est pas tout plaisir*, comme bien vous imaginez, quoiqu'elle reste assez tranquille, et qu' elle est très bonne et très aimable ; mais elle fait revenir plusieurs fois avant de pouvoir avoir une séance. Elle sera peinte en grand avec ses enfants, dont l'un n'a que huit mois [1]. Il est accablé d'ouvrages et ne travaille pas beaucoup, parce qu'il a la fureur de chercher des tableaux pour les acheter ; et il s'est déjà fait une assez belle collection ; il est vrai qu'il y en a pour vendre, comme il a déjà fait d'un portrait de Raphaël [2] pour cinq cents sequins ; et avec cet argent il en a acheté beaucoup d'autres.

Je crois que Mocenni n'aura pas été content de ma réponse, dans laquelle je lui faisais un beau sermon sur sa manière de parler de sa femme ; qu'on devait laisser reposer les morts ; qu'il se faisait moquer de lui par les indifférents, et qu'il irritait ses amis ; qu'un mari, quand même il est sûr qu'une femme lui a été infidèle, doit le cacher, parce que le ridicule retombe sur lui. Dieu veuille que cela fasse effet !

Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien, et donnez-moi de vos nouvelles. Comptez sur mon tendre attachement pour la vie.

1. La naissance de ce dernier enfant est annoncée le 23 octobre 1802, lettre 196. Cf. dans Marmottan, *Les arts en Toscane*, la reproduction d'un tableau représentant une séance de pose royale.
2. Cf. ci-dessus, lettre XI, p. 27.

XXXVIII (227).

A l'archiprêtre Luti[1].

(21 mai 1803.)

Convalescence de l'Archiprêtre. — Note de Luti sur les peintures de Sienne. — Désir de voyage de Fabre. — Ses nombreuses occupations. — Un camée d'Alfieri. — Traduction de Sophocle. — *Lettere pittoriche*. — Départ retardé de Lord Withworth. — Surveillance des étrangers en France. — Pronostic de la comtesse sur la Restauration.

Le 21 mai.

Je suis charmée, mon cher Archiprêtre, que vous vous portiez mieux; ayez soin de vous, car ces maudits rhumes ne finissent jamais. Je ne suis pas encore guérie; j'ai toujours un peu de fluxion à la tête, qui me tourmente et m'empêche de pouvoir m'occuper comme je le voudrais. Fabre me charge de vous remercier de la note[2] que vous avez envoyée; elle lui a fait naître l'envie d'aller la vérifier sur les lieux; mais il a tant d'ouvrages qu'il ne peut jamais trouver le moment d'abandonner Florence. Il refuse tous les jours de faire des portraits. Il a plusieurs tableaux d'histoire à faire, et deux pour moi, demandés depuis deux ans pour mon salon; mais il vient toujours des ouvrages à la traverse qui l'empêchent d'en finir un. J'ai fait faire le portrait du Poète en camée, qui est venu bien ressemblant et qui est bien fait. Il me charge de vous demander si le second tome de la traduction de Sophocle est achevé (de Lincini[3], si je ne me trompe pas), et, au cas qu'elle le

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 169. Même suscription. Date de l'autographe : le 21 mai. Les nouvelles relatives aux rapports franco-anglais et celle de sa grippe finissante fixent la date 1803.
2. La note demandée le 7 mai sur les peintres de Sienne.
3. « Sofocle volgarizzato da Francesco Lenzini », Sienne, *Stam-*

fût, de vouloir bien [la] lui envoyer. Je vous serai bien obligée aussi de m'envoyer par occasion les *Lettres siennoises* pour les voir, et, si elles me plaisent, je les achèterai ; mais puisque vous les avez, je serai bien aise de les examiner auparavant, ou plutôt Fabre, qui fait une collection de livres d'art.

Il paraît que nous aurons la paix. L'ambassadeur d'Angleterre avait ordre de partir le 3 may, et il demanda ses passeports. Le gouvernement le pria de différer parce que le Consul envoyait de nouvelles propositions à Londres qui probablement seraient acceptées. Un Anglais de mes amis, qui arrive de France, m'a dit que personne ne veut la guerre, et qu'il y a un mécontentement général ; qu'on paye trois fois autant que du temps du Roi. La première nuit qu'il était à Lyon, on vint à quatre heures du matin dans sa chambre, et l'aubergiste dit : « Le voilà », et il vit deux *sgerri*[1] qui lui demandèrent son passeport, et il appela son domestique qui le leur donna, et puis on le laissa tranquille. Vous voyez quelle liberté et respect pour les étrangers ! On me dit que c'est un pays diabolique. Je suis persuadée que le roi Bourbon reviendra. Quand? c'est difficile à dire ; mais les Français sont trop humiliés d'avoir un Corse pour chef. Cette nation, comme vous dites bien, légère et inconséquente, est revenue de bien loin, et méprise aujourd'hui ce qu'elle a estimé hier. Le livre que vous lisez[2] est un témoignage de son inconséquence. A présent elle écrit en faveur de la Religion, comme autrefois elle enseignait l'athéisme *ex cathedra*. L'un et l'autre est ridicule. Parce que Voltaire n'était pas pieux, on déchire ses tragédies et on blâme des pièces qui ont été admirées pendant soixante ans. Heureusement que cela ne leur ôte rien de leur mérite !

peria Communitativa, 1791, in-4°. La traduction en vers de Sophocle par le même est conservée à Sienne, *Biblioteca civica*, I, VII, 37.

1. *Sgherri*, spadassins, ici agents de police.
2. Le *Génie du christianisme*.

Adieu, mon cher Archiprêtre. Cicciaporci s'est retiré dans une mauvaise campagne à un mille de Florence, parce qu'ainsi plaît à son ennuyeuse moitié. Il me paraît que Mondaini la connaît bien, et sait combien vaut son ennuy. Adieu ; portez-vous bien.

XXXIX (228).

A l'archiprêtre Luti[1].

(28 mai 1803.)

Maladie et mort du roi Louis d'Etrurie. — Portrait du roi. — Testament et régence. — Espérance du maintien de la paix franco-anglaise. — Murat à Pesaro. — Craintes de débarquement anglais. — Armements russes — Quirina Maggiotti et son beau-père. — L'art difficile de vieillir.

Le 28 mai.

Après sept jours, mon cher Archiprêtre, de maladie, *le roi est mort hier*[2] à vingt-quatre heures. On peut dire que, depuis le moment qu'il est arrivé en Toscane, il a toujours été malade. On prétend qu'il s'est joint à son état une fluxion de poitrine. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était devenu un squelette. On dit qu'il est mort sans regret et avec une grande résignation. Il était très malheureux et sentait parfaitement sa situation. Il n'a pas survécu longtemps à son père. Il a fait son testament, et on dit que la Reine, Salvatico, Mozzi, Corsi, Antinori, composent la Régence. C'est un grand malheur pour ce pays que d'avoir perdu le Roi, et il serait plus grand si le Roi avait eu sa tête. A la fin il ne se mêlait plus de rien ; on le faisait parler, sans qu'il en sût le mot. S'il avait été sain, il aurait

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 171. Même suscription. Date de l'autographe : le 28 mai. La date 1803 est sûre, le roi Louis d'Etrurie étant mort le 27 mai 1803.
2. Souligné dans l'original.

eu une volonté bien déterminée, car il aurait eu du caractère; mais, pour le malheur de la Toscane, il est arrivé sans tête.

J'attendrai sans impatience que vous ayez une occasion de m'envoyer les *Lettres siennoises*.

On espère encore de n'avoir pas la guerre. L'ambassadeur n'est pas parti de Londres, et on dit que Buonaparte a envoyé son frère pour traiter, car les Français ne sont pas contents de devoir recommencer une nouvelle boucherie d'hommes et d'argent; et ils savent bien que par mer ils seront battus par les Anglais, avec lesquels ils ne peuvent pas se mesurer. En attendant la décision de cette grande question, Murat envoie ses troupes à Pesaro pour empêcher le débarquement des Anglais qui savent très bien ne viendront pas (*sic*); mais tout est un prétexte pour voler et rapiner l'Italie, et c'est elle qui payera les pots cassés. On dit que la Russie arrive par terre et par mer, et qu'elle est plus favorable à l'Angleterre qu'à la France, et c'est tout naturel, étant sa véritable alliée.

Comment va votre santé, mon cher Archiprêtre? Les rhumes et les fluxions cette année ne finissent jamais; je me suis cependant délivrée de la mienne et je me porte bien.

J'ai vu la Quirina, qui voudrait obtenir du Capitaine d'être de la tutelle de son fils, et elle *armeggia* pour cela. Mais je doute qu'elle y réussisse : le Capitaine est entêté et avare, et aurait voulu de sa part plus de tendresse : car c'est un vieux libertin qui, je crois, aurait voulu la femme de son fils pour lui; mais il ne se ressouvient pas qu'il est vieux. Je vois que les hommes, non plus que les femmes, ne veulent pas vieillir ni se donner pour âgés. Il faut cependant prendre son parti ou mourir. Adieu, mon cher Archiprêtre; portez-vous bien, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt.

XL (229).

A l'archiprêtre Luti[1].

(28 mai 1803.)

Envoi d'argenterie par le cardinal Consalvi. — Commission à l'archevêque de Sienne.

J'ai oublié, mon cher Archiprêtre, de vous prier de demander à votre Archevêque s'il n'a pas reçu du Cardinal Consalvi une caisse contenant un vase d'argent[2]. Je ne suis pas pressée, mais je désire qu'il ne me l'envoie que par une personne sûre. Je vous prie de lui faire mes compliments et de m'excuser de l'embarras, mais c'est le secrétaire d'état qui le lui a adressé. Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et comptez sur mon attachement.

Ansano m'a écrit une lettre un peu humiliée, à propos de celle que je lui ai écrite[3]. Adieu.

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22. Même suscription. Date de l'autographe : « 28. ». Il faut lire 28 mai 1803. Cette lettre courte n'est, comme l'indique le premier mot (*j'ai oublié*), qu'une sorte de *post-scriptum* à une lettre plus importante ; et la même commission est renouvelée dans la lettre 231 du 11 juin 1803 ; celle-ci doit donc s'intercaler entre le 28 mai et le 11 juin.

2. Aucune trace de ce vase d'argent n'apparaît dans l'inventaire après décès de la comtesse d'Albany (publié dans ce recueil, t. I, p. 433) et dans les autres documents relatifs à sa succession (Florence, A. d. St., *Legato Traballesi*, et Montpellier, Bibl. municipale, *Fonds Fabre Albany*).

3. La lettre qu'elle résume le 14 mai 1803.

XLI (230).

A l'archiprêtre Luti[1].

(4 juin 1803.)

Craintes de guerre. — Prévisions sur la guerre. — Funérailles de Louis I. — Epuisement du trésor ducal. — Le capitaine Maggiotti amoureux de Quirina. — Le ménage Maggiotti. — Conduite impolitique de Quirina. — Destinée des femmes. — Charme de la société de Sienne.

Le 4 juin.

Nous voilà donc, mon cher Archiprêtre, décidément à la guerre, ce qui est bien fâcheux pour ce pays qui achèvera d'être ruiné ; car, avec le prétexte de défendre Livourne, que personne n'attaquera (parce que certainement les Anglais iront dans l'Inde et en Amérique prendre les possessions Françaises, et ne s'amuseront pas à jeter des bombes dans Livourne), le général Murat, qui fait flèches de tout bois quand il s'agit de voler, ne négligera aucun moyen de pressurer la Toscane. Le Roi est mort à temps ; sans cela il aurait eu bien des occasions de devenir fou, comme cela lui est arrivé en voyant des Français qu'il exécrait.

Il a été enterré mardi, comme l'a été Jean-Gaston[2] le dernier souverain ; mais pour le temps assez mesquinement ; et encore n'avait-on pas d'argent pour payer la cire, car

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 191. Même suscription. Date de l'autographe : « le 4 juin. » La date 1803 est fixée par la nouvelle des funérailles du roi d'Etrurie.

2. Le dernier grand-duc Médicis, successeur de son père Come III en 1723, mourut sans enfant le 9 juillet 1737. Il eut pour successeurs François II de Lorraine (1737-1765) et Léopold I, dont il est question ci-après.

les caisses sont souvent à sec, même pour une somme très modique; c'est un gaspillage affreux! On a détruit dans quatre ans tout l'ouvrage de trente, car Léopold avait mis ce pays sur un pied qui le rendait très heureux[1]. Il ira toujours de mal en pis.

Je ne conçois pas comment il est venu dans l'esprit du vieux Maggiotti de devenir l'amant de sa belle-fille; mais les hommes sont comme les femmes : ils croient de pouvoir toujours plaire, sans réfléchir à leur âge. Je sais que, du temps de sa femme, il passait pour n'être pas le père de l'imbécile, et de s'être déjà marié trop tard pour sa femme. Cette jeune personne, qui était très jolie, était entourée de jeunes gens qui savaient tous les secrets du ménage et les disaient. Ainsi il n'aura pas acquis depuis vingt-cinq ans. Ordinairement on ne recupère pas ce qui est perdu, et on ne ressuscite pas ce qui est mort depuis tant d'années. Si la Quirina avait eu plus d'usage du monde, elle ne l'aurait pas rebuté; mais elle l'aurait tenu *a bado* jusqu'à ce qu'elle eût obtenu ce qu'elle aurait voulu de lui, et l'aurait flatté sans lui rien accorder; mais je conçois qu'il l'a ennuyée. Son grand malheur est d'avoir perdu sa mère qui aurait tout arrangé. Je suis étonnée qu'elle n'a pas pensé à lui faire assurer une *contradote*. Il fallait y penser avant la signature du contrat de mariage. Il paraît que la Thérèse était déjà malade, car tout cela s'est mal fait. Le Capitaine est d'une avarice horrible, excepté pour manger. Les femmes sont destinées à être malheureuses; elles ne peuvent prétendre qu'à un peu de bonheur dans l'âge avancé, si elles ont le bon esprit de savoir être raisonnables, et renoncer à plaire et qu'elles se conservent un ami de la jeunesse.

Je suis charmée que votre santé soit meilleure. Veuillez

1. Cf. Tivaroni, *L'Italia prima della revoluzione francese*, ch. VII. La Toscane, pp. 235-240. Zobi et Botta ont loué l'administration de Léopold; Cantu est moins indulgent (*Storia degli Italiani*, VI, p. 121).

remercier l'archevêque pour moi, et le prier de garder mon vase jusqu'à ce qu'il ait une occasion sûre. Adieu; comptez à jamais sur mon tendre intérêt.

J'ai vu Spannocchi, qui est bien content de la société de Sienne et du goût qu'on y a pour réciter la tragédie. On fait mieux qu'ici, car on ne fait que jouer au pharaon partout et se disputer. Je ne connais rien de plus *insulso che i Fiorentini e cosi poco amabili in società, et cosi ignoranti.* Il y a bien plus d'esprit et d'instruction chez vous.

XLII (231).

A l'archiprêtre Luti[1].

(11 juin 1803.)

Suite des négociations franco-anglaises. — Le *talent d'espérer.* — Rome et la Toscane. — La marquise Brignole. — Tito Mauri et Mme Pallavicini. Le vase d'argent de la Comtesse. — Fabre et le portrait de la Reine. — Pandolfo Spannocchi. — La famille Maggiotti.

Le 11 juin.

Si ce qu'on dit est vrai, mon cher Archiprêtre, on négocie encore, et on espère la paix. Les lettres de Gênes, où est le foyer des espérances et des craintes commerçantes, sont remplies de paroles de paix ; mais vous savez que notre parti (*sic*) a eu le talent de toujours espérer. Il est certain que cette guerre est cruelle pour la Toscane, tandis que le Dominateur du monde favorise le Pape et le dispense de payer, et lui promet de rembourser la dépense. On ne comprend rien à ce tripotage. La Brignolet (*sic*), que je vous prie de saluer de ma part, pourra vous

1. Sienne, D, VI, 22, fol. 193. Même suscription. Date de l'autographe : 11 juin. La date 1803 est assurée par l'allusion à la mort récente du roi.

donner une idée du *grand petit homme ;* elle a de l'esprit, et aura bien vu et bien observé le Monsieur. Comment sont les enfans de la Brignolet? elle a perdu infiniment par la mort de son mari. La Pallavicini, qui est ici et que je vois, est son amie. Cette dernière veut absolument avoir une passion pour Tito Mauri, qui la maltraite. Cet homme est un mauvais sujet, et elle une tête exaltée qui veut absolument jouer la passionnée, et elle va disant du mal de lui à tout le monde. Si elle l'aimait, elle ne lui ferait pas tort dans l'esprit des autres. Faites-moi le plaisir de rappeler à votre évêque mon vase d'argent. Il vient d'arriver ici M. Nerli de Sienne, qui aurait pu me l'apporter. Je n'ai pas reçu les *Lettres Siennoises* que j'avais annoncées à Fabre, et qui vous en remercie de tout son cœur. Il a une belle collection de livres d'art, et vos lettres y figureront. La mort du Roi a interrompu le portrait de la Reine ; il n'y a de fait que le buste. A présent il faudra peindre le petit *Roitelet :* c'est vraiment dans toute l'étendue du terme. Ce pays est bien malheureux ! La Brignolet sera une ressource pour vous : elle est aimable, spirituelle et a vu du pays ; c'est toujours un sujet de conversation.

Nous avons ici la fille de la Serbella, la Nerli, qui est gracieuse ; elle nous a parlé du Théâtre de Sienne. Pandolfe[1] en est enchanté. Dites-moi, je vous prie, quel âge il a ; car on lui donne soixante dix ans et cela me paraît trop ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fait le jeune, comme il y a trente ans que je l'ai connu pour la première fois. Il serait aimable s'il ne voulait faire le *fendant* dans le monde, décider de tout, et se croire un personnage ; et cette envie lui a fait donner dans les Français, il y a quatre ans.

Je crois qu'on aura de la peine à persuader le Capitaine à se dessaisir de ce qui lui appartient, même après

1. Pandolfo Spannocchi.

sa mort. C'est une singulière idée de vouloir prendre la femme de son fils à soixante-dix ans. La mort de la Thérèse a été un grand malheur pour cette jeune personne. Adieu, mon cher Archipretre, ne m'oubliez pas, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Que fait Vittorio? Les Ciccia (*sic*) sont à la campagne ; la femme ennuie tout le monde quand elle est à Florence.

XLIII (232).

A l'archiprêtre Luti [1].

(16 juin 1803.)

Kant. Locke. — Le *Génie du Christianisme*. — La nouvelle littérature religieuse. — Caractère des Français. — Bonaparte et Louis XVI. — Guerre franco-anglaise. — Médiation russo-prussienne. — Voyage de Bonaparte aux Pays-Bas. — Mariage de Paulette et de Camille Borghese. — Murat au Palais vieux.

Le 16.

Je suis vraiment, mon cher Archiprêtre, enfoncée dans Kant et dans ses idées transcendantales ; il me paraît grand critique de Locke ; nous verrons aura (*sic*) raison. Je n'en ai lu encore que deux cents pages, et il passe en revue tous les différents systèmes de métaphysique. Je suis curieuse que vous lisiez le *Génie du christianisme*. C'est la mode à présent d'écrire sur la religion : il vient de paraître une nouvelle vie de Jésus-Christ, bien imprimée avec des belles estampes. On rimprime (*sic*) tous les sermons de Bourdaloue et de Massillon ; on dirait que les Français vont redevenir une nation de saints, et il n'y a

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 239. Même suscription. Date de l'autographe : le 16 ; les nouvelles du mariage Borghèse et la mention de la régence fixent la date du 16 juin 1803.

jamais eu tant de corruption à Paris. Mais c'est le ton du jour de parler et d'écrire religion.

Ces Français sont bien ridicules et faits pour être esclaves, et celui qui les gouverne doit être bien sot quand il ne leur fait pas faire ce qu'il veut. Il fallait un Louis XVI pour se laisser jeter bas du trône, ou plutôt il s'est laissé tomber, et puis [ils] l'ont foulé aux pieds. Aucune nouvelle de la guerre, comme si elle n'existait pas. Sur mer il faut du temps pour qu'il arrive quelque événement qui fasse effet. On dit que la Russie et la Prusse seront médiatrices, et que les deux puissances belligérantes l'ont accepté. Buonaparte, malgré la guerre qui déplaît, est allé aux Pays-Bas et a laissé Paris; cet homme connaît bien les Français; il sait ce qu'il peut hasarder. Le P[rince] Borghèse épouse la sœur du Consul; elle sera Reine de Rome et le Felsch[1] sera le Pape. Cet homme veut commander partout et être le maître de l'Europe. Nous verrons encore des choses bien extraordinaires, s'il vit et qu'on continue à le laisser faire.

Murat sera logé au Palais Vieux et sera très honoré par la Régente. Carletti se porte mieux; il s'est remis; un rien *lo butta giù* et peu de chose le remonte. Adieu, mon cher Archiprêtre, mille choses aux deux Antoine. Comptez à jamais sur mon amitié. Trouvez-vous la s[*ignora*] Elisa plus intelligible?

1. Fesch avait remplacé en avril 1803 comme ambassadeur à Rome Cacault, trouvé trop conciliant.

XLIV (233).

A l'archiprêtre Luti[1].

(25 juin 1903.)

Luti et les cerises. — Conseils d'hygiène. — Cornaro, *de Sobrietate*. — Les gros mangeurs. — Opinions de Bonald sur le Catholicisme. — Férocité des mœurs antiques. — Chateaubriand et Bonald. — La religion et les prêtres. — Ignorance des Français en langues étrangères. — La tragédie grecque et Racine. — Mme Brignole et Carlo Serra.

25 juin.

Ne vous étonnez pas, mon cher Archiprêtre, que les cerises vous ont (*sic*) fait mal. Il y a des personnes qui n'en peuvent jamais manger sans vomir, et je suis du nombre. Ce fruit fermente dans l'estomac, et il y a des années qu'il est moins sain qu'une autre ; un soir, dans ma jeunesse, après en avoir mangé beaucoup, j'eus un vomissement terrible, et tout rouge : on crut que je vomissais le sang. Depuis ce temps, j'y renonçai quoiqu'elles me plaisent beaucoup ; mais je connais beaucoup de personnes qui sont comme moi. Il vient un âge où il faut diminuer le manger, et surtout prendre garde à la qualité. Quand on est goutteux, il faut éviter toutes les crudités comme la salade, et ne manger que des choses de facile digestion. Si vous aviez lu le traité de Cornaro sur la sobriété[2], vous verriez qu'il était désespéré des médecins à 35 ans, et qu'à force de régime il s'est rétabli la santé, et a vécu

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 195. Même suscription. Date de l'autographe : le 25 juin. La nouvelle de la médiation russe proposée, et celle de l'indigestion de Luti, dont il est de nouveau parlé plus loin, précisent l'année 1803.

2. Cornaro, *Discorsi della vita sobria* (Padoue, 1558, in-4°). Mme d'Albany les lisait probablement dans la traduction de Prémont réimprimée à Paris en 1772 : *De la sobriété et de ses avantages*.

jusqu'à 93 ans, pouvant toujours étudier sept ou huit heures le jour, mais à la fin de sa vie il ne prenait plus qu'un jaune d'œuf. Il se faisait peser avant le diner, et puis se reposait après, pour ne pas excéder un certain poids. Les personnes qui font beaucoup d'exercice, qui ne s'inquiètent de rien, peuvent manger comme des loups. Il y a ici Batista Guadagni qui a 73 ans et mange en un jour plus que moi dans une semaine ; ce sont des êtres privilégiés, ou bien des êtres qui sont tout estomac. Les personnes qui s'appliquent doivent renoncer à manger, surtout le soir, et ne prendre qu'une chose légère.

Je suis aussi de l'avis de Bonald que la Religion catholique a radouci les hommes, et les a rendus plus humains ; ils ne font plus la guerre avec la férocité des Grecs ni des Romains ; on ne vend plus toute une ville prisonnière ; on ne tue plus 40 000 juifs, et on ne s'en sert pas contre des bêtes féroces en spectacle aux Romains. Les Français, dans toute leur férocité, n'ont pas fait ces attentats contre l'humanité. Je n'ai pas assez réfléchi sur ce sujet pour décider si la Religion a influé sur les ouvrages dont il parle. Au reste, ce Monsieur copie l'auteur du *Génie du Christianisme*, qui a écrit six volumes[1] pour prouver que le christianisme a influé sur tout. Je chargerai Cicciaporci de vous remettre cet ouvrage : il le lit présentement ; il vous intéressera. La Religion Catholique a fait beaucoup de bien, et elle en ferait encore davantage si les prêtres l'enseignaient bien ; sa morale est excellente ; elle radoucit les mœurs, elle prêche la justice et l'humanité, mais au reste ses bases sont celles de toutes les religions : adorer Dieu, respecter son père, et assister son prochain. Je voudrais qu'on ne l'eût pas tant raffinée, et que ceux qui la dirigent suivissent un peu plus les premiers principes ; mais tout se corrompt avec le temps.

1. La première édition du *G. du C.* (an X-1802) compte cinq volumes in-8° (Vicaire, Manuel, II, col. 282).

Quand les Français parlent des langues étrangères, ils n'ont pas le sens commun ; ils n'en savent aucune, tout comme ils ne connaissent aucune littérature étrangère. Ils commencent à connaître la grecque.

Il est certain que Sénèque est un mauvais imitateur des Grecs ; il a gâté toutes leurs tragédies. Il est maniéré, descriptif hors de propos, pour faire pompe de belles paroles. Je trouve que Racine a perfectionné les sujets qu'il a pris des Grecs. Son *Andromaque* vaut mieux que la grecque. La veuve d'Hector est plus intéressante que[1] la femme de Pyrrhus. La *Phèdre* de Racine est aussi meilleure : il a pris le sublime d'Euripide pour en faire une excellente tragédie. Phèdre faisant sa déclaration d'amour est plus intéressante que la faisant faire par sa suivante.

Parlons des modernes : on dit que la Russie veut être médiatrice pour la paix.

J'ai vu la Brignolet qui est allée à Rome installer son fils pour être prêtre. Je l'ai trouvée mieux qu'il y a cinq ou six ans ; elle est aimable, mais elle a joué autrefois un vilain rôle à Gênes avec Carlo Serra[2]. Elle avait avec elle un de ses cousins Pieri. Adieu, Archiprêtre, portez-vous bien ; faites de l'exercice. Croyez-vous la Brignolet contente de la révolution de son pays, et est-elle guérie de son enthousiasme pour les Français ? Son Carlo Serra a été bien récompensé de ce qu'il a fait pour se venger.

1. Elle avait écrit d'abord : *celle*.

2. Gian-Carlo Serra, partisan des Français pendant les dernières révolutions de Gênes, avec des préférences pour un gouvernement aristocratique.

XLV (234).

A l'archiprêtre Luti [1].

(2 juillet 1803.)

Le livre du conseiller Ferrand. — Analogies de l'histoire : Monk et Bonaparte. — Les désirs de Quirina. — Ses leçons de français. — La grammaire de Condillac. — Mort de Klopstock. — Funérailles solennelles. — Le salon de Mme Serristori. — Carletti, les cerises et la seringue : *tout finit par là.*

Le 2 juillet.

Je connais, mon cher Archiprêtre, l'ouvrage dont vous a parlé Quirina : c'est *un livre de circonstance* [2]; le Conseiller au parlement, qui s'appelle Ferrand, fait un cours d'histoire à son fils, et il appuie principalement sur toutes les époques qui ressemblent au moment présent, et il y en a plusieurs, surtout dans l'histoire d'Angleterre. Il s'arrête longuement à la restauration de Charles second, au moment où Monk le remet sur le trône et il dit : « Il pourrait y avoir un second Monk, qui serait plus grand que le premier, parce qu'il renoncerait à un trône; il le cèderait au propriétaire légitime. » Il a été fort question de le défendre à Paris quand il a paru, mais on a pensé plus prudent de l'ignorer; et aussi la seconde édition a t-elle été corrigée et diminuée. Apparemment que Quirina n'aura pas deviné le but de l'auteur. Il faut être au courant de bien de choses pour le savoir. Il lui sera difficile de trouver à placer son cœur, et elle a trop l'air de

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 199. Même suscription. Date de l'autographe : 2 juillet. La nouvelle de la mort de Klopstock fixe l'année 1803.

2. Souligné dans l'original. — Cet ouvrage est *l'Esprit de l'histoire* du président Ferrand publié en 1802 (4 vol. in-12).

chercher quand elle est avec les hommes, et la vie qu'elle mène ne lui donne pas les moyens de trouver; car il y a des hommes pour tout le monde ; chaque femme trouve sa moitié. Elle apprend le français, mais l'abbé qui [le] lui enseigne lui a donné la grammaire de Condillac, qui est beaucoup trop métaphysique pour une commençante ; il faut tout platement apprendre les règles, et puis on raisonne sur ces règles, [ce] qui est le *plus ultra* de la métaphysique.

Peu de personnes ont le courage de lire Kant ; on n'y comprend rien. Il vient de mourir Klopstock[1], âgé de quatre-vingt-dix ans ; on lui a rendu des honneurs extraordinaires en le mettant en terre à Hambourg, et on a lu sur son corps le douzième chant de la Messiade, qui est le moment où on va mettre Jésus-Christ au tombeau. Je ne lui connais pas d'ouvrage plus ennuyeux dans le monde. Les Allemands disent qu'il a formé la langue, qui avant était moins policée.

Tout le monde parle de paix, mais je crois qu'on espère inutilement.

La Serristori donne une grande conversation[2] où va tout Florence : vous voyez qu'on peut faire impunément tout ce qu'on veut ! Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien, et comptez à jamais sur ma tendre amitié pour la vie ; ayez soin de vous. Le Grand Ministre a eu aussi des coliques pour avoir mangé des cerises en quantité, et il a dû finir par se faire seringuer, parce que tout finit par là !

Adieu, le poète vous salue.

C'est le premier fils de la Brignolet qui veut se faire prêtre.

J'espère que l'archevêque, que je vous prie de saluer, a reçu ma réponse à son obligeante lettre.

1. A Hambourg, le 14 mars 1803.
2. *Ital.* : conversazione, soirée non « dansante ».

XLVI (235).

A l'archiprêtre Luti [1].

(8 juillet 1803.)

Alfieri et Térence. — Traduction de Térence, par Mme Bergallia. — Chas teaubriand récompensé d'une dédicace. — Les deux premiers chapitre de Kant. — Mérite littéraire de La Harpe. — La famille Cicciaporci. — Maladie de Carletti.

8 juillet.

Je suis chargé, mon cher Archiprêtre, de vous demander de la part du Poète si on peut avoir les fameuses comédies de Térence, traduites par la Bergallia[2]. Quel prix en demande l'héritier du fou? J'ai chargé Cicciaporci, que je vous prie de saluer de ma part, de vous remettre *le Génie du Christianisme*. L'auteur, qui a eu son frère et sa belle-sœur guillotinés, a dédié sa seconde édition à Buonaparte, et cela lui a valu la place de secrétaire de légation à Rome avec le C[ardinal] Flesch (*sic*); vous voyez qu'il suit les maximes de l'évangile, et qu'il pardonne à ses ennemis. Je suis curieuse de voir ce que vous me direz de cet ouvrage. Le premier volume est inintelligible, parlant poétiquement des mystères. J'ai commencé Kant, après avoir lu Locke et Condillac. J'ai compris les deux premiers chapitres; je vois qu'il ne fait pas grand cas de la philosophie françoise. Dans ce moment je n'ai plus rien de nouveau à lire; je ne suis occupée que des anciens, qui valent toujours mieux que les modernes. Je suis très contente du *Cours*

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 203. Même suscription. Date de l'autographe : 8 juillet. La nomination de Chateaubriand à l'ambassade de Rome fixe la date 1803.

2. Luisa Bergalli, femme de Gozzi, traductrice de Térence (cf. *Lettres à Teresa*, l. 174, p. 423). Il ne faut pas la confondre avec une dame siennoise nommée Angiola Malavolti Bargagli.

de littérature de La Harpe; il est bien fait, il apprend à juger des ouvrages, et pour les Français, il leur apprend à parler sur ce qu'ils n'ont pas lu.

Dites-moi comment vous trouvez Cicciaporci. Il me paraît très mélancolique; il voudrait établir sa fille grandement, *e non v'è dote abbastanza per questo*. La femme est cruellement ennuyeuse, elle a une vanité fatigante et qui doit harasser son mari; on me dit cependant qu'il ne s'en aperçoit pas, mais le Mondaini la connaît parfaitement. Carletti a encore été malade, et il est abattu et appesanti; je ne crois pas qu'il la fera longue[1]; il est vrai qu'il est fort; ces petits ramassés ont plus de force que les grands, les extrémités sont moins éloignées du centre. Ayez soin de vous, mon cher Archiprêtre; conservez-vous pour vos amis. On parle toujours de paix et de voler; ce dernier refrain est le plus sûr. Mille choses à la Caroline Spannocchi.

XLVII (236).

A l'archiprêtre Luti[2].

(15 juillet 1803.)

Malade et régime de Luti. — Envoi du vase d'argent. — La bibliothèque et les collections de Fabre. — Mme Brignole et Bonaparte. — Médiation russe. — Neutralité napolitaine, garnison française à Livourne. — Les tragédies de Sénèque. — Epuisement de la littérature française. — Corruption parisienne. — Carletti amoureux et malade : *turpe senilis amor*.

Sabato.

Je suis très fâchée, mon cher Archiprêtre, de vous savoir toujours malade. Il me paraît que c'est l'humeur

1. Italianisme. Locution familière signifiant *vivre longtemps*.
2. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 181. Même suscription. L'autographe n'est pas daté. Cette lettre s'intercale sans doute ici, entre celles du 8 et du 23 juillet : 1° parce qu'il y a une lacune non expli-

goutteuse qui se promène partout. Il faut un régime très exact, et ne pas vous en écarter pour combattre cet ennemi qui vous fait la guerre. Je vous prie de remercier votre Cardinal de ma part[1]; j'ai reçu mon vase par le moyen du Sénateur, lequel s'en va gaillardement tous les ans en Allemagne.

J'ai reçu aussi vos livres. Fabre vous en remercie extrêmement : ils seront en compagnie de tant d'autres *seccatori*, qui font suite à la collection des livres d'art, et il en a une bonne quantité. Peu à peu il a des livres, des estampes et des tableaux, et tout cela par le moyen de son pinceau; et s'il travaillait davantage, il en aurait encore plus ; mais il est comme tous les Français qui se distraient facilement.

La Brignolet est ici[2], je ne l'ai pas encore vue; elle n'aime pas Florence, y ayant perdu son mari. Elle dit que le Consul l'a distinguée et lui a dit que si elle était un homme, [elle] serait sénateur, ayant une si bonne tête. Je ne sais si cela doit la flatter, après que Caligula a fait sénateur son cheval. Pour moi cela ne me flatterait pas; je compte pour rien les envies des despotes, car on ne peut pas appeler cela de l'honneur.

On dit que la Russie veut rapprocher les deux puissances belligérantes; peut-être pourra-t-elle y réussir. On dit que Naples sera neutre; alors nous aurons moins de passage, mais nous n'en aurons pas moins la garnison à Livourne. Les Français voulaient aussi en mettre une à Sienne et à Arezzo, comme si les Anglais viendraient avec leurs vaisseaux par terre, comme les Argonautes qui les portaient sur le dos quand ils ne trouvaient pas assez d'eau, à leur retour de l'entreprise de la Toison.

quée entre ces deux lettres; 2° à cause de l'analogie des sujets traités (envoi du vase d'argent, maladie de Carletti). Pour continuer plus exactement la périodicité hebdomadaire de ces lettres, on peut la placer au 15.

1, L'archevêque Zondadari.

2. A son retour de Rome.

Je lis à présent Sénèque, après avoir fini les tragiques Grecs; mais il est aussi maniéré que les autres sont simples. Il ne paraît rien de nouveau depuis quelque temps. La littérature Française est épuisée; on ne crie (*sic*) plus que sur les sciences, et tout cela dans l'idée d'améliorer les manufactures et de gagner de l'argent, qui est le but unique des Français, et sur ce point ils sont d'une grande immoralité. On dit que Paris donne une idée de ce qu'étaient Sodome et Gomorre. C'est le pays de la corruption et de tous les vices portés en triomphe. Adieu, mon cher Archiprêtre, j'espère que votre santé sera meilleure. Ayez-en soin.

Carletti est encore sur le grabat, de son mal d'urine; mais je crois que lorsqu'il a quelques rechûtes, ses fredaines *donnesche* en sont cause; car il y a encore des femmes qui se donnent à lui pour avoir sa protection, et ses quatrains[1]. Il faut avoir bien envie de l'un et de l'autre pour se donner à un pareil *marabu* (*sic*), qui ne doit plus avoir qu'une imagination déréglée.

Adieu. Le poète vous salue; il est fâché de vous savoir toujours malade. Sa santé est aussi *cosi cosi*, mais il se tient debout par un régime extrême. Il se refuse à manger.

1. C'est le mot italien *quattrini*, trop fidèlement traduit.

XLVIII (237).

A l'archiprêtre Luti[1].

(23 juillet 1803.)

Alfieri et Térence. — Le P. La Valle et Orvieto. — Tiraboschi et Ginguené. — Critique de Kant à l'Institut de France. — Médiation russe. — Bonaparte et la guerre à préparer. — Funérailles solennelles du roi d'Etrurie. — La chapelle des Médicis. — Les Cicciaporci. — Causes de la maladie de Carletti. — Un dit de Montaigne.

Le 23 juillet.

Le poète, mon cher Archiprêtre, renoncera au Térence, quand il doit l'acheter si cher. Apparemment que le possesseur croit avoir un trésor. Connaissez-vous une description du dôme d'Orvieto par le Père La Valle? je l'ai vu citer dans le Tiraboschi? C'est une église très ancienne dans le commencement de la restauration des arts en Italie, dans le 1230. Je lis avec plaisir l'*Histoire de la littérature Italienne;* elle est écrite sans philosophie, mais il rend compte des auteurs et de ce qu'ils ont fait; le neuvième et dixième siècle a été dépourvu de tout ce qui nourrit l'esprit et de toutes les productions : la médecine et la loi ont été les seules sciences cultivées, et une ridicule théologie.

Je continue Kant, et jusqu'à présent je l'entends, ou au moins son système; il est contraire à celui de Condillac, qui attribue tout aux sensations; je viens de le lire avant son antagoniste, et puis je lirai Degérando. On a critiqué Kant à l'Institut national; j'ai eu les Mémoires, mais j'ai premièrement voulu lire le système avant la critique.

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 207. Même suscription. Date de l'autographe : 23 juillet. L'année 1803 est précisée par la mention des funérailles du roi Louis.

Aucunes nouvelles de guerre : on la fait sur le papier, car les gazettes des deux pays se déchirent ; heureusement cela ne fait de mal à personne, tant qu'on s'en tient aux paroles. Les deux puissances ont accepté la médiation de la Russie[1]. Le Consul veut retarder cette guerre, parce qu'il veut se faire une marine pour dompter l'Angleterre qui l'offusque, et qui est une critique palpable de son gouvernement. Si on fait la paix à présent, je suis persuadée qu'avant cinq ans le Napoléon commence la guerre. Il se croit les Romains, et veut abattre Carthage sa rivale. Le 30, on fera les funérailles du Roi, qui est plus que enterré ; on l'a oublié, même ses plus proches. C'est Rossi, que vous connaissez, qui a fait le catafalque dans Saint Laurent, et la Reine veut lui faire un mausolée. On le mettra avec les Médicis, et un mauvais plaisant a dit que *il y ferait une tache*. Il est certain qu'il ne vaut pas le moindre de ces Messieurs. On dit cependant qu'il ne manqua pas d'esprit, et qu'il aurait bien gouverné s'il avait eu une tête saine, au moins physiquement. Adieu ; mille compliments *al Signor* Antonio : sa femme est *indigeste*. Que fait Vittorio ? Je n'oublierai jamais l'excellent Archiprêtre.

Carletti, après de nouvelles *velléités*, a eu besoin de la seringue. Il a voulu s'en servir lui-même ; il s'est blessé, il est sorti du sang, et il a eu la fièvre. Il finira, au pinacle de sa grandeur, à force de badiner avec le mal, de descendre dans la fosse. Cela réalisera le dit de Montagne : « *telle vie, telle mort* » ; vicieux jusqu'au dernier instant, et victime de ses vices.

1. Bonaparte feignait à ce moment de solliciter, de désirer l'arbitrage de l'empereur Alexandre Ier ; mais l'Angleterre ne s'y méprit pas. Cf. Sorel, *L'Europe et la Révolution française*, VI, pp. 312 et suiv.

XLIX (238).

A l'archiprêtre Luti[1].

(30 juillet 1803.)

Projet de voyage à Florence. — Quirina Maggiotti et son beau-père. — Imprévoyance de Teresa. — Gravité de la maladie de Carletti. — Ses mémoires et son testament. — La *Trinité* de Bonald. — Morale et mystères. — Les funérailles du Roi.

Le 30 juillet.

La Quirina m'a dit que vous deviez venir ici à la fin de septembre, et que son *Cerbère* avait retardé son départ pour la campagne de deux jours; c'est un ennuyeux Monsieur qui, n'ayant pas pu commander à sa femme, veut tyranniser sa belle-fille; il faut se venger sur quelqu'un. On voit que ce mariage a été fait que la Thérèse était déjà malade mortellement; sans cela elle aurait fait d'autres arrangements; elle n'a pas pensé à l'avenir de sa fille.

Carletti est très mal; il a voulu, entre ses désordres accoutumés, se seringuer lui-même, et il s'est fait une playe dont je crois il (*sic*) ne reviendra pas. Il a bien joué son rôle : il tout fait (*sic*) avec pompe : communion, huile sainte; il a[2] à côté de son lit des reliques et des crucifix. J'ai encore de la peine à croire qu'il en mourra, parce que il joue encore la comédie. Quand on est si mal, on change de caractère; peut-être fera-t-il une exception à la règle. Je l'ai vu encore plus bas et s'en tirer. Il me fait moins de pitié parce qu'il est victime de sa *paillardise :* c'est un vieux vicieux qui ne vit que pour les sens, et ne croit pas

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 173. Même suscription. Date de l'autographe : un annotateur ancien a ajouté « 1803 ». La nouvelle des funérailles royales confirme cette date.
2. *Prem. réd.* : il avait.

n'y (*sic*) dans la raison, n'y (*sic*) dans la vertu, parce qu'il est incapable de tous les deux. J'ai un grand mépris pour les vieux qui ne deviennent pas meilleurs. Son testament sera curieux ; et il a fait l'histoire de sa vie, qui est celle à peu près de tout le monde ; mais il veut encore vivre après sa mort dans la mémoire des hommes ; il ne sait pas que celui qui n'a rien fait de remarquable passe comme une fleur qui n'a qu'un jour. Il y en a des milliers comme lui.

On ne parle pas plus de guerre que si elle n'existait pas ; malgré cela je voudrais la paix.

Adieu, mon cher Archiprêtre ; portez-vous bien, et ne vous alambiquez pas le cerveau avec la Trinité de Bonald ; il est difficile de comprendre ce mystère, de quelle manière qu'il soit expliqué ; il faut baisser la tête et s'humilier. Je ne pense jamais à toutes ces énigmes. J'en sais seulement l'histoire, et le déraisonnement des uns a fait inventer et fixer ce mystère par l'église. Vous le savez mieux que moi : toutes les religions plus ou moins ont leur coin mystérieux : il suffit que la morale en soit bonne et qu'on la fasse observer ; c'est ce que ne font pas les prêtres ignares Italiens (car les ultramontains sont plus instruits).

Adieu, mon cher Archiprêtre, comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Vittorio ne remplacera-t-il pas Berlinghieri auprès de la Ranieri? Nous avons aujourd'hui les sonneries pour les funérailles du Roi ; le service durera quatre heures. C'est le Curé de Saint-Ambroise, confesseur du défunt, qui le louera. Le Poète prétend qu'il ne peut dire autre chose à sa louange sinon « qu'il est mort ».

L (239).

A l'archiprêtre Luti[1].

(5 août 1803.)

Le *Génie du christianisme*, livre d'actualité. — Chateaubriand secrétaire d'ambassade à Rome. — Les beautés et le style du *Génie*. — Delille et la *Pitié*. — Delille et *Virgile*. — Carletti gravement malade.

Le 5 aoust.

C'est tout ce que je puis faire, mon cher Archiprêtre, que de vous écrire, la chaleur étant extrême et me rendant bête comme un âne ; j'en ai la tête toute évanouie. Je suis de votre avis sur le *Génie du christianisme* : c'est le livre du moment et qui ne durera qu'un instant[2] ; mais il fallait avoir une place[3], et l'auteur a été fait secrétaire du C[ardinal] Fesch. Un homme si passionné pour la religion comme M. de Chateaubriand, qui sert ou qui accompagne un homme qui, il y a deux ou trois ans, avait renoncé à son caractère de prêtre pour faire l'entrepreneur des vivres à Ancone, et portait l'uniforme, cela ne lui fait pas grand honneur ! Je ne serais pas étonnée que cet auteur ne crût pas un mot de ce qu'il dit[4], car les Français sont fameux pour écrire ce qui (*sic*) ne pensent pas. Il y a cependant des descriptions senties et belles, comme les Catacombes, les tombeaux de Saint Denis, les croisades. Il y a différents morceaux assez intéressants ; mais le style est tou-

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 209. Même suscription. Date de l'autographe : 5 août. La mention de la maladie de Carletti rattache évidemment cette lettre à la précédente et la situe en 1803.

2. Mme de Sévigné avait dit déjà : Racine passera comme le café.

3. C'est voir les choses par un bien petit côté.

4. Cf. Bertrin, *De la sincérité religieuse de Chateaubriand.* On connaît les polémiques qu'a soulevées ce problème littéraire.

jours affecté et tiré par les cheveux; il y a des phrases ridicules et qui ne veulent rien dire. La seconde édition est dédiée à Buonaparte et lui a procuré sa place, en réformant différents articles de son livre, qu'il a châtré par bassesse. Le poème de la *Pitié* de l'abbé de Lisle (*sic*) est plus nerveux : il parle hardiment. Sa traduction de l'*Enéide* est sous presse : je suis très curieux de la voir, ainsi que Milton traduit par lui. J'ai entendu le quatrième chant de son *Virgile*, qui était très bien.

Carletti est toujours sur le grabat entre la vie et la mort : cependant bien des gens croient qu'il en échappera, puisque la plaie qu'il a dans l'urètre et qu'il s'est faite en se seringuant, et que les autres ont augmentée, n'est pas gangrenée : ce qui prouve que il est sain et fort. Il vomit tout ce qu'il prend, et a le hoquet continuellement; mais il gride[1] trop pour être si près de la mort; il n'a pas perdu son caractère ordinaire, ce qui est une preuve que le corps n'est pas près de sa destruction. Adieu, mon cher Archiprêtre, il fait une chaleur à étouffer. Comptez à jamais sur mon tendre attachement. Je salue *il signor Antonio*.

LI (240.)

A l'archiprêtre Luti[2].

(13 août 1803.)

Chaleur et *tramontana*. — Fatigue de la comtesse. — Murat à la cour d'Etrurie. — L'*arche de Noé* chez Mme Serristori. — Réceptions mondaines. — Mort de Carletti. — *A la fraîcheur nouvelle!*

Le 13 aoust.

Tant qu'il fait chaud, mon cher Archiprêtre, je ne puis vous écrire que quelques lignes, car je n'en puis plus. Il

1. *Sic*, italianisme pour *crie*.
2. Sienne, D, VI, 22, fol. 211. Même suscription. Date de l'auto-

souffle une *tramontana* insupportable. Murat a eu un dîner à la cour de soixante personnes, et le soir une *conversation* chez Serristori qui ressemblait à *l'arche de Noé :* il y avait des animaux de toute espèce ; le lendemain il y a diné encore et il avait invité soixante-dix personnes ; douze n'ont pas trouvé à s'asseoir, et celles qui étaient assises n'avaient pas de quoi manger. Le soir Feroni a donné la *conversation* bien belle, bien ordonnée et bien décente. Serristori est fou : l'air de Paris lui a renversé les idées.

Le pauvre Carletti est mort jeudi à une heure ; il passe pour être mort comme un saint, mais le diable n'y a rien perdu.

Adieu, Archiprêtre ; à la fraîcheur nouvelle je vous écrirai plus longuement. Comptez à jamais sur ma tendre amitié. Saluez la Brignolet de ma part ; nous l'attendons avec impatience.

LII (241).

A l'archiprêtre Luti [1].

(20 août 1803.)

Delille et *La Pitié.* — Carletti mort et la franchise postale. — Testament de Carletti. — Jugement de Carletti. — Kant. — Mme d'Albany sensualiste. — L'*Ecclésiaste* et l'athéisme de Salomon. — Chateaubriand et sa sincérité religieuse.

Le 20 aoust.

Je me serai donc mal expliquée, mon cher Archiprêtre, si vous avez compris que le poème de la *Pitié* était en latin ; il est en français par l'abbé de Lille (*sic*), et je vous l'envoirai, si vous êtes curieux de le lire ; mais il faudra

graphe : 13 août. Les nouvelles de la cour et la mort de Carletti fixent l'année 1803.

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 213. Même suscription. Date de l'autographe : 20 août. La nouvelle du testament de Carletti permet de la fixer à 1803.

attendre une occasion, n'ayant plus notre pauvre Carletti pour me le faire passer par la poste. Il serait bien étonné, s'il revenait dans ce monde, d'apprendre qu'on a très peu parlé de lui, et que le peu de personnes qui en ont parlé en ont dit du mal. Dans une couple de mois, on ne pensera plus à lui du tout, et il sera bien mort. Il a laissé près de quarante mille écus qu'il a distribués à ses deux frères, à sa sœur et à son neveu. Il a laissé beaucoup de lègues (*sic*) à ses domestiques. Le fameux secrétaire a eu soixante dix écus de pensions, une montre d'or à répétition, une fois cent cinquante écus payés et la permission de lui léguer deux cents écus sur ses pensions[1]. Ce galant homme de Carletti, qui est né avec huit cents écus de rentes, en avait plus de six mille à dépenser quand il est mort, à force de se tourner et retourner, de parler et d'agir, car ce n'est pas son mérite qui les lui a procurés. Son premier but a été d'avoir de l'argent, et puis des honneurs son second; mais jouir était son unique pensée, et c'est pour avoir trop voulu se livrer anx sens qu'il a abrégé ses jours.

Pour parler de choses plus durables, ou peut-être pas davantage, je suis à la fin de mon Kant, pas beaucoup plus avancée que lorsque je l'ai commencé, et ne me faisant pas changer de pensée que nos idées viennent de nos sens; il peut tourner et retourner quand il voudra (*sic*), ce métaphysicien Kant, il faut en revenir là. S'il lisait le troisième chapitre de l'*Ecclésiaste*, il verrait comme Salomon pense de l'âme de l'homme; je ne connais rien de plus athée, quoique Théodoret et compagnie donnent une explication à leur manière à ce passage. Le fait est que nous ne savons rien, et que nous n'avons que des conjectures qui nous font douter davantage. Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous avons un corps qui souffre au plus petit changement de temps, et dont les souffrances influent sur notre esprit et sur notre âme. Tachez de vous bien

1. Elle veut dire que Carletti avait eu la permission de léguer sur ses pensions deux cents écus de pension à son secrétaire.

porter et comptez à jamais sur mon amitié. Je crois que vous avez raison : le Chateaubriand ne croit pas plus que son patron Fesch qui fait le dévot. Mille choses aimables à la M[arquise] Brignolet.

LIII (242).

A l'archiprêtre Luti [1].

(27 août 1803.)

Kant et les critiques de l'Institut. — Luti à Florence. — Les Zondadari. — La mort de Carletti, malheur public. — Préparatifs de guerre franco-anglaise. — Mariage Mancini-Montauti.

Le 27.

Mon cher Archiprêtre, j'ai fini la philosophie de Kant, et je lis à présent la critique qu'en fait un M. Forey, membre de l'Institut, qui se trouve parmi les mémoires de cette académie : il le dépèce terriblement, et ne lui laisse que la carcasse, et encore pas entière. Si le livre n'était pas trop gros, je vous l'envoyerais ; mais vous pourrez le lire ici, car c'est un mémoire de vingt pages. On me dit qu'à la fin du mois vous serez à Florence. J'ai vu la Zondadari qui est engraissée, mais plus d'un côté que de l'autre ; son mari me paraît bien peu de chose ; et elle est bien légère, voulant quelquefois faire la personne raisonnable ; elle n'a que des sots ici qui l'entourent. J'ai trouvé chez elle un Pr[ince] napolitain : je ne sais pas qui il est.

Le pauvre Carletti est oublié ; personne n'y pense déjà plus. S'il le savait, cela lui déplairait fort. C'est une perte que sa mort pour ce pays, parce que, à force de crier, il empêchait quelquefois de grosses sottises, car entre des

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 149. Même suscription. Date de l'autographe : 27. Il faut sûrement lire le 27 août 1803, puisque dans la précédente lettre du 20 elle était sur le point de finir la lecture de Kant et qu'elle dit ici l'avoir finie.

décrépits, des enfants, et des femmes, dont est composé le *G[ouvernement]*, sans compter les sots, vous jugez ce qui doit se décider! *Si va di galoppo alla rovina!*

Que faites-vous de l'aimable Elisa? Le mari me mande qu'il est un peu mieux; ce serait un grand malheur pour la fille si elle perdait son père; c'est une bonne personne.

On ne parle pas plus de guerre que si elle était à la Chine : les Anglais prennent seulement les vaisseaux marchands de toutes les nations. Les Français ne parlent que de la descente, mais les préparatifs sont seulement dans la Gazette ; car on dit que dans les ports il n'y a pas grand chose. Les Anglais arment à force et sont préparés à recevoir les autres à tous les instants et à les envoyer au fond de la mer; ce que je ferais si j'étais à leur place : car que faire de tant de prisonniers?

Adieu, mon cher Archiprêtre; portez-vous bien et comptez à jamais sur mon tendre attachement pour la vie.

Je connais *il signor* Mancini, l'ami de Vittorio, qui va épouser une Montauti, qui n'est pas belle mais remplie de talents et de mérite. Je salue Vittorio.

LIV (243).

A l'archiprêtre Luti [1].

(3 septembre 1803.)

La santé de l'archiprêtre. — Maladie et pauvreté. — Précautions hygiéniques de la comtesse. — Carletti oublié. — Une idée *désagréable* de La Bruyère. — Dévots et matérialistes. — Denina et les *Révolutions d'Italie*. — Mme Brignole à Bologne. — L'aéronaute Zambeccari. — Nouvelles mondaines. — Anniversaire prochain de la mort de Teresa.

Le 3 septembre.

J'espère, mon cher Archiprêtre, que vous vous portez mieux depuis qu'il fait moins chaud; ayez soin de vous,

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 219. Même suscription. Date de l'autographe : « le 3 septembre. » (Elle avait écrit d'abord 13, a

parce que la santé est le premier des biens : je le sens bien vivement, car j'en ai une bonne, et quand j'ai le moindre mal cela affecte mon humeur, et je crains plus la maladie que la pauvreté. J'aime mieux me priver du plaisir de manger pour n'avoir jamais mal nul part.

Si Carletti avait renoncé au sot plaisir des femmes (car à son âge il devait être bien médiocre, vu qu'il n'en pouvait pas en (*sic*) procurer), il vivrait encore ; et il est bien oublié, comme s'il était mort depuis deux ans. Il y a bien peu d'êtres qui résistent à l'oubli, et La Bruyère dit très-bien que les personnes qu'on a le plus aimées, si elles revenaient après deux ou trois ans, elles causeraient plus d'embarras que de plaisir. Cette idée est désagréable ! Il y a bien des vérités qui déplaisent, et qui donnent du dégoût de la vie, ou au moins vous l'empoisonnent, à moins que d'être dévot ou matérialiste. Les premiers voient tout pour le mieux, et les autres ne voient que l'homme animal qui jouit du moment comme tous les autres. On voudrait une troisième classe, où l'esprit ait sa part indépendant (*sic*) du corps, et qu'il soit quelque chose de plus que ce corps sujet à toutes les maladies. Il est inutile de se perdre en souhaits : nous sommes faits comme nous sommes ; il n'y a que quelques êtres privilégiés qui paraissent dominer le corps et qui ont un esprit et des qualités supérieures, quoique avec un corps délicat : aussi font-ils des prodiges.

Je lis à présent les *Révolutions d'Italie* de Denina[1], qui me paraît un bon livre et très bien fait. On y voit bien une série de malheurs qui ont toujours accablé l'Italie depuis la décadence de la République Romaine ; et même pendant cette République, les provinces n'étaient pas heureuses.

barré et corrigé au-dessus). Un ancien annotateur a ajouté « 1804 », hypothèse erronée. La date réelle est 1803, puisque la mort de Teresa (survenue en 1802) est rappelée ici comme ancienne de moins d'un an.

1. Dans l'édition de Turin, 1769, 3 vol. in-4°. Une réimpression en 6 vol. in-8° parut de 1809 à 1810.

Je ne connais pas de pays qui ait été aussi tourmenté. Il paraît que tous les peuples en ont voulu prendre un morceau.

La Brignolet est partie pour aller voir à Bologne Zambeccari, qui part pour Paris en ballon, et un danseur français qui doit danser au théâtre. Elle s'en retourne à Gênes ; elle voudrait amener avec elle la Pallavicini qui se désespère toujours pour Tito Mauri, qui la maltraite, et qu'elle croit aimer. Son fils devindra un bien mauvais sujet, car elle lui laisse faire ce qu'il veut, et il en sait plus qu'il ne devrait à son âge. Je crois que la Zondadari voudrait jouer un rôle et elle se tourmente pour cela ; mais à Florence elle n'y réussit pas ; il y en a trop qui l'obscurcissent.

Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et comptez à jam[ais] sur mon amitié. Que fait Mocenni ? Il y a bientôt une année que notre pauvre amie est morte. Je la regrette tous les jours.

LV (244).

A l'archiprêtre Luti[1].

(2 octobre 1803.)

Accident, maladie et convalescence de Luti. — Conseils d'hygiène. — Luti entouré d'amis. — Mme Giulia Chigi. — L'exemple de Mme Serristori. — Facilité nouvelle des mœurs. — Le camp de Boulogne. — Vœux de guérison.

Le 2 8bre (*sic*).

Je suis bien charmée, mon cher Archiprêtre, d'avoir reçu de vos nouvelles par vous-même : c'est une preuve

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 225. Même suscription. Date de l'autographe : 2 octobre. La date 1803 est assurée par les nouvelles des préparatifs faits au camp de Bologne.

que vous êtes réellement mieux. J'ai été bien peinée quand j'ai appris l'accident qui vous était arrivé ; dans votre malheur, c'est bien heureux d'avoir une personne autour de vous qui vous soigne par attachement, et qui vous témoigne la reconnaissance de ce que vous avez fait pour elle. Il est certain que les femmes sont excellentes auprès des malades : elles ont une patience et des soins que les hommes ne connaissent pas. Je ne conçois pas comment vous, qui êtes maigre, avez pu avoir un semblable mal. Dites-moi, je vous prie, si vous n'en avez pas ressenti quelques avant-coureurs, quelques jours auparavant, par des engourdissements dans les parties qui ont souffert. Il me paraît que votre régime n'était pas bon. La grande quantité de cerises que vous mangiez l'été ne valait rien. Au reste, quand on doit avoir le mal, il vient malgré toutes les précautions, et le moral est souvent plus cause que tout le reste de nos maux physiques. Votre âme a été bien affectée depuis plusieurs années, mon cher Archiprêtre, et je sais que vous avez senti vivement toutes les pertes que vous avez faites. Vous avez le bonheur d'avoir des amis qui vous soigneront et vous tiendront compagnie, et vous trouverez dans votre âme et dans votre esprit des ressources que le vulgaire n'a pas.

N'enviez pas ma philosophie, car elle est bien médiocre : « *sa chiaccherare, ma nell' occasione ella è bambina* », surtout quand il s'agit de mes amis. Je ne puis vous dire combien je suis reconnaissante à M. Cerretani de m'avoir donné de vos nouvelles ; il écrit le français à merveille ; je désirerais fort de le connaître, et j'espère que lorsqu'il viendra à Florence il viendra me voir.

La faute de Madame Chigi[1] est horrible : on ne con-

1. Giulia Paolina Ugurgieri, femme de Flavio Chigi, née à Sienne le 23 mars 1779, morte à Naples le 29 mars 1855. Cf. *Le avventure di una Dama Senese al principio del secolo decimo nono* (*Rassegna,* t. XX, et in-8°, 22 pp.; Cellini, Florence, 1884).

çoit pas comment elle a pu se résoudre à partir avec un être semblable. Il paraît que tout le monde est devenu fou ; les femmes ont pris un élan qu'elles ne connaissaient pas avant la révolution. Au reste, comme on a *récompensé* la Serristori pour s'être enfuie, il est tout simple que les autres imitent son exemple ; il ne peut leur rien arriver de mal ; le mari les reprend, la cour les fête, le public les caresse, et elles voient du pays et s'amusent pendant quelque temps.

Le Consul se prépare à la descente[1] qui se fera dans le courant de ce mois : les Anglais attendent ; on dit que les Français ont deux mille barquettes chargées de deux cents hommes chacune qui débarqueront où elles pourront. Nous verrons ce qui en arrivera.

Adieu, mon cher Archiprêtre, j'espère que vous récupérerez les parties qui sont offensées (*sic*). J'ai vu la Duchesse d'Atri, qui s'est remise comme auparavant. Armez-vous de courage et croyez à l'intérêt que vous inspirez à vos amis : le poète vous en assure. Faites-moi donner de vos nouvelles.

LVI (245).

A Vittorio Mocenni[2].

(4 octobre 1803.)

Remerciements. — Eloge de son ami Mancini. — Mariage Mancini-Montauti. — Indulgence familiale.

Octobre.

Il est vrai, mon cher Vittorio, que je n'ai [pas] reçu de vos nouvelles ; je vous remercie de m'en avoir donné de

1. En Angleterre, préparée au camp de Bologne.
2. Sienne, *ibid.*, I, 76. Suscription : « Al signor Vittorio Mocenni a Siena. » Date de l'autographe : « octobre » ; de Quirina Maggiotti : 4 octobre 1803.

notre ami l'archiprêtre, dont la situation m'afflige véritablement, quoiqu'on me mande qu'il est un peu mieux. J'ai fait avec grand plaisir la connaissance de votre ami Mancini, qui me paraît un jeune homme rempli de mérite : il épouse une personne digne de lui, qui réunit toutes les qualités essentielles, et qui est remplie de talents agréables. J'espère que ce mariage me procurera le plaisir de le voir quelquefois, car j'aime sa future, et je la connais depuis longtemps. J'espère, mon cher Vittorio, que vous continuez à remplir vos devoirs et à vous occuper des livres, et que le jeu est mis de côté comme une perte de temps et d'argent. Comment êtes-vous avec votre père ? il y a longtemps que je n'en ai entendu parler. Souvenez-vous qu'il est votre père, et pardonnez lui ses défauts. Adieu; portez-vous bien, parlez de moi à notre Archiprêtre, et comptez à jamais sur mon intérêt. Le C[omte] Alfieri vous remercie de votre souvenir : sa santé n'est pas excellente.

LVII (246).

A l'archiprêtre Luti[1].

(7 octobre 1803.)

Luti à Florence. — Sa familiarité chez les Maggiotti. — Imprévoyance de Teresa en mariant sa fille. — Tyrannie du capitaine Maggiotti. — Un grand flandrin de mari. — Cynisme des conseils de Mme d'Albany. — Les mémoires de Carletti détruits. — Carletti grand seigneur. — Préparatifs français de descente en Angleterre. — Le régiment féminin de Lady Jarningham. — Pitt et les volontaires. — Aventures mondaines à Bologne. — Le *Génie du christianisme* et l'éloquence sacrée.

Le 7 8bre (*sic*).

J'ai vu, mon cher Archiprêtre, chez la Quirina, le petit lit qui vous est destiné ; puisque vous vivrez dans l'inti-

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 277. Suscription : « Al signor arciprete Luti, provveditore degli studj de Siena, a Siena. » Date de

mité avec le Capitaine, tachez de gagner sa confiance, et de le persuader de faire quelque chose en faveur de sa belle-fille qui est sacrifiée de toutes les manières. Je ne conçois pas comment dans le contrat de mariage on n'a pas stipulé les articles nécessaires. Apparemment que la Thérèse était déjà malade ; elle avait envie de ce mariage pour venir à Florence. Je n'ai rien à me reprocher, car j'ai bien écrit tout ce que j'en savais, et la Quirina en convient aussi. Si la Thérèse avait vécu, la chose allait d'une autre manière ; elle aurait pris de l'empire sur le Cerbère, car c'en est un ; il est toujours en présence ; il n'a rien à faire et ne la perd pas de vue un moment. Je crois que si le père du jeune homme de Sienne mourait, et qu'il voulût de la Quirina, vu sa situation, elle le prendrait, car je la crois comme le premier jour de ses noces ; et je puis vous assurer que d'abord que j'ai vu ce *grand flandrin* de mari, j'ai d'abord été persuadée qu'il était peu propre à se marier. Si le beau-père avait le sens commun, il se laisserait donner un petit-fils, mais il paraît avoir peur de changer la race des *imbéciles*. Nous parlerons de tout cela à fond, et il me paraît que vous pourriez, en vous *laissant ennuyer,* prendre de l'empire sur lui pour rendre service à cette jeune personne qui peut devenir très malheureuse après la mort de cet ennuyeux mortel. La vie qu'elle mène est terrible ; je ne conçois pas comment elle peut y résister à son âge.

Je vous prie de faire mes compliments à la Caroline ; je suis très fâchée de la mort de son fils ; il est singulier qu'on n'ait pas prévu ce mal avant qu'il était si avancé ! C'est une famille bien malheureuse. Savez-vous que Carletti n'a pas voulu vivre dans la postérité comme auteur ? qu'il a fait brûler tous ses mémoires, faits avec tant d'enthousiasme et qui a occupé tant de segrétaires [*sic*] (car il

l'autographe : le 7 octobre. L'année 1803 est fixée par les souvenirs relatifs à Carletti et les nouvelles du camp de Bologne.

en avait pris un de plus depuis quelques mois)? Je suis fâchée que vous ne l'ayez pas vu dans sa nouvelle maison, jouant le grand seigneur et le magnifique, mais toujours mesquinement et avec économie. Il a regretté la vie, et son soi-disant grand désir de mourir était en paroles. Il aurait voulu jouir de sa grandeur et de sa maison.

Les Français se préparent à descendre en Angleterre, et les Anglais à les recevoir ; il y a un enthousiasme général ; il n'y a pas jusqu'aux femmes qui ont levé un régiment de leur sexe pour avoir soin des bestiaux et les chasser dans les terres, pour que les hommes n'aient qu'à se battre. Lady Jarningham est celle qui a imaginé de lever ce corps ; cela prouve l'enthousiasme. En Angleterre, on désire que l'entreprise se fasse, pour persuader les Français une fois pour toutes de l'impossibilité de la réussite. Le fameux Pitt est à la tête d'un corps de volontaires. Tout le monde offre son bras, sa bourse ou ses facultés : il y a une union parfaite.

On me dit que la Zondadari a joué un sot rôle à Bologne pour le Bianchi, qui était amoureux de la Brignolet ; elle s'est donnée en spectacle d'une maniè[re] incroyable, et la fin de l'histoire est qu'elle a dû sacrifier Ferrari, à ce qu'on m'a dit. C'est une petite folle qui n'a pas les moyens de soutenir le rôle qu'elle veut jouer ; elle est jeune et croit qu'elle doit conquérir l'univers ; et ici peu de personnes la regardent, et peut-être qu'à Sienne, sans le Bianchi, elle ne se ferait pas non plus remarquer. Elle voudrait imiter la Mastiani qui vole de ses propres ailes.

Le *Génie du Christianisme* sera une source inépuisable pour les orateurs sacrés ; il y a de quoi choisir ; l'auteur est à Rome secrétaire d'ambassade du C[ardinal] Felsch (*sic*). Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon amitié. Que fait le fou Mocenni?

LVIII (247).

A l'archiprêtre Luti[1].

(10 mars 1804.)

Tristesse de la comtesse depuis la mort d'Alfieri. — Une habitude de vingt-six ans. — Son dégoût du monde depuis dix ans. — Le guignon. — Perte de Teresa, sa consolatrice. — Alfieri surmené. — Quelques lectures philosophiques.

Le 10 mars.

Je vous remercie, mon cher Archiprêtre, de votre tendre intérêt et de penser à moi dans votre situation ; mon âme souffre plus que votre corps (*sic*) ; je suis la plus malheureuse créature de ce monde, après avoir été la plus heureuse. Je souffre à tous les instants du jour de la perte horrible que j'ai faite ; voilà cinq mois que j'ai perdu cet ami incomparable, et il me paraît que c'est hier ; je le pleure tous les jours, et rien ne pourra jamais m'en consoler. Vous jugez ce que c'est qu'une habitude de vingt six ans, et de la manière dont nous vivions ensemble. La philosophie, qui m'a toujours servie dans toutes les occasions de ma vie, m'est inutile dans celle-ci. J'ai perdu mon bonheur, mon soutien, ma consolation dans ce monde horrible que je déteste déjà depuis dix ans, et que je ne supportais que parce que j'étais nécessaire à mon ami. Si vous saviez combien de fois j'appelle la mort à mon secours ! mais elle est sourde ; elle ne vient que pour ceux qui sont utiles à leurs parents ou à leurs amis. Il y a une injustice dans les choses de ce monde qui fait horreur. Si je n'avais pas des devoirs à remplir, je crois que j'aurais eu le cou-

3. Sienne, D, VI, 22, fol. 157. Suscription : « Al signor arciprete Luti, *etc.* » Date de l'autographe : 10 mars. La date 1804 est sûre : c'est la lettre de reprise de leur correspondance après la mort de V. Alfieri.

rage de finir une carrière qui m'est odieuse. Mais voyez quel guignon ! J'ai le malheur de perdre la Thérèse qui m'aurait été d'une si grande consolation, qui aurait partagé mes larmes, que j'aimais tendrement ; et puis une femme qui a fait la même perte est une compagnie chère ! Ah ! tous les malheurs j'ai éprouvé, mais le plus grand de tous est celui de perdre un ami incomparable ! Aussi la vie ne m'est plus rien : je la déteste. Il s'est tué à force de travailler ; il ne m'a pas voulu écouter ; je lui avais bien dit qu'il ferait le malheur de ma vie après en avoir fait le bonheur. Pardon d'épancher mon âme dans la vôtre, mais vous connaissiez combien je l'aimais, et combien il méritait d'être honoré, respecté et adoré. Ma santé est bonne, parce que je suis de fer, pour mon malheur. Saluez votre ami, et comptez sur mon tendre intérêt. Je vous plains de tout mon cœur ; mais que les peines de l'esprit et du cœur sont encore pis que celles du corps ! Adieu, plaignez-moi ; je suis bien malheureuse.

Je m'occupe un peu à lire Cicéron, Montaigne, les livres qui me donnent un peu de force à l'âme, mais elle est accablée.

LIX (248).

A l'archiprêtre Luti [1].

(31 mars 1804.)

Nouvelles de Luti. — Il se console. — Tristesse et dégoût de la vie de la comtesse. — L'injustice de la mort. — Lectures consolatrices. — Les œuvres posthumes d'Alfieri. — Fabre utile à Mme d'Albany. — Son chagrin profond. — Un élève de Desmarais. — Le bruit des plaisirs mondains et spirituels.

Le 31 mars.

La Quirina, mon cher Archiprêtre, est d'abord venue me donner de vos nouvelles. J'ai appris avec plaisir que

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 253. Même suscription. Date de

vous commencez à vous ravoir un peu ; vu votre philosophie, je ne sais en vérité s'il faut s'en réjouir ou non, et si vous êtes attaché à la vie, à cette horrible vie, meslée de tems (*sic*) d'amertumes, ou plutôt qui n'est que souffrance ! Je voudrais pouvoir vous donner ma santé, qui m'est inutile, et finir ma triste existence qui m'est excessivement pénible. Je vois tous les jours mourir autour de moi de jeunes personnes qui aimeraient à vivre, et moi qui voudrais finir, je ne le puis pas. Il y a une injustice dans tout ce qui arrive qui est horrible ! Tant de sots qui vivent, tant de gens inutiles, et cet homme incomparable qui était nécessaire et faisait mon bonheur, je l'ai perdu ! Et le reste de ma vie en est empoisonné ! Je sais qu'outre votre maladie vous avez eu des déplaisirs ; mon Dieu, on ne peut donc plus compter sur personne dans ce monde !

Je lis Cicéron pour me donner un peu de force, mais la philosophie est inutile pour les plaies du cœur ; je trouve cependant que la lecture et la solitude me distraisent (*sic*) davantage que la compagnie. Quant vous verrez les ouvrages posthumes de notre ami, vous en serez bien content : ils sont plus parfaits que ceux qui sont imprimés. Oh ! quelle perte et quelle charge pour moi de m'occuper de les faire imprimer.

Fabre vous fait ses compliments ; il m'a été d'une grande ressource pour tout ; sa tête n'est pas encore remise depuis six mois ; il est encore incapable de travailler comme auparavant. On ne peut pas avoir connu cet homme admirable sans le pleurer éternellement.

Ce jeune homme que vous avez vu à Sienne, et qui n'est pas sans mérite, est un écolier de Desmarais, peintre français [1]. Mille compliments à votre ami [2], il est bien

l'autographe : 3 mars. L'année 1804 est fixée par l'allusion faite à la durée du chagrin de Fabre.

1. Directeur de l'Académie et des carrières de marbre de Carrare, ami et correspondant de F.-X. Fabre.

2. Cerretani.

heureux d'avoir passé son carnaval à la campagne ; pour moi je suis logée pour être tourmentée du bruit des plaisirs mondains et spirituels, ce qui accable quand on a l'âme déchirée comme je l'ai. Quand vous ne pouvez pas m'écrire, dictez votre lettre à M. Cerretani. Adieu, mon cher Archiprêtre.

LX (249).

A l'archiprêtre Luti[1].

(10 avril 1804.)

Réflexions sur sa douleur. — Résistance de la santé physique au chagrin. — Dégoût du monde et de la vie. — Consolation par la lecture et la philosophie. — La *Vie de Cicéron,* par Middleton. — Luti et son amitié pour Cerretani. — Fabre. — Procès de Moreau et de Pichegru. — Quirina Maggiotti. — Attaque de paralysie du cardinal d'York.

Le 10 avril.

Je sais bien, mon cher Archiprêtre, qu'à la longue la douleur mine, mais malheureusement il faut longtemps, et à moi plus qu'à une autre, qui ai une constitution très forte, qui mange peu, et n'ai jamais fait aucun excès. Ah ! si on pouvait mourir quand on veut ! on ne devrait rien craindre, parce qu'on mettrait d'abord fin à son chagrin. J'avoue que je n'en ai jamais [é]prouvé un pareil à celui de la perte de cet ami incomparable. Je ne suis pas une minute sans souffrir moralement ; la vie m'est odieuse ! Je supportais tout avec courage quand j'étais avec lui ; à présent, je ne trouve de goût à rien, tout m'est odieux. Je trouve tout le monde froid, insipide, bête, insensible. Les livres seuls me font passer un ins-

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 185. Même suscription. Date de l'autographe : 10 avril. Le *ton* de la douleur de Mme d'Albany fixe l'année 1804.

tant moins mal; car, vous dites bien, la société est souvent, pour ne pas dire toujours, insupportable. L'insouciance des autres, leur gaîté ridicule, leurs plaisirs même, déplaît.

Mon âme retrouve une certaine force en lisant les livres sérieux et les moralistes. Connaissez-vous la *Vie de Cicéron* par Middleton[1]? Elle est traduite en italien et en françois, c'est un ouvrage charmant; elle est entremêlée des passages des ouvrages de ce grand homme, et il rend compte quand il les a faits. Je passe une grande partie de ma journée à lire et relire la même chose; car je ne comprends pas toujours, et ma tête est préoccupée, comme bien vous pensez.

Je conçois qu'un homme qui est de tant d'années plus jeune que vous ne peut pas devenir un ami intime; et puis il est si rare de trouver la même façon de penser sur *des objets essentiels*[2], surtout dans ce pays. Pour moi, je ne trouve pas un être ici qui me convienne, et à qui j'oserais communiquer ce que je pense, excepté Fabre qui voit de même que moi. Sa tête n'est pas encore remise depuis la perte que nous avons faite; il est encore trop troublé pour travailler avec goût.

Je serai bien aise de voir Cerretani et de le connaître. Ses lettres, et son intérêt pour vous m'en ont fait naître le desir.

Je ne m'occupe plus des affaires politiques; on pourra boulverser (*sic*) le monde que cela me serait égal. On va juger Moreau et Pichegru en public. Vous avez eu du plaisir à voir la Quirina; que dites-vous de son imbécile de mari? Il est bon, et, si elle n'avait pas le beau-père, elle serait très-heureuse. Elle se conduit très bien; elle s'occupe.

Adieu, mon cher Archiprêtre, armez-vous de courage; je voudrais pouvoir vous tenir compagnie, quoique je n'aie

1. *Life of Ciçero by Conyers Middleton*, parue à Londres en 1801, 3 vol. in-8°.
2. Souligné dans l'original.

pas grande force d'âme dans ce moment. J'attends Cicciaporci après-demain ; il sera déjà parti quand vous recevrez cette lettre. Sinon, dites-lui que mon beau-frère a eu une attaque de paralysie.

LXI (250).

A l'archiprêtre Luti[1].

(21 avril 1804.)

La *Vie de Cicéron* par Middleton. — Traduction italienne. — De la croyance de Cicéron aux dieux. — Les *Académiques* et les *Tusculanes*. La dévotion, sorte d'égoïsme. — Un suicide à Sienne. — Lectures mondaines. — Procès de Moreau et de Pichegru.

Le 21.

Je suis étonnée, mon cher Archiprêtre, que vous ne connaissiez pas la *Vie de Cicéron* par Middleton ; c'est un des ouvrages les plus intéressants que j'aie jamais lus de ma vie. C'est vraiment la vie littéraire de ce grand homme ; il cite des morceaux de ses ouvrages. Je ne me rappelle plus qui l'a traduit en Italien. Quand je trouverai le passage que vous me demandez, je vous dirai où il se trouve. Je ne sais si Cicéron croyait aux Dieux et à la religion ; dans ce que j'ai lu jusqu'à présent, on ne peut pas encore le deviner. Dans les *Académiques* il rapporte toutes les opinions des différents philosophes, mais il ne parle pas de la sienne. Il était difficile de croire aux Dieux qu'on adorait de son temps ! Un homme comme lui devait les respecter en public, et en rire dans le fond du cœur. Dans ses *Tusculanes* il ne parle jamais des Dieux pour servir de

1. Sienne, D, VI, fol. 241. Même suscription. Date de l'autographe : « le 21. » La réponse à une question de Luti sur Middleton, dont la comtesse lui parlait dans la lettre du 10 avril précédent, permet de fixer la date 21 avril 1884.

consolation dans les peines de la vie, et il y a un discours sur le chagrin, sur la mort : c'était bien l'occasion de parler d'eux. J'envie toujours les dévots : ils se consolent de tout avec l'idée de la volonté de Dieu, à laquelle ils se résignent et ils espèrent que cette résignation leur sera comptée dans l'autre monde : c'est une véritable usure que cette dévotion ; on place au cent pour cent ; toutes les plus petites actions sont comptées pour beaucoup. Je trouve que la dévotion portée à l'excès est aussi un excès d'égoïsme. Je suis bien fâchée de la mort malheureuse de cet homme que vous avez perdu. C'est terrible ; on dit qu'il avait des dettes. J'envie toujours ceux qui peuvent se résoudre à quitter ce monde, non pas que j'y suis attachée, mais je n'ai pas le courage de m'en aller. Je voudrais avoir une maladie qui m'emportât et me délivrât de cette vie, que je hais tant et qui m'est si à charge. Si je ne lisais pas un peu, je puis vous assurer que je me désespèrerais. Les livres me remontent l'âme et me distraient. Je suis bien malheureuse ! J'ai perdu la personne qui remplissait mon cœur et fortifiait mon esprit. Tout ce qui m'entoure est si insipide ! Qu'on est malheureux de survivre à un ami comme celui que j'ai perdu !

J'ai quelquefois des nouvelles de M. de Vargas ; il dit qu'il viendra cet été en Toscane. Cicciaporci se porte bien, mais il est toujours moins gai quand il est ici avec sa femme ; je crois qu'elle lui pèse un peu. Aucunes nouvelles ; on attend aujourd'hui quelque chose du procès de Moreau et Pichegru.

Mille choses à l'archevêque ; je le remercie de son souvenir. Je salue le chevalier Cerretani.

LXII (251).

A Vittorio Mocenni [1].

(21 avril 1804.)

Condoléances sur la mort d'un vieil ami. — Suicide d'un vieillard. — Egoïsme des malades. — La famille Cicciaporci. — Culture littéraire de Vittorio.

21 avril.

Je vous remerci (*sic*), mon cher Vittorio, de votre souvenir, et je suis bien fâchée de la peine que vous avez éprouvée par la mort imprévue de l'ami de votre enfance ; je conçois que vous devez en avoir été frappé à l'excès. La mort d'un ami est toujours horriblement pénible; mais quand il se la donne lui-même, cela doit être un coup terrible sur un cœur sensible. Vous voyez à quoi entraîne le dérangement pécuniaire ! C'est une source de malheurs qui vous précipitent dans des circonstances imprévues. Il n'est pas commun à soixante-six ans de se donner la mort ; il fallait que cet homme eût encore l'âme bien robuste dans un corps suranné. J'espère que cet évènement n'aura pas affecté le pauvre archiprêtre au point d'augmenter son mal ; mais j'ai remarqué [que] les personnes malades s'affectent peu des maux des autres, et sont toutes occupées des leurs; elles se renferment en elles mêmes.

La famille Cicciaporci se porte bien. J'ai trouvé Lucrèce embellie, et elle a acquis pour le chant. Elle plaît ici. Je m'imagine que vous continuez à vous occuper des

1. Sienne, *ibid.*, I, 77. Suscription : « Al signor Vittorio Mocenni a Siena. » Date de l'autographe : le 21 avril; de Quirina Maggiotti, 21 aprile 1804. La date de 1804 est d'ailleurs assurée par l'allusion faite aux dettes du défunt dans la précédente lettre et répétée dans celle-ci.

livres, malgré les sermons de M[onsieur] votre P[ère], qui ne les aime pas; mais il devrait penser qu'il en serait bien pis pour sa bourse si vous aimiez le jeu. Je vous exhorte à continuer à vous appliquer; vous en trouverez le profit dans tous les instants de votre vie.

Portez-vous bien, mon cher Vittorio, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt.

LXIII (252).

A l'archiprêtre Luti[1].

(8 mai 1804.)

Douleur et accablement de la comtesse. — Sept mois après la mort d'Alfieri. — Le courage dans la souffrance. — Cicéron *Sur les Dieux*. — La famille Cicciaporci. — Excuses de sa brièveté.

Le 8 mai.

Pardon, mon cher Archiprêtre, de ne vous avoir pas répondu; mais j'ai des temps où il m'est impossible d'écrire ni de rien faire, tant je suis accablée par la douleur. Depuis quelque temps il m'a pris un dégoût des livres et de l'occupation qui augmente mon malheur. Il y a aujourd'hui sept mois que j'ai perdu cet homme incomparable! et c'est pour moi comme le premier jour; j'en sens la perte tous les jours davantage et je ne sais pas en vérité comment je ferai *per tirare avanti;* jusqu'à présent le temps n'a aucun pouvoir sur moi.

Je suis fâchée de ne pouvoir vous donner du courage pour supporter *vos maux;* j'ai l'âme si accablée que je ne me reconnais plus; cependant je ne m'en étonne pas, car

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 189. Même suscription que la lettre 251. Date de l'autographe : 8 mai. La date de 1804 est assurée par le rappel de la mort d'Alfieri (9 oct. 1803).

j'étais sûre que si je perdais celui qui me donnait de la force, je serais ainsi. J'ai tout perdu, mon soutien, ma consolation, ma société! Ah! je suis bien malheureuse!

Je crois que ce que vous m'avez demandé sur Cicéron est dans le livre *sur les Dieux*, à ce que m'a dit quelqu'un qui a lu tous ses ouvrages. Jusqu'à présent je ne l'ai pas trouvé. Je voudrais que la belle saison vous donnât un peu plus de force; je l'espère. Les Cicciaporci vous saluent. La Lucrèce plaît ici; elle est bien de figure et bonne. Adieu, mon cher archiprêtre, je ne suis pas en état de vous écrire davantage. Ma santé est assez bonne, mais mon âme est déchirée. Comme je regrette la *Thérèse!*

LXIV (253).

A Vittorio Mocenni[1].

(12 mai 1804.)

Excuses sur le retard de sa réponse. — Son accablement. — Souhaits de finir sa vie. — Conseils moraux à Vittorio. — La morale et la religion. — La tolérance et le scandale.

J'ai différé, mon cher Vittorio, de répondre à votre dernière lettre, parce qu'il y a des temps où je ne suis pas en état de m'occuper de rien[2]. J'ai l'âme si oppressée, que je suis comme anéantie; je ne suis plus de ce monde, ni de l'autre. Je ne puis jamais m'accoutumer au malheur qui m'est arrivé; mais il y a des jours que ce malheur m'accable davantage. Je suis comme seule dans le monde, et il

1. Sienne, *ibid.*, I, 78. Suscription : « Al signor Vittorio Mocenni a Siena. » Date de l'autographe : 12 mai; de Quirina Maggiotti : 12 maggio 1804. Hypothèse très probable, vu la similitude des expressions au début de cette lettre et dans celle du 8 mai à Luti.

2. Allusion à la mort d'Alfieri, survenue le 8 octobre précédent.

me paraît que tout ce que je fais est inutile. Je serais trop heureuse de finir ma malheureuse carrière, le bonheur est disparu d'auprès de moi ; il n'en existe plus pour moi. Mais vous êtes trop jeune pour pouvoir concevoir la perte que j'ai faite; je désire que vous n'en connaissiez jamais toute l'étendue, car pour cela il faudrait l'éprouver. Je suis fâchée de vous voir si enclin à la mélancolie et au dégoût; il me paraît, mon cher Vittorio, qu'on peut encore se distinguer, et qu'un homme honnête et instruit sort de la sphère commune, dans quelle classe qu'il soit né.

Ne cherchez pas à vous dépouiller des idées religieuses : la morale est plus forte quand elle est basée sur la religion ; mais il faut en avoir une éclairée; il faut surtout pratiquer les vertus que nous enseigne si bien l'évangile. La religion ne consiste pas à marmotter des prières, mais à pratiquer les devoirs de son état, et surtout à ne rien faire aux autres qu'on ne voudrait pas qui nous fût fait : vous voyez que ce précepte est très étendu. On ne craint pas l'avenir quand on n'a rien à se reprocher ; c'est la principale chose pour vivre heureux et ne pas craindre la mort. Voilà ma religion ; je la pratique le plus qu'il m'est possible ; je respecte celle des autres, et je tâche par mon exemple de ne scandaliser personne. Avec le temps vous verrez que j'ai raison, et si la jeunesse vous égare, vous reviendrez à mes principes en vieillissant. Je me permets de vous parler sincèrement, puisque vous m'en avez prié. C'est l'effet de l'intérêt que vous m'avez inspiré. Portez-vous bien et comptez à jamais sur l'ancien attachement que j'avais pour votre digne mère et mon amie.

LXV (254).

A Vittorio Mocenni[1].

(23 mai 1804.)

Le malheur d'être orphelin. — Teresa Mocenni, mentor de Vittorio, consolatrice de la comtesse. — Analogies de chagrins. — Dégoût de la comtesse pour le monde et la vie. — Souhaits de bonheur à Vittorio. — Conseils de lecture et d'étude.

Le 23.

Certainement, mon cher Vittorio, c'est un grand malheur pour vous que d'avoir perdu un si sage et excellent mentor comme votre respectable mère, en qui vous aviez toute confiance et qui vous dirigeait dans la carrière de la vie. Rappelez-vous tous les conseils qu'elle vous donnait pour ne pas vous égarer, et imaginez-vous qu'elle vous voit et vous dirige toujours. Personne plus que moi [ne] sent la perte que vous avez faite. Si elle vivait encore, cette bonne amie, ç'aurait été une consolation pour moi; elle aurait essuyé mes larmes; elle les aurait partagées : elle avait fait la même perte que moi[2], elle savait comment il est douloureux de perdre un ami qu'on adore et qu'on respecte. Le bonheur est disparu pour moi; je traîne une vie insipide, et je ne désire que d'arriver à la fin de ma carrière, à mon âge privée d'un ami qui me soutenait et me consolait de tout ce que j'ai perdu.

Pour vous, mon cher Vittorio, vous commencez à vivre;

1. Sienne, *ibid.*, I, 79. Même suscription. Date de l'autographe : le 23; de Quirina Maggiotti : 23 maggio 1804. Il est possible, en effet, que, Vittorio ayant répondu à la lettre précédente, celle-ci soit elle-même une réplique : on comprend l'enchaînement du dialogue. D'ailleurs, on retrouve ici les expressions qu'elle emploie dans la lettre du 8 mai 1804 : celle-ci doit donc en être voisine. Cependant, l'hypothèse de Quirina Maggiotti n'est pas absolument démontrée.

2. Mario Bianchi. Il paraît singulier que Mme d'Albany dise à Vittorio si librement que sa mère avait eu un « *ami adoré.* »

vous pouvez encore vous tracer une route heureuse; vous n'avez pas encore connu le bonheur; il faut trouver un être honnête et aimable, qui partage vos goûts et vos plaisirs; mais prenez garde de mal choisir et vous laisser tromper par l'apparence; si vous choisissez bien, vous serez heureux; votre âme sensible trouvera à nourrir un sentiment qui existe dans tout le monde.

En attendant que vous ayez fait un choix, occupez-vous de l'étude; c'est une distraction qui satisfait l'esprit et le cœur. C'est la seule chose qui ne m'est pas insupportable. Je passe une grande partie de la journée à lire et relire la même chose; car je lis souvent mes pensées au lieu de ce qui est dans le livre; mais je recommence jusqu'à ce que ma tête puisse faire attention.

Adieu, mon cher Vittorio, portez-vous bien, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Je vous regarderai toujours comme le fils de mon amie. Comment vous gouvernez-vous avec votre père? Depuis une certaine lettre que je lui ai écrite, il ne m'a plus répondu.

LXVI (255).

A l'archiprêtre Luti[1].

(23 juin 1804.)

Félicitations à Luti sur sa convalescence. — Maladies physiques et morales. — Dégoût universel de la comtesse. — Son indifférence à la politique. — Les grandes dignités de l'Empire. — Les Français archibêtes. — Eloge de Cerretani. — La médiocrité des Florentins. — Nouvelles plaintes sur la mort d'Alfieri. — Commencement de l'impression des *Œuvres posthumes* d'Alfieri.

Le 23.

J'ai reçu, mon cher Archiprêtre, votre lettre; je suis charmée que vous soyez *mieux;* quant au *très bien*, il

1. Sienne, *ibid.*, fol. 243. Même suscription que la lettre 253. Date de l'autographe : « le 23. » L'allusion faite ici pour la première

faut avoir patience si vous ne l'obtenez pas; il y a le *bien* de chaque âge et de chaque situation, et il faut s'en contenter. Vous avez assez de philosophie pour le sentir. Croyez-moi, les maladies physiques sont plus supportables que celles de l'âme; on espère toujours améliorer le lendemain, et il n'en est pas de même de la maladie de l'âme, surtout quand on a tout perdu comme moi. Le matin recommence une journée de peine, sans espoir de la voir meilleure le lendemain. Le bonheur est disparu pour moi. Je ne m'intéresse plus à rien; on pourrait bouleverser le monde que cela me serait égal; aussi tout ce qui arrive au dela des monts m'est indifférent, quoiqu'il me paraît extraordinaire, cet Empereur et toutes ses archi-Altesses! Ce qu'il [y] a de sûr, c'est que les Français sont des archibêtes[1].

Mais parlons de votre ami[2] que vous m'avez fait connaître et dont je vous remercie; c'est un jeune homme qui mérite votre amitié, et il vous aime et vous révère. Nous serions bien heureux d'avoir à Florence plusieurs chevaliers Cerretani : la société en serait plus agréable, car il est instruit et sait penser, au lieu que nos Messieurs ne sont que des ignorants avec qui on ne peut parler que du théâtre. Je vous prie de lui faire mes compliments. Je sais qu'il vous tiendra toujours compagnie, parce qu'il vous aime; pour les indifférents, ils sont partout de même; ils fuient les personnes affligées et malades; ils ne veulent que se divertir : il y a si peu de personnes qui sentent! Plus on connaît le monde et plus on en est dégoûté; pour moi, je serais trop heureuse de finir ma carrière et je voudrais pouvoir vous donner toutes les années que j'ai peut-être à vivre pour ajouter aux vôtres et même ma

fois aux « archidignités » impériales, qui sont donc de création récente, autorise comme date probable le 23 mai ou le 23 juin 1804.

1. Les six *grands dignitaires* institués par le sénatus-consulte du 28 floréal an XII (18 mai 1804).

2. Alessandro Cerretani.

santé. Ce serait un poids dont je me déchargerais et non pas un présent que je vous ferais; car je puis vous assurer que je n'ai plus aucun goût à rien. Je lis un peu, et c'est la seule chose qui me donne du courage; et encore est-ce un courage factice. Quand je rentre en moi même, et que je pense à ma situation et à ce que j'ai perdu, je fonds en larmes et appelle la mort à mon secours, qui ne vient pas. Mon Dieu! Quel malheur de perdre un objet qu'on adore et qu'on vénère en même temps! Il me paraît que si j'avais la Thérèse ce serait une consolation; mais il n'y en a pas pour moi. J'ai cependant la force de le cacher devant le monde, car personne ne peut concevoir mon malheur s'il ne l'a pas éprouvé. Une amitié de vingt-six ans avec un être aussi parfait, et le voir enlevé dans un âge où j'en avais le plus besoin[1]! Mais pardonnez-moi, mon cher archiprêtre, au lieu de vous donner du courage, je vous afflige encore davantage. Je voudrais être à Sienne; je vous tiendrais compagnie, et nous parlerions de la personne qui vous aimait aussi. Je voudrais pouvoir vous envoyer le premier volume[2], qui est imprimé, mais le libraire ne le publiera que lorsque il y en aura deux autres, et vous serez le premier à les avoir : je vous le promets. Adieu; armez-vous de courage, faites vous lire des livres qui occupent l'esprit, malgré le physique. Avez-vous fini la *Vie de Cicéron?* chargez l'ami commun de m'écrire en votre nom; dictez-lui vos lettres, vous me ferez plaisir.

1. Expression naïve de la part d'égoïsme qui entre dans les regrets de la comtesse.

2. Il s'agit de la grande édition des *Œuvres* d'Alfieri parue à Pise (Italie) de 1805 à 1815 en vingt-deux volumes in-4°, à deux cent cinquante exemplaires, par les soins de la comtesse, de l'abbé de Caluso et de F.-X. Fabre. Cf. la *Protesta dé correttori della stampa* rédigée par Caluso en décembre 1805, relative aux premiers volumes de cette édition, que j'ai publiée dans la *Revue d'Italie*.

LXVII (256).

A l'archiprêtre Luti[1].

(7 juillet 1804.)

Consolations à Luti. — Eloges de Cerretani. — La bibliothèque de la comtesse. — Tristesse de la comtesse. — Son désir de la mort. — Gouvernement du monde à la française. — Discours de Bonaparte. — Sottise de la nation française. — Les fêtes de Sienne. — L'indifférence philosophique. — Supériorité des dévots.

Le 7 juillet.

Je voudrais, mon cher Archiprêtre, vous donner un peu de courage par mes lettres ; mais à quoi servent les conseils quand on souffre, et que les souffrances physiques abattent l'esprit? car notre faible machine a une grande influence sur notre âme ; une bonne ou mauvaise digestion rend spirituel ou bête. Je ne puis vous dire autre chose que de vous distraire le plus que vous pouvez. Je suis charmée que le chevalier Cerretani (que je vous prie de saluer pour moi) vous consacre quelques heures de la journée ; il m'a dit qu'il ne vous abandonnerait jamais. Il est aimable, instruit, et de bonne compagnie. Je désirerais qu'il y en eut une dizaine comme lui à Florence, où il faut chercher les gens instruits avec une lanterne, et on ne les trouve pas. Je me suis fait une chambre garnie de livres, et j'y passe ma journée : cela me distrait quelques moments, et je crois quelquefois que j'y acquiers un peu de courage, mais quand je rentre en moi-même, je m'aperçois que je me fais illusion ; je sens toujours vivement l'horrible perte que j'ai faite. J'ai tout perdu ; je

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 201. Même suscription que la lettre 256. Date de l'autographe : « 7 juillet. » La date de l'année fixée par les nouvelles politiques.

me trouve si isolée, si faible! Ah! si je pouvais vous donner toutes les années qui me restent à vivre saine, je ferais volontiers cet échange avec vous! mais dans ce monde où tout va de travers, les gens qui désirent vivre meurent, et ceux qui voudraient finir existent toujours. Si ce monde est gouverné, il l'est vraiment à la française, car il y arrive le contraire de ce qui y devrait être; quoique Buonaparte dans son discours le 14 juillet a dit que les Français ont eu ce qui (*sic*) ont désiré en commençant la révolution l'année 1789, et qu'après avoir passé par une filière de malheurs ils sont arrivés à leur but, qui est d'avoir un gouvernement libre et d'égalité, c'est à dire (je dis, moi) où lui commande et les autres sont esclaves. Connaissez-vous une nation plus bête que la française? On n'oserait pas traiter ainsi les Italiens; au moins ils témoigneraient n'être pas la dupe.

Je sais que Sienne est en mouvement pour donner des fêtes. On ferait mieux de ne pas aller les accepter, vu que pour ce voyage il faut faire une dette, comme pour chaque chose extraordinaire, car il n'y a jamais un sol dans la caisse de l'état. Mais *si tira avanti*. Il est trop commun de penser à l'économie : arrivera ce qui pourra. Je m'occupe le moins que je puis des sottises des grands, et pas du tout de la politique. Je recule mes pensées dans les temps anciens avec les philosophes, qui travaillaient aussi souvent dans le vuide, mais ne ruinaient personne; ce n'étaient que des combats de mots, quoique, un peu plus près de nous, les mots ont quelquefois fait répandre du sang, mais alors il s'agissait du bonheur futur.

Adieu, mon cher Archiprêtre, tâchez de vous distraire et de vous résigner à votre état, qui aura quelques instants de douceur, quand vous souffrirez moins. La vie est un tissu de maux avec quelques étincelles de biens. Notre corps, après une longue vie, est usé, et il finit comme toutes les choses de ce monde; l'homme qui est supérieur aux autres voit la chose pour ce qu'elle est, et ne s'en

afflige pas; il se soumet aux lois de la nature. Adieu, je voudrais être avec vous.

Les dévots ont cet avantage sur nous qu'ils se font un mérite de leurs souffrances, et nous ne pouvons seulement que nous résigner.

LXVIII (257).

A l'archiprêtre Luti[1].

(17 juillet 1804.)

Convalescence de Luti. — Ménagements à garder. — La retraite. — Inutilité de la vie. — Indifférence totale de Mme d'Albany. — Caluso à Sienne. — Fêtes et gaspillage. — Les places de la cour. — Le veau d'or. — Sa correpondance.

Le 17 juillet.

Je suis charmée, mon cher Archiprêtre, que votre santé soit meilleure; tout le monde vous trouve mieux. Vous ne pourrez jamais recouvrer vos premières forces; il faut vous armer de courage, et vous résigner à la nécessité; votre excellente philosophie vous aura appris que vous devez avoir moissonné toute la vie pour la recueillir dans la vieillesse (*sic*), et la supporter avec plus de courage que les hommes vulgaires, et savoir vous détacher de ce monde, qui en vérité ne vaut pas la peine qu'on le regrette; car si vous mettiez dans deux balances les plaisirs et les peines que vous avez eus, vous verriez que les dernières surpassent de beaucoup les premières. Mais on nous a jetés dans ce monde on ne sait pas pourquoi, et il faut finir son temps pour devenir je ne sais quoi. On sait qu'on reste ici plus ou moins, [selon] qu'on a abusé de cette

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 205. Même suscription qu'aux lettres précédentes. Date de l'autographe : 17 juillet. Date réelle : 1804, que confirment les nouvelles politiques, continuant celles de la lettre précédente.

enveloppe mortelle, et qu'on a joui plus ou moins vite. Quand on a vécu vingt ans de plus et qu'on a fini sa carrière, on en est au même point que lorsqu'on meurt vingt ans plus tôt. Je voudrais pouvoir vous donner les vingt ans que j'ai peut-être à vivre, qui sont pour moi bien inutiles, car je ne fais aucun cas de la vie pour manger, boire, et me promener. Je me croyais nécessaire autrefois au bonheur d'un être que j'adorais, et je la chérissais ; à présent elle m'est inutile, et ce serait un beau moment pour moi que de finir ma triste carrière. Rien ne m'intéresse plus. On pourrait renverser le monde que cela m'est égal ; mais aussi je ne crains plus rien.

Mille choses aimables au ch[evalier] Cerretani que j'aime et que j'estime ; j'espère qu'il reviendra bientôt ici. L'abbé de Caluso va à Sienne pour voir son neveu au collège. Vous allez avoir des fêtes pour la Reine, en attennant les finances vont *a rotta di collo;* on dépense plus qu'on n'a.

Aucunes nouvelles. On dit que le couronnement sera au mois d'aoust. Les grands seigneurs prennent des places à la cour ; personne ne résiste à adorer le veau d'or. Adieu, courage ; servez-vous de tous les moyens que vous avez acquis pendant tant d'années. Je ne me rappelle plus si j'ai répondu au chevalier Cerretani ; si je l'ai pas fait, c'est par oubli ; je lui en fais des excuses et je le réparerai. J'ai tant de lettres à écrire qu'il m'arrive d'[en] oublier.

LXIX (258).

A Vittorio Mocenni[1].

(11 août 1804.)

Excuses d'un retard à répondre. — Sa bibliothèque consolatrice. — Insuffisance pratique de la philosophie. — Les études d'histoire ecclésiastique.

Le 11 août.

J'allais vous écrire, mon cher Vittorio, quand j'ai reçu votre lettre, pour vous faire des excuses de ne n'avoir pas répondu à la votre, mais j'en ai eu tant d'autres à écrire pour affaires indispensables que je n'ai pas eu le temps. Ainsi voilà mon excuse. Je suis charmée que vous vous portez bien, et que vous continuez à étudier avec goût.

Je me suis arrangé une chambre[2] qui est remplie de livres, et j'y passe ma journée, excepté une heure de promenade. C'est une grande distraction pour moi que l'étude; ce n'est pas une consolation, parce qu'il ne peut pas y en avoir, mais ces livres me donnent un peu de courage pour supporter mon malheur. Je trouve dans les philosophes des pensées qui m'élèvent l'âme et me détachent de la terre. Malheureusement, quand je reviens de cette illusion, je me retrouve seule dans ce monde et devant continuer ma carrière tristement, toute cette belle philosophie disparaît; elle existe peu pour les âmes sensibles. Elle nous apprend à nous consoler de la perte

1. Sienne, *ibid.*, I, 80. Suscription : « Al signor Vittorio Mocenni, à Siena. » Date de l'autographe : « 11 août » ; de Quirina Maggiotti : 11 août 1804.

2. Déjà pendant sa vie conjugale elle avait eu à Florence, dans « le palais des fées » d'où l'amour était banni, un cabinet de livres où elle s'entourait de « Locke, Newton, Voltaire et Rousseau », qui la consolaient de l'absence de Bonstetten et autres brillants causeurs.

des richesses et des honneurs, mais non pas d'une personne aimée, et surtout d'une personne qui m'enseignait le chemin de la vertu. Mais vous en savez autant que moi, vous avez aussi perdu un être adorable! Heureusement vous êtes jeune, et à votre age il faut se consoler et tâcher de jouir de la vie honnêtement.

J'ai fait acquisition de beaucoup de livres d'une bibliothèque vendue. Dites-moi si on vend celle du Monsieur qui s'est tué[1]? On me dit qu'elle était très complète. Mandez-moi quelles sont vos études. Pour moi, je m'occupe de l'Histoire ecclésiastique, et même des saints Pères : je suis charmée de savoir ce qu'ils ont dit. Il y en avait de bien savants, même dans l'histoire profane. Adieu, mon cher Vittorio, portez-vous bien, et comptez sur mon tendre intérêt.

LXX (259).

A l'archiprêtre Luti[2].

(28 août 1804.)

La magnificence des Siennois. — Le palais Bianchi. — L'histoire du majordome. — Supériorité de la société siennoise sur la florentine. — L'auteur du *Citateur*. — La mode de la dévotion. — Mépris de Bonaparte pour ses sujets. — Le Pape à Paris. — Bataille navale à Brest. — Mariage de Baldelli. — Nouvelles familières.

Le 28.

A présent, mon cher Archiprêtre, que les fêtes sont finies, j'espère que vous aurez plus de société. Tous les

1. Pietro Nenci, suicidé le 11 avril 1804, employé du « magistrato delle strade » et, après la suppression de cette administration, vice-chancelier de la commune de Sienne, charge qu'il abandonne à la seconde entrée des Français,

2. Sienne, *ibid.*, fol. 265. Même suscription qu'à la lettre 258. Date de l'autographe « le 28 ». La nouvelle de la fin des fêtes siennoises permet de fixer « 28 août 1804 ».

Florentins ont beaucoup loué la magnificence des Siennois, jusqu'au P[rince] Corsini qui dit qu'il peut fermer son palais après avoir vu celui de M. Bianchi[1] qui est d'une élégance parfaite. On me dit que sa fête[2] a été charmante. Tâchez un peu de savoir pourquoi il s'est brouillé avec le *Credenziere*[3] du Ministre de France[4] qu'il avait fait venir d'ici. Je suis persuadée que le Français a eu tort, car ils sont si extravagants et ont tant de prétentions! Baldelli[5] a été bien content de Sienne et de la société de vos compatriotes, et a trouvé infiniment plus d'instruction qu'à Florence; et ce n'est pas dire grand chose, car ici on est parfaitement ignorant, méchant et envieux.

J'ai oublié de vous répondre sur le *Citateur*[6], qui est un assez sot livre, et je ne crois pas que le Consul Le Brun l'ait fait; il n'aurait pas osé, étant dans le gouvernement, et à présent qu'on est devenu religieux. Dans ce pays de singes et de marionettes, tout est mode. Il y a trente ans qu'on ne croyait en rien, et c'était une honte d'être religieux. A présent on veut croire, et tous les livres ne parlent que de Dieu et de religion. Le fait est que les Français ne sont rien que ce que veut (*sic*) qu'ils soient ceux qui ont la bourse et les honneurs à distribuer. Je crois que leur Buonaparte les méprise, et sa conduite le démontre.

On prétend que le Pape a été demandé pour le couron-

1. S. E. Giulio Ranuccio Bianchi, gouverneur de Sienne, neveu de Mario Bianchi, l'ami d'Alfieri. « La graziosa *Pagliaja* è opera sua come il vago giardino e l'ornatissimo palazzo di Siena. » (Sienne, (*Bibl. Civica, Raccolta biografica*).

2. La fête qu'il offrit le 20 août 1804 à la reine d'Étrurie.

3. Maître d'hôtel.

4. C'était alors le successeur de Clarke, le secrétaire Siméon, dont l'intérim dura de juin 1804 à avril 1805.

5. G. B. Baldelli, le biographe de Boccace, ancien habitué du salon de Mme d'Albany, et son correspondant. (Cf. Reumont, *op. laud.*, II, pp. 161 et 164.)

6. Le célèbre ouvrage de Pigault-Lebrun.

ner, et qu'il a demandé de remettre la fête au mois de mai, parce que l'hiver il ne pouvait pas voyager. On parle d'une bataille navale à Brest, mais je n'en crois rien; on le saurait déja. On prétend que la descente aura lieu, mais j'en doute.

Je vous dirai franchement que ce qui arrive dans le monde m'intéresse peu; on pourrait le bouleverser (à moins que je sois écrasée dessous, et alors je m'y intéresserais, *et je le désirerais*), sinon je n'y pense pas. Je vis parce que je ne puis pas mourir, car je ne jouis de rien; la seule chose qui m'intéresse un peu est le bonheur des personnes que j'aime. Celui de la Cicciaporci[1], j'espère, sera parfait; Baldelli est un homme sage qui s'occupera de la rendre heureuse, qui a jeté le feu de la jeunesse; il connaît le monde, et aime l'occupation : toutes choses qui contribuent à voir les choses pour ce qu'elles sont. Mille compliments à notre ami le ch[evalier] Cerretani. Je suis persuadée qu'il vous tient bonne compagnie. Adieu, mon cher Archiprêtre, faites-vous courage pour passer votre temps le moins mal possible. Comptez à jamais sur mon tendre intérêt.

LXXI (260).

A l'archiprêtre Luti[2].

(10 septembre 1804.)

Retour des chaleurs. — Quirina chimiste et physicienne. — Le capitaine Magiotti, cerbère perpétuel. — Bruits de guerre. — Fermeté de l'Espagne envers la France. — Dangers de la cour de Toscane. — Retour espéré de Ferdinand. — Le camp de Bologne. — La Banque de Londres à Paris. — Le théâtre à Florence.

Le 10 7bre (*sic*).

La chaleur, mon cher Archiprêtre, est quasi revenue; hier il faisait chaud; j'ai remarqué qu'elle a de la peine

1. La fille de son ami Cicciaporci.

2. Sienne, *ibid.*, fol. 221. Même suscription. Date de l'autographe : « le 10 septembre. » Les nouvelles du projet de campagne en Portugal fixent 1804.

à arriver, mais aussi que la terre a de la peine à se refroidir, et que le mois de septembre est plus chaud que le mois de juin.

J'ai vu la Quirina qui me paraît toute adonnée à la chimie et à la physique; je lui ai prêté des livres de ces sciences, pour lesquelles elle aurait une passion. C'est fort heureux : elle peut s'amuser seule, quand le Capitaine *perpétuel* veut bien lui en laisser le loisir, car il ne quitte pas la chambre; et s'il la laisse, il n'abandonne pas la place pour ne pas perdre la maison de vue. C'est un grand fardeau qu'un homme comme lui, aussi ennuyeux. Car il n'a pas le sens commun; il a passé sa vie avec des filles, et il a la vanité d'un homme de rien qui a fait fortune.

Nous n'avons aucunes nouvelles de guerre; les Anglais prennent des vaisseaux, et les puissances du Nord arment à force; on ne sait pas pour qui, et si veulent faire faire la paix. L'Espagne parle plus haut que de coutume à la France, et ne veut pas lui accorder le passage pour aller en Portugal. Si jamais elle se brouille avec le Consul, nous aurons les Français en Toscane, et la Reine et toute la boutique s'en ira (*sic*) à Madrid. Je voudrais que ce soit une raison pour faire revenir Ferdinand en Toscane. Je ne désespère pas qu'avec le temps il n'arrive quelque heureux hazard[1] qui ne le ramène dans ce pays. Si les autres[2] y restent, les affaires iront mal; car ils ne savent pas qu'on ne peut pas y dépenser comme en Espagne, où on ne paye personne. On dit qu'à la fin de la saison les Français doivent entreprendre le fameux débarquement en Angleterre[3] si longtems menacé (*sic*). Nous verrons ce qui en résultera; eux croient amener la Banque de Londres à Paris; ce sont

1. Cet « heureux hasard » se produisit dix ans plus tard. En ceci comme en d'autres prédictions politiques, la haine contre Napoléon rendait la comtesse perspicace.

2. La cour actuelle d'Étrurie.

3. Le débarquement depuis si longtemps préparé au camp de Boulogne.

les propos du Palais-Royal. Enfin le théâtre est ouvert : c'est une grande consolation, après trois mois de jeûne, de ce plaisir si grand pour les Florentins. Je ne connais pas de gens plus insipides et moins faits pour la société et qui ont plus besoin de se trouver à ce sot spectacle. Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon amitié; avez-vous toujours le projet de venir à Florence dans le courant de ce mois?

LXXII (261).

A l'archiprêtre Luti[1].

(17 septembre 1804.)

Convalescence de l'archiprêtre. — Inconvénients de la vieillesse. — Répugnances de Mme d'Albany. — Le bonheur des méchants. — L'état d'âme des coquins. — Voyage de la Comtesse à Rome, par Sienne. — Le Tombeau d'Alfieri, par Canova. — Les peintures de Sienne. — Le Salvator Rosa de Cerretani. — Dans sa bibliothèque.

Le 17 7bre (*sic*).

Je suis charmée, mon cher Archiprêtre, que vous êtes un peu mieux en santé, je voudrais que votre main voulût aussi vous rendre le service que vous désirez. Mais il faut de la patience et du courage; on sait déjà que à un certain âge on va au-devant des maux et des infirmités, et que si on vit vieux, on le paie cher; aussi je ne désire pas de vieillir; cependant la nature répugne à la destruction, à moins que l'extrême réflexion ne dompte ce sentiment en voyant combien peu on perd en quittant ce monde, où les méchants seuls sont heureux. Je ne suis pas cependant convaincue que les méchants soient aussi heu-

1. Sienne, *ibid.*, II, VI. 22, fol. 5. Même suscription. Date de l'autographe : 17 septembre. La nouvelle du voyage à Rome précise la date 1804.

reux qu'ils en ont l'air. Il y a dans le fond de l'âme une certaine idée du juste qui leur fait voir qu'ils sont méprisés ; et quand on est parvenu à tout dans ce monde, on veut l'estime de ses semblables ; car pourquoi veut-on la richesse et la grandeur, si ce n'est pas pour être supérieur aux autres ? Donc si avec tout cela vous savez qu'on vous méprise, le but est manqué. J'ai toujours désiré (quoi que mon caractère y répugnait) de connaître quelque coquin qui ait fait fortune, pour juger par moi-même *de l'état de son âme;* mais il aurait fallu se lier avec lui, et je n'ai jamais pu.

Je compte partir pour Rome le 24 ; je m'arrangerai pour passer une demie journée à Sienne avec vous. Je vais passer quinze jours dans cette grande ville, *primo* pour juger d'un ouvrage que je ferai faire à Canova [1], et puis pour passer hors de Florence (et tâcher de me distraire) ce temps de l'anniversaire de mon malheur, auquel je ne puis penser sans douleur. Attendez-vous, au moment où je vous verrai, à me voir fondre en larmes. Ah ! si la Thérèse vivait encore ! J'ai tout perdu, et je vis seule, inutile dans ce monde, à moi et aux autres. Je prends Fabre avec moi ; il verra en même temps les peintures de Sienne et le tableau de Salvatore Rosa de notre ami Cerretani. Je serai charmée de vous revoir et de vous dire de vive voix combien je m'intéresse à vous. Je crains que ma tristesse ne vous afflige aussi, mais nous pleurerons des amis auxquels nous avons eu le malheur de survivre. J'admire toujours ceux qui se consolent si facilement ; je ne les envie pas, car je serais très-fâchée de me consoler ; je ne le cherche même pas.

Je passe ma journée au milieu de mes livres, et je me distrais un peu en les lisant, les ouvrant et les fermant ;

1. Le monument funèbre qu'elle voulait ériger à la mémoire de V. Alfieri. Cf. Pélissier, *Canova, la comtesse d'Albany et le tombeau d'Alfieri* (*N. Arch. Veneto*, 1902).

le temps se passe, et c'est autant de gagné. Adieu, mon cher Archiprêtre, au plaisir de vous revoir.

Milles choses à votre ami; il ne vous abandonnera jamais.

LXXIII (262).

A l'archiprêtre Luti[1].

(1 décembre 1804.)

La santé de l'archiprêtre. — Mme d'Albany victime de banqueroutes. — Indifférence aux accidents matériels. — Description de Rome. — Distraction hygiénique du voyage. — Panpepato et torrone. — La *fièvre* de Livourne. — Désordre des finances toscanes. — Absence de nouveautés littéraires. — Barrières autour de Florence.

Le 1er décembre.

J'ai appris de vos nouvelles, mon cher Archiprêtre, avec grand plaisir; je voudrais que votre santé soit meilleure, mais il faut vous armer de patience et de courage. On s'accoutume aux peines morales comme aux souffrances physiques; je l'éprouve moi-même; on s'habitue à tout dans ce monde, même à être malheureux. On acquiert une certaine apathie, une insouciance de tout, qui vous rend insensible. Je viens d'essuyer deux banqueroutes avec Sassi et Fenzi. Eh bien! si je n'avais pas eu le cœur oppressé par la perte horrible que j'ai faite, qui est toute aussi présente à mon esprit que le premier jour, j'en aurais été affectée; mais comme un plus grand malheur m'opprime, j'y ai été insensible. J'ai toujours fait peu de cas de l'argent, excepté de celui qui est absolument nécessaire pour vivre; mais je l'estime encore moins à pré-

1. Sienne, *ibid.*, fol. 231. Même suscription. Date de l'autographe : 1er décembre; la nouvelle du voyage à Rome fini précise l'année 1804.

sent. Je ne jouis plus de rien, et je vis un jour après l'autre, parce que je ne puis mourir. J'ai été bien fâchée de n'avoir pas pu causer avec vous seul; nous aurions parlé de nos amis, et nous aurions pleuré ensemble, mais cet attendrissement aurait pu aggraver vos maux; ainsi je n'ai pas recherché à vous revoir, mon cher Archiprêtre.

J'ai écrit une longue lettre à votre ami Cerretani, dans laquelle je lui faisais une description de ce que j'ai vu à Rome, pour qu'il vous en rendît compte, comme il aura fait. Mon voyage m'a fait du bien; il ne m'a pas distraite, mais il m'a étourdie et a pour quelques moments changé mes idées; mais rien ne peut effacer celles qui sont gravées au fond de mon cœur. Je suis charmée que notre ami soit guéri pour qu'il puisse vous tenir compagnie. Oserai-je vous prier de le charger de ma part de m'envoyer un *panpepat* de six *pauli*, et une livre de chaque espèce de *torrone* et de me dire à qui je dois remettre l'argent déboursé?

J'ai cherché dans la bibliotèque, et je n'ai trouvé qu'une seule comédie traduite par la Bergaglia; si vous la voulez, je vous l'envoyerai, car elle devient inutile.

On dit que la *fièvre*[1] de Livourne diminue, mais les voisins le croiront-ils? Il faudra longtemps pour les persuader à ôter leur cordon[2]. C'est un grand fléau pour la Toscane, et il ne pouvait pas lui arriver de plus grand malheur pour couronner tous les autres précédents, sans compter le dérangement des finances, qui est extrême et qui deviendra tous les jours pis. On nous a rendu la vie bien pénible, et ce n'est plus un malheur de quitter ce vilain monde. Pour moi je ne crains ni la fièvre jaune, ni

1. L'épidémie de fièvre jaune qui éclata dans Livourne, mise en état de siège par Murat, y frappe plus de 3.000 personnes sur 70.000 habitants et y fit 624 morts. Les cordons sanitaires firent grand tort à toute la Toscane.

2. Juste pressentiment : la République de Gênes, le 29 décembre, après la fin de l'épidémie, condamnait à mort quiconque oserait dire l'épidémie était terminée.

la rouge, parce que je ne crains pas la mort. Florence jusqu'à présent n'a aucune maladie; elle n'est pas sortie de Livourne, et on dit quelle ne s'éloigne jamais de la mer que dix ou douze milles.

Je ne puis vous parler d'aucun ouvrage nouveau, car il ne paraît plus rien, et rien n'arrive à Florence, à cause des barricades qui nous entourent. Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien, et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Mille choses au chevalier Cerretani et au chevalier Gaguioni, que je suis bien charmée d'avoir connu. Patience et courage.

LXXIV (263).

A l'archiprêtre Luti [1].

(22 décembre 1804.)

Nouveaux malaises de l'archiprêtre Luti. — Stagnation littéraire. — Delille et Virgile. — La littérature scientifique domine en France. — Dames romancières. — *Mlle de la Vallière*. — Pindemonte et Arminius. — Travaux en préparation de Mme de Genlis. — Le renvoi de Salvatico : platitude de la reine.

22 décembre.

Je vous remercie, mon cher Archiprêtre, d'avoir bien voulu faire ma commission que j'ai reçue, et payée à celui à qui vous m'avez dit de remettre l'argent, c'est-à-dire 27 paoli. Je suis fâchée que votre santé ait essuyé un nouvel échec ; j'espère que vous êtes remis, et avez repris un peu de force, pour pouvoir au moins vous occuper un peu.

Il ne paraît plus rien de nouveau dans aucun genre ; on ne s'occupe plus que de traduire les anciens; tout le monde

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22. fol. 175. Même suscription. Date de l'autographe : 22 décembre. Le renvoi de Salvatico précise l'année 1804.

s'avise de moderniser Virgile en français, et la langue ne s'y prête nullement, excepté l'historique du poème en prose, car les beautés du langage ne se traduisent pas dans la langue sourde et peu poétique des Français. Il n'en est pas de même de l'Italien, qui peut, je crois, rendre la poésie latine. Tous les gens de lettres d'un certain mérite sont disparus de ce monde, et la France ne produit plus que des chimistes et des naturalistes, et beaucoup de dames qui font des romans dont quelques uns sont immorales (*sic*). Madame de Genlis nous a donné celui de *Mademoiselle de La Vallière*, qui est charmant pour le style et la peinture de la cour de Louis XIV et de la société, que cette femme, qui a toujours vécu dans le grand monde, connaît à merveille. Elle va nous donner une description des monuments religieux dans le goût de M. de Chateaubriand, dans son *Génie du Christianisme*, et puis un roman de *Madame de Maintenon*. On dit qu'en allemand on écrit beaucoup et avec succès, mais je n'ai guère vu d'eux que des systèmes de philosophie, des romans philosophiques et des tragédies, qui durent des heures ou plutôt des journées entières. Connaissez-vous la tragédie d'*Arminius*, de Pindemonte [1], qui a paru il y a deux mois, et qui est longue et froide? Cet homme, que je connais beaucoup, a réussi dans le lyrique et le petit sonnet; mais il n'a pas la force de faire un poème qui demande tant de véritable vigueur d'esprit. Mais personne ne se rend justice.

Vous avez su la culbute du *premier faiseur* [2] que l'Espagne a déplacé : on croit que c'est une vengeance du ministre de cette nation. La Reine a consenti à renvoyer du soir au matin l'homme qui ne la quittait jamais. Vous voyez qu'il y a peu de solidité à la cour ; on est toujours au bord du précipice. Adieu, mon cher Archiprêtre,

1. L'*Arminio* d'Ippolito Pindemonte fut imprimé à Vérone en 1819.
2. Salvatico fut sacrifié, sur le conseil de la cour de Madrid, pour donner une preuve de déférence à la France. Cf. Marmottan, *op. laud.*, p. 142.

armez-vous de courage pour supporter vos maux avec patience ; nous sommes tous obligés *de souffrir et de nous abstenir*. Mille choses à Cerretani.

LXXV (264).

A l'archiprêtre Luti [1].

(8 janvier 1805.)

Vœux de nouvel an. — Patience et courage. — En marche vers la vieillesse. — Indifférence aux événements extérieurs. — Les banqueroutes florentines. — La bibliothèque consolatrice. — Lecture de Shakespeare. — Admiration pour ce « prodige de la nature ». — L'histoire ecclésiastique. — Extravagances théologiques et philosophiques. — Schismes kantiens. — Edition des œuvres posthumes d'Alfieri en préparation.

Le 8 de l'an 1805.

Je vous souhaite, mon cher Archiprêtre, une bonne année, accompagnée de bien d'autres et *corredata* de patience et de courage. Conservez-moi toujours votre bonne amitié et comptez sur la mienne. Pour moi les années ne peuvent plus être heureuses, et je désire qu'elles se s'accumulent pas sur ma tête, car je vais au devant des maux de la vieillesse sans avoir le soulagement et les douceurs d'une amitié intime, ce seul bonheur de la vie. Mais je ne veux pas vous attrister et vous rappeler les pertes que vous avez faites aussi. Ma santé est toujours bonne, malgré la mélancolie qui me domine ; je crois que je suis née pour souffrir, car ma vie a été un tissu de chagrins et d'inquiétudes. Au moins à présent je ne crains plus rien : c'est le seul bien de ma position présente. On peut bouleverser le monde, cela ne m'intéresse nullement.

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 233. Même suscription. Date de l'autographe.

Je ne suis plus sensible à rien. J'ai perdu dans les deux banqueroutes qui se sont faites dernièrement ; cela ne m'a pas du tout affectée. Pourvu qu'il me reste de quoi me couvrir et me loger passablement, je n'ai besoin de rien et ne me soucie de rien. Je suis guérie de tout ce qui flatte, non pas seulement les femmes, mais les hommes. Si je m'écoutais, je ne verrais personne et je passerais ma journée seule avec mes livres. Je me suis arrangé une chambre bien claire avec tous mes livres, et j'y passe des heures ; c'est la seule chose qui me distrait un peu. Je lis de bonne heure des livres de philosophie ou de morale, et puis Scheaspear (*sic*) en anglais, qui est extraordinaire, car à côté du mauvais le plus décidé, il y a des beautés qui seraient dignes d'Homère, et bien au dessus du temps où il les a écrites et de son état. Cet auteur est un des prodiges de la nature ! Ses situations sont toujours vraies et ses caracteres soutenus ; plus je lis, plus il m'étonne. Dans le cours de la matinée, je continue à lire l'histoire ecclésiastique, entrelardée (*sic*) des Saints Pères, de la Bible et du Nouveau Testament. Je pourrais disputer avec tous [les] Docteurs en Théologie, même sur la grâce efficace et la grâce suffisante, sur les différentes hérésies, le bon et le mauvais principe ; enfin, j'ai voulu juger par moi-même de ce qu'on nous fait croire aveuglément. J'ai passé en revue aussi tous les systèmes de philosophie des anciens qui sont tout aussi extravagants que nos subtilités théologiques. Le père Suave a donné un extrait de la philosophie de Kant, qui a déjà perdu de son crédit depuis que deux de ses disciples ont formé un schisme, qui a partagé les esprits comme il est arrivé à Luther. Les hommes ont une inquiétude dans l'esprit qui leur donne l'envie de faire toujours de nouvelles découvertes et de deviner ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Plus on sait, plus on apprend à douter, et plus on s'aperçoit qu'on est bien éloigné de découvrir la vérité. Mais on est trop heureux d'avoir le goût de l'étude : il vous tient lieu de tout, et

même dans les grands chagrins il distrait et soulage l'âme oppressée; et sans lire l'esprit est occupé de ce qu'il a lu. Vous pouvez être assuré, mon cher archiprêtre, que d'abord que les ouvrages qui me sont confiés[1] paraîtront, vous serez le premier à les avoir; je connais votre estime pour l'auteur.

Je suis étonnée qu'on ait osé mettre la date de Sienne aux ouvrages philosophiques qui ne sont plus à l'ordre du jour. On a beau faire des empereurs, il y a des principes qui ne peuvent plus s'effacer de la génération présente. Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Mille choses à notre ami. Il me paraît que Bianchi hasarde beaucoup en se remariant.

LXXVI (265).

A l'archiprêtre Luti[2].

(25 janvier 1805.)

Félicitations à Luti sur sa santé. — Wieland et le roman d'*Aristippe*. — Goût des Allemands pour la métaphysique. — Suite de la lecture de Shakespeare. — La république italique; ses transformations. — Le bonheur des méchants. — Éloge de Vittorio. — Les distractions de Quirina Maggiotti. — Impositions et mécontentement. — Retraite annoncée de Mozzi.

Le 25.

J'ai été charmée d'apprendre, mon cher Archiprêtre, que vous avez acquis des forces dans la mauvaise saison; cela doit vous donner de l'espoir que la bonne vous sera

1. Les *Œuvres posthumes* d'Alfieri.

2. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 247. Même suscription. Date de l'autographe : « le 25. » Les nouvelles politiques de la République italique placent cette lettre en 1805; le rappel de la lecture de Shakespeare doit la faire rapprocher de celle du 8 janvier, et la nouvelle de la visite de Vittorio la place vraisemblablement avant le retour de V. à Sienne (c'est-à-dire avant le 2 février, date d'une lettre de la comtesse à Vittorio Mocenni).

encore plus favorable. Cela doit augmenter votre courage et vous permettra de vous occuper. Je lis à présent un roman de Wieland dans le goût de celui d'*Anacharsis* sur la Grèce ; il s'appelle *Aristippe, l'écolier ou disciple de Socrate*[1]. L'auteur non-seulement y fait pompe[2] de la philosophie des anciens, mais de la sienne, car les Allemands en sont grands amateurs, et au milieu d'un roman même, ils sont capables d'arrêter le cours de l'histoire pour disserter longuement sur quelques points de métaphysique. Wieland est[3] un de leurs auteurs qui a le plus de goût, et qui écrit avec plus de grâce. La littérature allemande est très à la mode ; on la traduit dans toutes les langues.

Je continue toujours à lire Scheaspear (*sic*) qui malgré toutes ses extravagances m'intéresse beaucoup ; mais il faut avouer qu'il ne ressemble pas aux tragédies des autres pays, et on peut dire que ce ne sont pas des tragédies. Le style est aussi très-singulier ; il joue souvent sur le mot qui signifie différentes choses ; ce qui est une grande extravagance dans une composition sérieuse.

On ne sait encore rien du destin de la République Italique ; on dit que ce sera Napoléon le roi et Joseph son vice roi ; d'autres disent que ce sera une monarchie indépendante avec un Roi qui sera cependant un des frères du *grand faiseur*, et par conséquent un feudataire. Tout réussit à cet ambitieux : il me paraît que le Ciel est d'accord avec lui. Comment peut-on croire alors dans la justice de cette Providence infaillible ? On dit bien que Dieu rend les méchants heureux dans ce monde parce que ce serait trop de bonheur pour les bons de l'être dans ce monde et dans l'autre. Il me paraît qu'un beau miracle de sa façon serait de punir les méchans, au lieu de fermer et d'ouvrir les yeux des *Madonne* de terre.

1. Elle lisait « Aristippe et quelques-uns de ses contemporains » dans la traduction de Coiffier, parue à Paris en 1802, 5 vol. in-8°.
2. Italianisme : *far pompa*, faire étalage.
3. Elle a effacé, après *Wieland est* le mot *cependant*.

J'ai vu Vittorio, qui me paraît avoir acquis en raison et en sagesse. Je voudrais que sa mère eût eu la consolation de jouir de sa bonne conduite. Si vous le voyez, dites-lui que je lui répondrai au premier jour. La Quirina, je crois, s'est trouvé quelque distraction ; elle a un peu de société, *un poco di mesculio di bene e di male*[1] ; mais il faut prendre ce qu'on trouve quand on n'est pas jolie et qu'on a un Cerbère infatigable qui la veille continuellement.

Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien ou le moins mal possible. Mille choses à votre ami. On crie ici contre les impositions, et on est très mécontent du gouvernement, qui cependant ne peut pas aller sans argent pour payer les troupes de Livourne. On dit que le Ministère va changer, que Mozzi[2] se retire et que Fossombroni[3] le remplace.

LXXVII (266).

A Vittorio Mocenni[4].

(2 février 1805.)

Remerciements. — Nouvelles de l'Archiprêtre. — L'ennui, maladie épidémique et contagieuse. — Conseils moraux. — Le roi des Lombards. — Bonaparte à Milan.

Le 2 février.

Je vous remercie, mon cher Vittorio, de m'avoir donné des nouvelles de votre arrivée à Sienne et de notre Archi-

1. Souligné dans l'original.
2. Giulio Mozzi avait alors soixante-dix-huit ans environ ; il avait offert sa démission à la reine régente à l'occasion d'un projet de réintégrer les jésuites à Florence ; il resta cependant en fonction jusqu'à la fin du règne et fut un des derniers et plus fidèles conseillers de la régente.
3. Fossombroni était membre du Conseil depuis la régence ; il fut député à Milan, avec Tommaso Corsini, pour le couronnement de Napoléon.
4. Sienne, *ibid.*, I, 81. Suscription : « Al signor Vittorio Mocenni, a Siena. » Date de l'autographe : le 2 février; de Q. Maggiotti : 2 febbrajo 1805.

prêtre, que je vous prie de saluer de ma part ; je suis charmee que il se porte mieux. Sa santé lui permettra de s'occuper, ce qui est une grande consolation pour qui en a toujours eu l'habitude ; conservez-la, puisque vous avez le bonheur de l'avoir. C'est le seul de ce monde : on est indépendant et on ne craint pas *l'ennuy*[1] qui est la maladie générale et la plus épidémique, car elle se gagne si on l'apporte dans la société. Quand on aime l'étude, on retourne chez soi avec plaisir, et on ne craint pas de se trouver seul ; au contraire c'est une véritable jouissance. Je vous exhorte, mon cher Vittorio, à continuer à vous perfectionner dans la morale et dans la vertu, comme vous avez fait jusqu'à présent : vous serez estimé et considéré, et vous jouirez d'une tranquillité d'âme qui fait le bonheur de la vie. On brave tout quand on n'a rien à se reprocher, et on ne craint pas ce qui arrivera après nous ; sûr d'avoir rempli ses devoirs, on ne peut qu'être heureux. Pardonnez-moi de vous *prêcher un peu*[2], ou plutôt de parler raison avec vous, qui êtes si raisonnable pour votre âge ; c'est l'intérêt que je prends à vous qui dicte ma plume, et mon amitié pour votre mère, que je regretterai toute ma vie.

Buonaparte vient le 28 à Milan[3] avec son frère Joseph et le Pape, pour le couronner Roi des Lombards. Le Saint Pere fait un cours de couronnements bien honorable pour lui. Que de choses on voit depuis quinze ans ! Je ne sais pas quelle en sera la fin. Adieu, mon cher Vittorio, portez-vous bien et comptez sur mon tendre intérêt pour la vie.

1. Souligné dans l'original.
2. Souligné dans l'original.
3. Nouvelle prématurée. Napoléon n'arriva à Milan que le 9 mai, et le couronnement n'eut lieu que le 26 mai.

LXXVIII (267).

A Vittorio Mocenni[1].

(15 février 1805.)

Félicitations à Vittorio sur sa sagesse. — Conseils de lectures : les historiens grecs, Hérodote, Plutarque. — Le *Cours de Littérature* de La Harpe. — Bruits peu fondés de guerre. — Le retour incertain du Pape à Rome. — Etre content de soi.

Le 15 février.

Mon cher Vittorio, je suis charmée que vous acceptez mes conseils comme une preuve de l'intérêt que vous m'avez inspiré et de l'amitié que je portais à votre bonne mère. Je regrette bien qu'elle n'ait pas la consolation de vous voir si raisonnable et si appliqué. J'approuve beaucoup votre goût pour l'étude, mais je voudrais cependant que vous ne le poussiez pas à l'excès, et que vous donniez quelques heures du jour à la distraction et à l'amusement.

L'histoire d'Herodote est trèse intéressante malgré toutes les fables qu'il nous donne à croire. Il est singulier que les Grecs aient eu des prosateurs si longtemps après les poètes ; et quasi toutes les nations sont de même. J'avoue que je suis comme vous. Je ne pardonne pas à Plutarque, ce grand homme, de se déchaîner contre Hérodote, parce qu'il a mal parlé de son pays ; cela serait à peine digne d'un Florentin, mais c'est que les hommes sont partout de même, et ont toujours été de même. Les vices et les vertus ont des nuances plus ou moins fortes selon le plus ou le moins de barbarie des nations ; mais

1. Sienne, *ibid.*, II, 82. Même suscription qu'à la lettre 267. Date de l'autographe : « 15 février. » de Quirina Maggiotti : 15 febbrajo 1805. L'allusion aux conseils donnés précédemment et au séjour de Napoléon à Milan fixe l'année 1805.

les faiblesses sont égales partout, et c'est une espèce de consolation pour l'amour-propre d'y voir sujets les grands hommes. Je m'imagine que, après Hérodote, vous lirez Thucidide et Xénophon et Diodore de Sicile, et tous les anciens l'un après l'autre. Je vois que vous préférez l'histoire à la littérature. Il est vrai que vous avez tout le temps de vous occuper de l'une et de l'autre. Le *Cours de Littérature* de M. de La Harpe est bien intéressant, surtout pour le théâtre qu'il analyse parfaitement. Il y a aussi le *Cours de littérature* de Batteux, qui est excellent. La vie est trop courte pour tout ce qu'on voudrait lire, partout quand on sait plusieurs langues. Je lis à présent le théatre de Schaspear (*sic*), qui a une originalité qui ne ressemble en rien à celui des autres nations; il a des morceaux sublimes.

On parle de guerre, mais je n'y crois pas : tous ces Princes sont trop faibles et trop lâches pour oser résister au grand despote; jusqu'à ce que, poussés dans leurs retranchements, ils seront obligés, pour n'être pas écrasés, de guerroyer quand il ne sera plus temps.

On dit que le Pape ne retournera chez lui que lorsque le Napoléon reviendra de Milan, où il ira établir son frère roi des Lombards, jusqu'à ce qu'il devienne souverain de toute l'Italie; ce qui finira par arriver.

Adieu, mon cher Vittorio, portez-vous bien : continuez dans vos bons principes, vous serez content de vous-même. C'est le plus grand et le seul bonheur de ce monde, car tout le reste nous échappe, et nous nous restons à nous-même.

LXXIX (268).

A l'archiprêtre Luti.

(9 mars 1805.)

Conseils et félicitations. — Le voyage de la vie. — La *Vie* d'Alfieri. — Communication d'un fragment de la *Vie*. — La comtesse traductrice. — Voyage de Bonaparte à Turin et en Lombardie. — Eugène de Beauharnais en Lombardie. — Mariage supposé du prince Eugène et de la reine d'Etrurie. — Nouveaux événements en perspective. — L'indifférence philosophique. — Opinion sur Sienne. — Denina et les *Révolutions de l'Allemagne*.

Le 9 mars.

J'ai appris avec grand plaisir, mon cher Archiprêtre, par Vittorio, que vous avez acquis de la force et que votre santé va mieux ; j'espère que la bonne saison vous fortifiera davantage ; armez-vous de courage et de philosophie ; il faut passer le mieux possible ce voyage, car la vie n'est que cela ; on a souvent de mauvais gîtes et puis on en a de bons ; il y a cependant des êtres qui voyagent d'une manière incommode, mais ils auront leurs dédommagements, car tout le monde en a. La nature a tout compensé. J'ai vu des personnes qui réunissaient tous les avantages possibles : richesse, beauté, naissance, esprit, et qui avaient un caractère malheureux, d'autres qui n'en (*sic*) avaient aucun de ces avantages, et qui trouvaient tout bon.

En traduisant la *Vie* de la personne que je pleurerai toute ma vie (car, mon cher Archiprêtre, je ne suis rien moins, non pas consolée, mais même calmée) (*sic*), j'ai trouvé un passage que j'ai copié et que je vous envoie, parce

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 255. Même suscription. Date de l'autographe : « 9 mars. » La date 1805 est assurée par la suite des nouvelles de la constitution du royaume d'Italie.

qu'il vous intéressera et vous occupera un moment ; vous jugerez du style de la *Vie*. Je vous prie de ne le montrer qu'à notre ami Cerretani qui en est digne (cela veut dire aussi *à son amie*, que j'estime sans la connaître), mais non pas à aucun cagot ni prêtre, *etc.* : vous m'entendez. Elle sera imprimée, et alors elle sera au public. Si je trouve encore quelques morceaux qui puissent vous intéresser, je vous les copierai. Je connais votre estime et amitié pour l'auteur. J'espère que je n'ai pas fait de fautes, mais, s'il y en a, elles m'appartiennent toutes, car vous imaginez bien qu'elles ne sont pas de lui.

Je verrai dans les *Sonnets* imprimés s'il y en a qui sont faits pour ranimer votre courage par leur philosophie, et je vous les copierai.

Je vois souvent Vittorio et j'en suis très contente. Je ne regrette qu'une seule chose, c'est que sa mère ne jouisse pas de sa bonne conduite.

Le *Grand Faiseur*[1] est parti hier de Paris : il va à Turin, Gênes, Bologne, Milan, où on dit qu'il installera *son fils adoptif* le Beauharnais, roi des Lombards[2], et vingt lettres de Paris disent qu'il épousera la *Reine d'Etrurie*[3]. Toutes les gazettes en parlent. Elle en rit. On dit, — car c'est toujours *on dit*, — que le Roi de Sardaigne aura la Toscane. Je crois que ce sont toutes conjectures excepté le voyage de Sa Majesté *Patron* du monde. Je crois que nous ne sommes pas à la fin des événements. Les ambitieux sont insatiables : c'est une passion qui n'est jamais satisfaite.

Les hommes sont bien fous, pour un instant qu'on est dans ce monde, se donner tant d'embarras ! Je parle bien comme une paresseuse que je suis, et comme une per-

1. Nom qu'elle donne souvent à Napoléon.

2. Eugène de Beauharnais fut nommé vice-roi d'Italie le 7 juin 1805. Le bruit de son mariage avec la régente n'est qu'une imagination de nouvellistes.

3. Les mots en italique sont soulignés dans l'original.

sonne qui méprise les hommes, mais ceux qui agissent autrement ne les estiment pas plus que moi, mais ont ce besoin en eux de se remuer, et attachent beaucoup de prix à paraître supérieurs aux autres.

Je me laisse aller à philosopher avec vous, cher Archiprêtre, qui en savez mille fois plus que moi, ainsi que notre ami Sandrino[1] qui m'écrit des lettres charmantes. Je voudrais qu'il fût ici avec son amie et vous aussi, ou que je fusse à Sienne. Je vous assure que depuis que j'ai revu cette ville, après tant d'années, je l'ai regardée de tout un autre œil (*sic*) et elle ne me déplairait pas. C'est singulier comme on change avec l'âge : dans ma jeunesse elle m'était odieuse ; le local [2] m'était insupportable. Il y a de belles vues, et les habitants sont plus sociables que les Florentins. Adieu, mon cher Archiprêtre, portez-vous bien et n'oubliez pas une personne qui vous aime ainsi que votre ami. Il vient de paraître les *Révolutions de l'Allemagne*[3] de Denina en italien. Je voudrais savoir que vous envoyer en livres : j'en chargerais Vittorio.

LXXX (269).

A Vittorio Mocenni[4].

(22-30 mars 1805.)

Remerciements. — Conseils sur l'emploi de son temps. — Absence de livres nouveaux. — Le *Milton* de Delille. — La traduction de Virgile. — Le vers italien. — Retour du Pape. — Voyage de l'Empereur en Italie. — Rencontre supposée des deux empereurs à Vérone. — Une triple alliance impériale. — L'indifférence politique.

Le 22 mars.

Je vous remercie, mon cher Vittorio, de votre attention à me donner des nouvelles de votre arrivée à Sienne.

1. Alessandro Cerretani.
2. La localité.
3. Les huit volumes des *Rivoluzioni della Germania* de Carlo Denina parurent à Florence en 1804.
4. Sienne, *ibid.*, I, 83. Même suscription qu'à la lettre 267. Date

Vous voilà remis à vos occupations littéraires et domestiques, et vous emploierez bien votre temps. Vous avez raison d'en être avare, et quoique jeune et ayant bien des années de vers (*sic*) vous pour vous instruire, je vous loue fort de vouloir en profiter. Vous amagasinerez (*sic*) une infinité de connaissances, qui vous rendront la vieillesse plus supportable, parce que vous y arriverez avec le cœur et la tête mûre et aguerrie contre les préjugés ; tout en vous instruisant, vous passez votre temps agréablement sans remords. Il faut avouer que l'étude a cet avantage, que même lorsqu'on est fort fatigué, on jouit d'une sorte de satisfaction intérieure qu'on n'a pas lorsqu'on sort d'un endroit de dissipation.

Je ne puis vous parler d'aucun livre nouveau, excepté d'une nouvelle traduction de Milton en vers français de M. de Lile (*sic*), qu'on dit assez passable, autant que la langue française peut rendre en vers les poésies étrangères. Je n'en ai encore vu que des extraits, et j'attends le livre. La traduction de Virgile du même auteur n'a pas eu grand succès[1]. Il a paraphrasé son modèle, qui est bien difficile à rendre dans aucune autre langue que la Latine. L'Italien peut l'imiter avec peine ; mais comme je vous ai deja dit, l'octave ne me plaît pas, elle va trop lentement en comparaison du vers *sciolto*.

30 Mars. — J'avais commencé ma lettre, et je n'ai pas eu le temps de l'achever, ayant dû en écrire d'autres pour affaires. Le Pape ne reviendra pas encore, et on dit qu'il restera à Paris jusqu'au départ de Buonaparte, qui ne laissera son empire qu'à la fin d'avril. On dit que l'Em-

de l'autographe : « le 22 mars. » La date de Quirina Maggiotti : « 22 mars 1805 » est confirmée par la publication de la traduction du *Milton* de Delille, qui parut en 1804, à Paris, chez Giguet, en 3 vol. in-4°.

1. La traduction de l'*Énéide* parue en 1804, à Paris, chez Giguet. La traduction des *Géorgiques* par le même Delille avait paru en 1771.

pereur d'Allemagne viendra aussi en Italie ; probablement ils se rencontreront à Vérone pour diviser l'Europe ; il ne manque que celui de Russie, et ce grand triumvirat pourrait engloutir tous les petits poissons.

Adieu, mon cher Vittorio, occupez-vous de vos livres, et laissez comme moi aller *le monde comme il veut*[1]. Après tout ce que nous avons vu, il est difficile de s'intéresser au sort des Empires et aux destins des peuples, qui sont faits pour être esclaves. Portez-vous bien, et comptez toujours sur mon ancienne amitié que j'avais pour votre respectable mère. Mille choses à notre malade : la société vous salue.

LXXXI (270).

A l'archiprêtre Luti[2].

(13 avril 1905.)

Retour du froid. — Retour de Mme Cicciapori. — Attente du retour du Pape. — Bruit d'un voyage de Napoléon à Florence. — Elisa à Piombino. — Le nouvel ambassadeur de France, M. de Beauharnais. — Continuation de ses lectures ecclésiastiques. — Poésie italienne. — *Mémoires* de Marmontel. — Conseils et encouragements.

Le 13 avril.

Je crains bien, mon cher Archiprêtre, que ce froid hors de saison n'ait nui à votre santé. Le Signor Antonio[3] m'a dit que vous étiez passablement. Sa chère moitié a été *ennuyeusement malade*, car elle a cru que des petits maux étaient une maladie sérieuse. Elle a une grande peur de mourir, et le bon mari la soigne avec une attention ex-

1. Souligné dans l'original.
2. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 259. Même suscription qu'à la lettre 269. Date de l'autographe : 13 avril. La mention de l'arrivée de M. de Beauharnais à Florence fixe l'année 1805.
3. Cicciapori.

trême ; il ne la quitte ni jour ni nuit. C'est le modèle des maris. La fille avance heureusement dans sa grossesse ; elle est heureuse avec son mari, mais elle a toujours l'air sérieuse et froide comme lorsqu'elle était fille ; cela tient à son éducation réservée.

On attend le Pape pour le 4 du mois de mai[1] ; on prétend que le Roi des Rois viendra aussi à Florence donner l'investiture du Duché de Piombino[2] à sa chère sœur Elise qu'on dit (*sic*) viendra s'établir ici avec toute sa cour. Je ne doute pas qu'il ne mettra un Prince et Princesse Impériale dans chaque pays de sa dépendance pour être entretenus ; c'est un assez bon calcul pour son économie.

Le nouveau Ministre français[3] est arrivé avant-hier ; il est beau-frère de l'Impératrice, frère de M. Beauharnais, son premier mari. Ce Monsieur a été émigré et du bon parti, mais il profite de la circonstance de l'élévation de sa belle-sœur pour avoir sa part du gateau.

Je n'ai pas eu le temps de vous rien copier de nouveau de mes manuscrits, mais d'abord que je trouverai quelque chose qui vous convienne, je vous en ferai part.

Je continue mes lectures de Bible, histoire ecclésiastique, schisme, disputes d'évêques dans les premiers siècles, qui se font la guerre comme les courtisans chez les souverains. C'est une histoire scandaleuse pour qui réfléchit un peu, car on voit l'envie et l'ambition masquées sous l'apparence de la défense de la Religion. Ce pauvre Saint Chrysostome en a été la victime, et son éloquence ne l'a pas sauvé.

J'entremesle toutes ces lectures d'un peu de poésie italienne, anglaise, allemande et même françoise : on a besoin

1. A son retour de Paris (où il était allé pour le couronnement).
2. Félix et Élisa Baciocchi étaient princes de Piombino depuis mars 1805, et le 12 juin étaient demandés comme princes de Lucques par le gonfalonnier et les anciens de cette république.
3. François de Beauharnais, nommé ministre plénipotentiaire le 25 février 1805, frère d'Alexandre, décapité en 1799 et mari de Joséphine.

d'un peu d'illusion après avoir lu tant de réalité si dégoûtante. Je ne connaissais pas les odes du Chiabrera et de Bernis[1], qui sont très lyriques.

Il y a des *Mémoires* de Marmontel qui sont intéressants et amusants, parce qu'il fait passer en revue tous les gens de lettres du siècle passé, ayant vécu soixante-quinze ans. Il parle aussi de toutes les personnes remarquables dont il peint le caractère. Pour qui connaît Paris, ces mémoires sont encore plus amusants.

Mille compliments à notre chevalier, à qui je dois une réponse à son aimable lettre; mais ce sera pour la semaine prochaine, pour ne pas vous fatiguer de deux lettres dans le meme ordinaire. Portez-vous bien, mon cher Archiprêtre, autant que le permet votre position; armez-vous de courage et profitez de tous les petites consolations que vous donnent la nature et votre philosophie, que vous devez toujours appeler à votre secours. Comptez à jamais sur mon tendre intérêt pour la vie.

LXXXII (271).

A Vittorio Mocenni[2].

(20 avril 1805.)

Résultat des études philosophiques. — L'intérêt directeur des hommes. — Mariage de la Reine annoncé. — Le cordon de Scaricalasino. — Voyage du Pape annoncé. — *L'Atlas historique* de Molini.

Le 20.

Vous avez raison, mon cher Vittorio, de chercher à vous instruire pour découvrir la vérité; mais on dit qu'elle est

1. Gabriele Chiabrera, poète gênois du dix-septième siècle, et Berni (et non Bernis), le célèbre *burlesque* romain du seizième siècle.
2. Sienne, *ibid.*, I, 84. Suscription : « Al signor Vittorio Mocenni, a Siena. » Date de l'autographe : « le 20. » La date réelle « 20 avril 1806 » est fixée par la concordance de cette lettre et de celle du 23 avril à Cerretani relativement à l'*Atlas* de Molini.

au fond d'un puits. Chaque philosophe a cru la trouver, et chacun l'a vue à sa manière. Après avoir beaucoup lu, on finit par douter de tout, même quasi de ce qu'on voit. Il faut lire aussi pour savoir ce qu'on a dit avant nous, car pour ce qu'on a fait, c'est toujours à peu près la même chose. Un peu plus, un peu moins, les hommes ont toujours été la même chose, mauvais quand leur intérêt les y force, et pour l'ordinaire ni bons, ni mauvais. C'est un grand plaisir que de lire pour satisfaire sa curiosité ; on passe des heures agréables, même encore après qu'on a laissé son livre, parce qu'on a la tête occupée, et qu'il n'y reste plus de place pour les commérages. Il y en a de politiques de toute espèce ; on parle de guerre, mais je n'en crois rien. On dit que la Reine épousera Monsieur de Beauharnais, le fils adoptif, et que l'oncle est ici pour la demander. Il paraît qu'on va ôter le cordon de Scaricalasino[1] ; ce sera un grand bonheur pour ce pays, qui a besoin d'exporter ses marchandises pour recevoir un peu d'argent. Le Pape sera le 4 de mai ici ; il y restera quatre jours et passera par Arezzo pour s'en retourner.

Molini va imprimer un *Atlas historique* très intéressant pour qui étudie l'histoire ; je vous conseille de souscrire ; il doit aller à Sienne pour chercher des souscriptions, qui ne seront que neuf paules par mois, et le tout montera à treize écus. Adieu, mon cher Vittorio, portez-vous bien, et comptez sur mon tendre intérêt. Puccini est à Pistoja. Dites au chevalier Ceretani que je lui répondrai la semaine prochaine.

1. Le cordon sanitaire établi à cause de la fièvre jaune de Livourne.

LXXXIII (272).

A l'archiprêtre Luti[1].

(18 mai 1805.)

Recommandation pour un graveur siennois : prolongation de sa bourse d'études. — Un portrait gravé d'Alfieri. — Madame de Stael en déshabillé. — Les bavardages insipides de Florence.

Le 18 mai.

Vous seriez bien bon, mon cher Archiprêtre, de vouloir bien vous occuper par le moyen de vos amis et surtout de recommander à qui il appartient un graveur, Cipriani[2] *qui est pensionné pour étudier* à Florence, et

1. Sienne, D, VI, 22, fol. 267. Même suscription que la lettre 271. Date de l'autographe : « le 18 mai. » La date de 1805 est assurée par la mention du séjour de Mme de Staël à Florence.

2. Il y a, dans la *Raccolta biografica* de la Biblioteca civica de Sienne une intéressante et précise notice sur ce graveur peu connu, que Mme d'Albany protégeait à cause de la gravure du portrait d'Alfieri. Le biographe l'appelle le meilleur des graveurs qu'ait produits Sienne. Voici les passages essentiels de cette notice :

« Nacque Cipriani [Galgano] da Simonpietro e da Eva Bandini nel 4 decembre 1775. Studiò per poco sotto Lorenzo Feliciati il disegno, poscia nel 1787 passò sotto il Silini che indefessamente copiare gli fece i bei gessi che egli portati avea da Bologna; studiò pure la prospettiva da Bernardino Fantastici ed ebbe i primi rudimenti d'intaglio da Agostino Costa. Giovanni suo maggior fratello lo trasse in Roma e lo raccomandi nel disegno a matita nera al bravo Teodoro Matterni. Avuto un alunnato Biringucci, passò in Firenze sotto il celebre Morghen. Nel 1796 copiò dal Morghen il ritratto di Miraveld e nel 1798 quello di Galileo, di Leon X e della principessa di Carignano. Senza l'assiduo aiuto del maestro condusse in quell' anno il rame figurante l'« *abbondanza* » dal dipinto di Leseur. Una violenta passione amorosa in quest' epoca lo rese infelice. Fù allora che Galgano fuggendo dalle rive dell' Arno visitò Bologna e dalla galleria Zampieri prese in disegno il bellissimo San Pietro di Guido Reni, che incise nel 1804, con lodato da Buonaparte e dal re di Baviera, come pure onorifiche lettere all' artista inviate l'attestano. La testa del Salvatore dello stesso Reni fu incisa nel 1804, poscia il ritratto di Alfieri,

dont les années de sa pension sont écoulées (*sic*), mais qui pourrait obtenir, s'il plaît aux M[essieu]rs qui disposent de ce fonds, une prolongation. Comme il n'a jusqu'à présent travaillé que pour son étude, il désirerait pouvoir continuer encore pendant le temps que on lui prolongerait sa pension. L'archevêque est tout disposé pour lui; voyez si notre ami pourrait le servir! Je vous le recommande vivement : il travaille au portrait de notre respectable ami que je pleure, et je voudrais que l'intérêt ne le guidât pas; il le fera mieux s'il est sûr d'avoir de quoi vivre, au moins pour quelque temps.

Nous avons ici Madame de Staël[1], avec qui je passe ma journée; parce que je suis bien aise de la connaître en déshabillé pour juger de ce qu'elle vaut. Je vous en écrirai d'abord qu'elle sera partie. Je n'ai pas grand temps, étant quasi toujours hors de chez moi. C'est une distraction d'un genre moins insipide que *i soliti pettegolezzi di Firenze*. Ayez soin de vous et comptez à jamais sur mon tendre intérêt pour la vie. Je vous recommande Cipriani; probablement M. Bianchi aura sa voix[2] : je vous prie de lui en parler en mon nom.

del Macchiavello, ecc. Nel 1808 andò maestro d' incisione nell' accademia di Venezia, ove nel 1809 incise pure la Provea di Cesarotti, il ritratto del Guercino, la dormiente di Mieris, la presentazione al Tempio dal Tiziano e il S. Gio Battista dallo stesso, due medaglioni per la Venezia illustrata, il Filippo II dedicato a Metternich ; il Leon X e un vecchio di Tiziano furono incisi dal Cipriani prima del 1827, epoca nella quale intagliò il proprio ritatto che è bellissimo ; nel 1828 incise una Madonna del Sassoferrato e la Violante Palma dal Bordone.

1. Mme d'Albany avait connu Mme de Staël à Paris en 1788. Sur l'histoire de leurs relations, cf. Taillandier, *Lettres inédites*, p. 345. Mme de Staël revenait de Naples et de Rome quand elle s'arrêta à Florence, d'où elle rapporta de Mme d'Albany un souvenir transfiguré (Cf. Lady Blennerhassett, *Mme de Staël*, III, 156 et suiv.).

2. Et pourra voter pour Cipriani.

LXXXIV (273).

A l'archiprêtre Luti.

(21 juin 1805.)

Excuses de son silence. — Une amie en séjour. — Souvenirs d'une amitié d'enfance. — Madame de Staël à Milan. — Crainte superstitieuse de Bonaparte contre elle. — Demandes territoriales de Bacciocchi. — Lucques et Bacciocchi. — Future unité de l'Italie. — Mauvais accueil fait à Bonaparte en Italie. — Police impériale. — Morts d'écrivains : Villoison, Schiller, Anquetil[1].

28 juin.

Il y a des siècles, mon cher Archiprêtre, que je ne vous ai écrit. Comme j'ai une amie[2] depuis vingt jours avec moi, une amie de mon enfance que je retrouve après treize ans d'absence et que je la mène partout pour lui faire voir les curiosités de Florence, cela me laisse peu de temps à moi. Je profite d'un instant que j'ai pour vous remercier de votre bonté, et vous prie de le faire de ma part à notre ami ; je lui écrirai d'abord que mon amie sera partie.

J'ai eu un moment de consolation en la revoyant : nous sommes liées depuis l'âge de quinze ans, et nous ne nous sommes jamais perdues de vue ; quand nous étions loin l'une de l'autre, nous nous écrivions exactement toutes les semaines. Dans ce pays on ne connaît pas ces amitiés de femmes ; on ne sait pas ce que c'est que d'avoir une amie qui partage toutes nos peines et nos plaisirs et avec qui on vit habituellement. Dans les pays ultramontains, les femmes ont besoin d'une autre femme pour aller dans le

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 197. Même suscription. Date de l'autographe : « 21 juin. » La date 1805 est fixée par les nouvelles politiques.
2. Il est possible qu'il s'agisse ici de Mlle de Maltzam.

monde, comme ici on a besoin d'un *cavalier servente*. Ce qui fait qu'elles se ménagent par nécessité.

Madame de Staël a été à Milan et la Police avait ordre de la faire partir, si Buonaparte n'était pas parti[1]. Ce grand homme est si superstitieux qu'il croit que cette femme lui porte malheur. Il est singulier que les gens qui n'ont l'air de rien craindre ont en eux une crainte de choses imaginaires. Je suis persuadée que si on pouvait entrer dans le cœur d'un usurpateur, on verrait que son sort n'est pas enviable; c'est une consolation pour ceux qu'il maltraite. Je ne sais si vous savez que le P[rince] Baghiocchi (*sic*) a demandé un morceau du Siennois pour agrandir son empire. Les Lucquois le demandent pour chef de leur république, et héréditaire même aux femmes[2]. Un autre parti veut le P[rince] Jérôme qui est revenu d'Amérique. Lucien a refusé Parme parce qu'on voulait qu'il renonçât à sa femme. On a l'air de morceler l'Italie, mais elle finira par être à un seul, et ce sera le Roi des Rois. Combien tout cela durera? Il faudrait pouvoir lire dans le grand livre du destin!

On a mal reçu en Italie ce *grand petit homme* qui à son cercle a fait des scènes à plusieurs ambassadeurs; mais la plus forte a été à celui de Naples, à cause de la Reine, qu'il a menacé de mettre à l'aumône ainsi que ses enfants.

Ce grand homme sait tous les commérages, et n'aime pas qu'on parle mal de lui; il veut même mettre un balion (*sic*) dans la bouche de tout le monde. Il faut avouer que cette liberté française a produit un monstre, et qu'on a bien empiré la condition du genre humain. Je crois que les hommes sont nés pour l'esclavage : tout nous le prouve depuis quinze ans.

1. Après le couronnement du 26 mai. C'est alors que Mme de Staël connut les Gattinara de Brême.

2. Cf. Marmottan, *Bonaparte et la république de Lucques*, et Tivaroni, *op, laud.*, II, 47-48.

Tous les gens de lettres disparaissent de ce monde : Villoison est mort ; Schiller, auteur allemand très célèbre, et qui n'avait que quarante-trois ans. Villoison n'en avait que cinquante-six. Anquetil, très savant aussi dans les langues orientales, en avait soixante-dix[1]. J'ai connu beaucoup ces deux derniers. On voit peu à peu disparaître les gens de mérite ; nous restons avec les méchants et les sots. Pour moi je ne ferais pas un grand sacrifice de ma vie ; je voudrais vous donner les années que je dois encore vivre ; vous en feriez un meilleur usage. Adieu, mon cher Archiprêtre ; conservez-moi votre intérêt et comptez sur le mien. Milles pardons et remerciements à notre ami Alexandre. La Caroline est ici, gaie, aimable ; je la vois quelquefois.

LXXXV (274).

A l'archiprêtre Luti[2].

(28 août 1805.)

Nouvelle maladie de l'archiprêtre. — Destinée des bons et des méchants. — L'inquiétude des méchants. — La comtesse incrédule aux bruits de guerre. — Agrandissements territoriaux probables sans guerre. — Réunion probable de l'Allemagne. — Prévision de la chûte de l'Empire. Bonaparte oppresseur et insulteur. — L'astronomie de la comtesse. — Quirina et le général Colli. — La pension de Cipriani.

Le 28 aoust.

Il y avait bien longtemps, mon cher Archiprêtre, que je n'avais reçu de vos nouvelles et de celles de notre ami. Je suis fâchée de vous savoir si souffrant ; c'est triste, sur-

1. Mort de l'helléniste d'Ansse de Villoison, ami et correspondant de Mme d'Albany, le 26 avril 1805 ; du dramaturge Schiller, le 9 mai 1805; de l'orientaliste Anquetil-Duperron, le 17 janvier 1805.

2. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 217. Même suscription. Date de l'autographe : « le 28 août. » Les nouvelles politiques et la nouvelle mention du graveur Cipriani assurent l'année 1805.

tout quand on pense qu'il y a tant de sots qui à votre âge se portent bien ; mais il paraît que tout ce qui est bon et honnête doit souffrir, et que tous les coquins doivent triompher. Le monde ne nous montre pas autre chose ! Je n'attends (*sic*) pas comment on gouverne là-haut et quelle idée a celui qui commande ! Saint Chrysostome nous dit que les justes seraient trop heureux s'ils l'étaient dans ce monde et dans l'autre. Je dis que ce serait un beau miracle du Créateur de punir les méchants ; cela lui ferait des partisans plus que toute chose. Ce que j'espère cependant, c'est que ces fléaux du genre humain ne sont pas aussi heureux qu'ils le paraissent et que cette même inquiétude qui les porte en diagonale d'un côté du monde à l'autre prouve qu'ils sont tourmentés.

Vous aurez entendu dire que nous sommes au moment d'avoir la guerre ; n'en croyez rien ; personne n'a le courage de la déclarer. Tous les princes voudraient prendre tout, sans se remuer, et vous verrez encore prendre la Suisse ou faire semblant de se donner, ainsi que la Hollande, et prendre l'Espagne et le Portugal, et Naples et la Toscane, et chasser tous les princes de la maison de Bourbon au Mexique, parce que, d'après les principes de Machiavel, il faut détruire la famille dont on usurpe le trône. Si cet homme vit, vous le verrez, insatiable comme Charlemagne (qu'il prend pour modèle), s'emparer de toute l'Allemagne, parce que l'ambitieux conquérant n'est jamais satisfait. Si nous vivons assez, nous verrons tomber cet empire comme un château de cartes. On dit qu'il a embarqué ses troupes pour aller en Angleterre : c'est un torrent que rien ne peut arrêter, et qui peut-être finira de lui-même comme toutes les choses dans la nature qui sont trop violentes ; mais je doute que la résistance puisse le comprimer. Dans tous les siècles il y a eu de ces fléaux pour l'Europe. Celui-ci opprime, car il se plaît à rendre malheureux et à insulter, comme il a fait à Milan et à Gênes.

Savez-vous que depuis quelque temps je me suis occupée un peu des mouvements du Ciel, et toutes ces grandes machines qui se remuent là-haut m'ont fait paraître nos commérages politiques bien petits. Il est vrai que même un insecte, quand il nous tourmente, est un objet essentiel pour nous; ainsi il est tout naturel que nous soyons affectés de ce qui arrive autour de nous. Mais quand on pense à l'immensité des astres et à leur ordre, il paraît singulier que notre vanité imagine que le Créateur s'occupe de chacun de nous en particulier.

La Quirina est occupée du général Colli, et lui d'elle, ce qui est moins étonnant, car le bonhomne n'est pas fait pour lui plaire. Il a balayé chez elle toutes les personnes qui lui déplaisaient, et il est resté seul maître du champ de bataille, en bon général. Il est enchanté de sa conquête.

Cipriani m'a dit qu'il avait eu la confirmation de la pension, dont il est bien reconnaissant; il fait honneur à Sienne. Mille choses à l'ami Alessandro. Adieu, mon cher Archiprêtre, ayez du courage; servez-vous du travail de t[oute] votre vie pour acquérir de la philosophie; comptez sur mon amitié.

LXXXVI (275).

A l'archiprêtre Luti[1].

(26 octobre 1805.)

Edition des *Œuvres posthumes*. — Six volumes imprimés. — Nouvelles de la guerre. — Manque des nouvelles d'Allemagne. — Défaites humiliantes des Autrichiens. — Pronostics sur l'avenir de l'Allemagne. — Napoléon empereur d'Allemagne. — La philosophie et l'indifférence. — Quirina Maggiotti et Colli.

Le 26 8bre (*sic*).

Je voudrais bien, mon cher Archiprêtre, pouvoir vous envoyer les six volumes[2] qui sont imprimés, mais ils appartiennent au libraire, qui les fera paraître dans le mois de décembre. Si vous étiez à Florence, je ne ferais aucune difficulté de vous les confier. Ayez donc un peu de patience et vous les lirez.

Vous aurez entendu des nouvelles peu agréables de la guerre. Comme nous ne les savons que d'un côté, nous pouvons encore en douter. Aucune lettre d'Allemagne n'arrive en Italie. Quoique je n'aie pas grande confiance dans la manière de faire la guerre des Autrichiens, il me paraît cependant difficile qu'au commencement de la campagne ils se fassent donner échec et mat en trois coups; cela serait un peu trop humiliant. Si le nouveau conquérant abat la maison d'Autriche, comme il se propose de mettre la couronne impériale sur sa tête, nous verrons les autres princes d'Allemagne tomber comme des

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 229. Même suscription que la lettre 274. Date de l'autographe : « le 26 octobre. » L'état d'avancement des *Œuvres posthumes* permet de fixer l'année 1805.
2. Des *Œuvres posthumes*.

châteaux de cartes. Pour moi, je suis persuadée qu'il est difficile d'arrêter un torrent qui se répand avec fureur; nous avons l'exemple des autres conquérants que rien n'a pu empêcher d'aller en avant. Ils tombent d'eux-mêmes; tout en s'étendant ils perdent de leur force. Pour nous il est difficile que nous voyons jamais renaître la tranquillité. Il faut donc s'envelopper dans sa philosophie et aller en avant, pour arriver au but de notre voyage. Le temps que nous avons à parcourir est moindre que celui que nous avons passé heureusement. Dans tout ceci il ne me déplaît que de voir triompher le méchant; car pour moi je ne crains plus rien dans ce monde, et ce qui y arrive m'intéresse peu. Quant aux méchants, je vois qu'ils ont toujours eu raison; je ne comprends pas comment on l'entend dans l[a] meilleure planète que la notre.

La Quirina est toujours l'idole de son vieux et délabré Général. J'admire sa patience! Elle fera un cours de guerre, car c'est son discours favori. Elle est dédommagée de l'ennui, allant en voiture et au théâtre avec lui, et toujours avec lui. Cette jeune personne me paraît dévouée aux ennuyeux; qui sait quelle fée a assisté à sa naissance? Adieu, mon cher Archiprêtre, ayez soin de vous, ne m'oubliez pas et comptez sur mon tendre intérêt. Mille choses au chevalier Cerretani. J'espère que son amie se porte bien.

LXXXVII (276).

A l'archiprêtre Luti[1].

(21 décembre 1805.)

Visite agréable du conseiller Signorini. — *Mondo nuovo e mondo vecchio.* — Comparaison de Napoléon avec César. — Singulière appréciation des *Bulletins.* — Colli chez les Maggiotti. — Les affaires de famille de Quirina. — Le chapitre XXXVII de Montaigne.

Le 21.

Je suis charmée, mon cher Archiprêtre, que vous avez (*sic*) eu quelques moments agréables. Le Conseiller Signorini est un homme aimable et rempli d'esprit qui connaît bien le monde ; il l'a vu de près à Milan, *ed anche il mondo nuovo.* A propos de celui-là, concevez-vous la bêtise et l'ineptie du *mondo vecchio*, qui bientôt disparaîtra ; car on va le réduire terriblement par la mauvaise paix où on lui prendra le Vénitien et le Tyrol, sans compter le reste. Messieurs les Empereurs allemands se sont fait battre, humilier, et ont l'air de remercier celui qui tient la verge. Je trouve que ce *capitaine moderne* ressemble à César, moins ses vertus ; mais il a son activité, sa prévoyance, son (*sic*) hardiesse et sa témérité ; mais il lui manque sa générosité, son amabilité et sa grandeur d'âme. Il ne ressemble en rien à Alexandre ni aux autres Capitaines Grecs. Avouez que les bulletins où il rend compte de ses exploits, et *qu'il fait lui-même*, sont dignes d'une vieille religieuse pour le commérage[2].

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 145. Même suscription qu'à la lettre 274. Date de l'autographe : « le 21 » ; la date « décembre 1805 » est fixée par l'allusion au traité « qui va se faire ». C'est le traité de Presbourg signé le 26 décembre 1805.
2. Comparaison singulière et inattendue.

Pour me mettre à l'unisson de ce langage, je vous parlerai de la Quirina qui a arrangé ses affaires avec son beau-père, et je m'imagine que le vieux général Colli y a eu part; car vous savez combien ce Maggiotti est souple devant ceux qu'il croit plus que lui. La Quirina me l'a dit l'autre jour; ainsi la chose est sûre. J'en suis charmée pour elle. Il lui fait une pension de cinquante-deux paulis par mois et lui donne trois mille écus de contre dotte[1], mille à la mort du beau-père, et le reste à la mort du mari. C'est peu pour avoir vécu avec un imbécile. Elle paraît contente de son sort, et à la mort du Cerbère elle sera heureuse, car le mari ne l'ennuiera pas. Il vaut mieux avoir un imbécile déclaré qu'un qui ne l'est qu'à demi.

Mille choses à notre chevalier; je désire pour vous son retour en ville; sa société doit vous être d'une grande ressource.

Adieu, mon cher Archiprêtre. Je vous souhaite une bonne année prochaine, de la patience et du courage. Lisez le trente-septième chapitre de Montaigne qui se nomme *de la ressemblance des enfants aux pères*, et où il parle de tout autre chose, mais surtout de la colique à laquelle il était sujet. Vous verrez comme il parle des maux. C'est mon bréviaire que ce Montaigne, ma consolation et la pâture de mon âme et de mon esprit.

1. *Ital.* : contradotte. C'est une donation faite par le mari à sa femme en vue d'assurer la subsistance des enfants à venir.

LXXXVIII (277).

A l'archiprêtre Luti[1].

(8 février 1806.)

La grippe et la guérison de Luti. — Eloge de Montaigne. — La Boëtie et la *Servitude volontaire*. — Bruit ridicule d'une conjuration à Sienne. — Le capitaine Mari à Volterra. — Les vengeances. — Les temps de tutelle. — Salomon et les philosophes. — Les bavardages de Montaigne et de la comtesse.

8 février.

J'ai appris, cher Archiprêtre, que vous avez eu la grippe, mais je sais aussi que vous êtes bien rétabli. Le prieur[2] Bianchi m'a donné de vos nouvelles. Je suis charmée que vous soyez content de Montaigne. Plus vous le lirez, plus vous l'aimerez ; c'est mon bréviaire ; je ne manque pas un jour d'en nourrir mon âme ; c'est une véritable pâture. Il connaît bien l'homme. Dans le chapitre second du livre VIII il dit : « *Les autres forment l'homme ; je le récite* ». Et en vérité il l'a bien étudié, en s'étudiant lui-même ; il dit aussi que c'était sa principale étude. Chaque phrase fait penser ; je ne connais pas de livre qui apprenne davantage à réfléchir ; et puis tout ce qu'il dit est entrelardé des maximes des Anciens et des poètes dont il a tiré le suc et en a fait un chille (*sic*) à lui. Je l'ai déjà lu trois fois, et puis je le recommence. Je crois que son ami La Béotie (*sic*) avait un caractère plus fort, à ce qui paraît dans sa *Servitude volontaire*. Si j'étais en prison et qu'on ne voulût me donner qu'un seul ouvrage, je demanderais Montaigne, et il me suffirait.

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 177. Même suscription qu'à la lettre 274. Date de l'autographe : 8 février. » La date de l'année 1806 est précisée par la mésaventure du capitaine Mari.

2. Prieur est ici un titre de magistrature civile.

On parle ici d'une conjuration qui devait éclater à Sienne, chose fausse certainement; mais il y a des gens qui, quoique vainqueurs, voient partout des monstres. Ces gens la commandent despotiquement : vous vous en serez aperçu par les *nouvelles promotions*. Le pauvre *Capitaine Mari* a été fait aide de camp d'un aide de camp de Voltaire[1], et ordre à sa femme de l'y accompagner. La vengeance est à l'ordre du jour. Si vous vous ressouvenez des proverbes de Salomon, vous vous rappellerez ce qu'il dit des temps de Tutelles. Savez-vous, mon cher archiprêtre, que dans les *Œuvres de Salomon* il y a tout ce que nous avons trouvé depuis dans tous nos philosophes? que ce n'est qu'une répétition de ce qu'il a dit avant eux plus brièvement? Mais un Archiprêtre sait tout cela mieux que moi, quoique *anch' io*, je me suis occupée de la Bible, des Saints Pères, et de tous les schismes et hérésies, ainsi que de tous les systêmes philosophiques; et quand on a bien pressuré tout cela, on voit que l'homme aime à nourrir son esprit de chimères, et que la curiosité le porte à chercher la vérité qu'il ne trouve pas, parce qu'il n'est pas organisé pour cela; il nous manque des données pour juger de mille choses.

Voilà assez bavarder. Montaigne m'apprend à *chiacchierare;* si j'avais son esprit et ses connaissances on me le pardonnerait; mais je demande votre indulgence en faveur de l'intérêt que je vous porte, et pour celui de vouloir vous distraire un instant, en riant à mes dépens. Mille choses à notre ami; ne m'oubliez pas, et comptez toujours sur mon tendre intérêt. Courage et patience : ce sont les seules vertus qu'on peut pratiquer à présent; tout le monde en est logé là.

1. *Sic*, pour Volterra.

LXXXIX (278).

A l'archiprêtre Luti[1].

(3 mai 1806.)

Nouvelles familières. — Défense des Italiens par Baldelli contre Mme de Staël. — Portrait peu flatté de Madame de Staël. — Son premier roman. — Sa rivalité littéraire avec Mme de Genlis. — Siège de Gaëte. — Menaces au Saint-Siège. — La nouvelle reine de Naples. — Quirina Maggrotti et Colli à Livourne. — Nouveaux bruits de guerre.

3 mai.

J'ai été charmée, mon cher Archiprêtre, de recevoir de vos nouvelles par vous-même, car j'en ai eu indirectement par la Caroline, que je vous prie de saluer de ma part; j'aime cette aimable femme, et je m'intéresse vivement à son mari que je révère. Mr Gagnoni m'a aussi parlé de vous; sa femme est malade, et lui joue aux échecs avec succès.

Le petit opuscule que vous avez vu est de M. Baldelli, qui a voulu prendre la défense des Italiens que Madame de Staël, dans son histoire des différentes littératures[2], traite assez mal, parce qu'elle n'entend pas leurs ouvrages et répète ce que des Français qui ne les ont pas lus en disent aussi. Madame de Staël est fille de M. Necker; [elle] a été ici l'année passée; elle a de l'esprit beaucoup, un grand vernis d'instruction qu'elle a pris en vivant depuis son enfance avec des gens de lettres; elle écrit sans digérer ses ouvrages, parce qu'elle n'en a pas le

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 261. Même suscription qu'à la lettre 274. Date de l'autographe : 3 mai. » L'allusion à Corinne et à la révolution de Naples fixe l'année 1806.

2. Il faut reconnaître sous ce titre le célèbre ouvrage : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales;* la réplique de Baldelli paraissait un peu tard.

temps, passant ses journées en société et à écouter les hommages de ses amants qu'elle a en grand nombre, quoique laide; mais son esprit et son rôle de femme auteur et de fille de M. Necker excitent la curiosité des hommes, et enflamt (*sic*) leur imagination. Nous allons avoir un nouveau roman de sa façon qui sera une espèce de voyage d'Italie[1], où elle n'a rien vu, et où elle s'est fait voir. Madame de Genlis[2], qui est sa rivale par l'esprit, a plus de sens dans ses ouvrages; elle est aussi plus âgée; cette dernière est nommée gouvernante des enfants de la nouvelle reine de Naples[3], qui doit passer ici dans ce mois. En attendant Gaète[4] se défend et ne fait pas comme Ulm. Rome tremble; on la menace de prendre son temporel, et de ne lui laisser que les bénédictions (à ce qu'en dit). La Toscane *tira avanti;* je crains bien qu'elle finira par faire partie du grand Empire.

Piatti promet de donner *les six premiers volumes* le mois prochain ; je ne conçois pas pourquoi il retarde tant.

La Quirina est allé à Livourne avec son *vieux Général* et le beau-père par eau gardant les équipages ; elle est devenue l'idole de ce vieux homme, qui ne la quitte pas plus que son ombre; je ne conçois pas comment elle a la patience de l'écouter; cela serait au-dessus de mes forces, au delà d'une heure. C'est un galant homme, mais qui parle toujours de ses campagnes.

Je salue votre digne ami Cerretani, qui est bien digne d'être aimé, car il est bien fidèle à ses amis. Ayez soin de vous, et croyez que je m'intèresse tendrement à vous. On parle de nouveau de la guerre entre la Russie et la Prusse.

1. *Corinne.*

2. Cf. H. Bonhomme, *Madame la comtesse de Genlis, etc.* (1746-1830). et *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, lettre 1 (12 octobre 1806). — On sait que Mme de Genlis n'alla pas en Italie.

3. Mme Joseph Bonaparte. Le roi Joseph était entré à Naples le 15 février 1806.

4. Gaète, assiégée par Masséna, capitula le 1er juillet 1806, après une longue et meurtrière résistance.

XC (279).

A l'archiprêtre Luti [1].

(22 août 1806.)

Les *Opere Postume*. — Envoi à Luti. — Violentes critiques contre ces ouvrages. — Résignation de Mme d'Albany. — Exemples fameux d'incapacité critique. — Appréciations des Satires. — Le style de *Salluste*. — La rupture franco-anglaise. — Mort de Fox.

Le 22 aoust.

Je suis charmée, mon cher Archiprêtre, que j'aie pu vous procurer un instant d'amusement. Je vous ai envoyé les six volumes dans l'instant même qu'ils ont paru. On *se déchaîne* infiniment contre ces ouvrages, et Mr Pelli est arrivé à dire que les Satires n'étaient que *delle scioccherie*. Je m'attendais à toute autre critique, mais non pas à les accuser de bêtise. Le temps les placera à leur place. Et quand on pense que les Toscans ont eu la bêtise de trouver le poème du Tasse mauvais, et les Français la *Phèdre* et l'*Athalie* de Racine et les Anglais *le Paradis perdu*, il faut s'attendre à tout du jugement de la multitude. L'envie, la jalousie, la bêtise crient plus fort que les autres. Quant à moi, on peut dire ce qu'on veut, peu m'importe ! Si l'ouvrage est bon, malgré les clameurs il restera telle (*sic*); s'il est mauvais, malgré les louanges il sera oublié. Laissons-les dire : je suis charmée de vous avoir procuré quelques distractions et probablement des sujets de réflexions, car la satire *sur les Lois* est pleine de belles pensées ; mais malheureusement le vulgaire n'aime pas à réfléchir. L'*antireligionnerie* est très philosophique : elle

1. Sienne, D, VI, 22, fol. 215. Même suscription. Date de l'autographe : « 22 août. » La publication des *Opere postume* fixe l'année 1806.

n'est pas dévote; mais elle fait voir cependant qu'on ne peut pas facilement détruire une Religion de tant de siècles sans en créer une autre. Au reste vous aurez observé tout cela de vous-même. Le style de *Salluste* est un modèle de prose italienne; je voudrais que les Etrangers qui disent que la langue italienne n'est pas énergique et n'est pas brève puissent entendre cette traduction.

Les lettres de Paris d'aujourd'hui disent qu'on croit la paix rompue avec l'Angleterre; nous verrons. On dit que Fox est mort. Nous verrons encore bien des bouleversements !

Milles choses à notre ami. Comptez à jamais sur mon tendre intérêt. Je salue de tout mon cœur l'aimable Caroline et son excellent mari.

XCI (280).

A Vittorio Mocenni[1].

(15 octobre 1806.)

Promesse d'envoi des *Postumi.*

15 8bre (*sic*).

Ho ricevuto, caro Vittorio, la sua lettera di campagna e mi farei un pregio di mandarle i cinque[2] volumi dei *Postumi* per complettare il suo esemplare; ma mi manca l'occasione; fine ora (*sic*) non ne ho trovato. Subito che mi capiterà, non manchero di profittarne e di provarle il piacere che ho d'obbligarla e di dimonstrarle i miei senti-

1. Sienne. *ibid.*, I, 86. Suscription : « Al signor Vittorio Mocenni, a Siena. » Date de l'autographe : 15 octobre. L'année 1806 est donnée par l'allusion à l'édition parue des *Œuvres posthumes*.
2. *Cinque*, au lieu de six volumes alors publiés, est probablement un lapsus de la comtesse.

menti d'amicizia. In tanto sono per sempre la sua devotissima

Serva ed amica,

Luisa d'Albany.

XCII (281).

A Vittorio Mocenni[1].

(23 novembre 1806.)

Protestations d'intérêt. — Une visite manquée. — Lecture des *Œuvres Posthumes*. — Promesse d'un exemplaire. — La satire sur *l'éducation*. — Les *Postume* interdites à Florence.

Samedi 23 novembre.

Je viens de recevoir, mon cher Monsieur, votre lettre. Je vous remercie de votre aimable souvenir, et je vous prie d'être persuadé que le fils chéri de ma chère Thérèse sera toujours un objet d'intérêt pour moi. Je me rappelle que la dernière fois que vous êtes venu à Florence vous vous êtes présenté chez moi, et que vous n'avez pas été reçu, parce que j'avais affaire. Je crains que vous n'eussiez cru que je n'étais pas bien aise de vous revoir, et que les domestiques vous aient mal fait la commission; parce que tout ce qui passe par leur organe change de nature. Je vous le répète : je n'oublierai jamais que vous êtes le fils d'une femme qui m'était chère. Je suis charmée que vous avez lu (*sic*) avec plaisir et admiration les *Œuvres posthumes*. Je tâcherai de vous les envoyer, pour que vous les eussiez (*sic*) pour faire suite aux tragédies. Il serait utile qu'on étudiât celle sur *l'éducation ;*

1. Sienne, *ibid.*, I, 87. Même suscription qu'à la lettre 272. Date de l'autographe : samedi 23 novembre. L'allusion aux *Œuvres posthumes* fixe 1806.

celle qu'on critique peut trouver des gens qui la désapprouvent; mais si on la lisait dans l'esprit qu'elle est faite, peut-être la verrait-on d'un autre œil. Le temps, mon cher Vittorio, remet chaque chose à sa place, et la critique, et l'envie usent leurs ongles. Si ces satires sont bonnes, elles le resteront; si elles sont mauvaises, rien ne les rendra bonnes. Vous voyez que je prends la chose très philosophiquement ! Je vous prie de lire la traduction de *Salluste* avec attention, et vous l'admirerez !

Adieu, mon cher Vittorio, portez-vous bien, et comptez à jamais sur l'intérêt que vous m'avez inspiré et que votre digne mère m'avait inspiré pour vous. Sa mémoire est gravée dans mon cœur et ne s'effacera qu'avec ma mort. Adieu. Mille choses à notre excellent Archiprêtre. J'espère bientôt lui envoyer la continuation de nos *Posthumes*, qui se vendent à Milan et à Turin avec permission. La Toscane seule les a défendus !

XCIII (282).

A l'archiprêtre Luti [1].

(10 janvier 1807.)

Souhaits de nouvel an et de santé. — *Opere Postume :* Virgile. — Les comédies. — Interdiction de la vente. — Polémiques violentes contre les *Postume*. — Attaques de Carmignani. — Malheur domestique de Quirina. — Dans sa bibliothèque. — *La Tirannide*. — Souvenir attendri d'Alfieri.

10 janvier 1807.

Je vous souhaite, mon cher Archiprêtre, une meilleure année que celle que nous avons passée. M. Antonio Cicciaporci m'a dit qu'il vous avait trouvé mieux qu'il

1. Sienne, *ibid.*, D, VI, 22, fol. 267. Même suscription qu'à la lettre 281. Date de l'autographe.

ne vous avait laissé. Je désire que vous continuiez à gagner ou au moins à demeurer comme vous êtes. Je suis charmée que nos *Œuvres Posthumes* vous ont donné quelques instants de distraction. Je voudrais pouvoir continuer ou plutôt faire lever le sequestre sur l'édition pour pouvoir distribuer quatre autres volumes qui sont déjà imprimés. Il y [en] a deux [de] Virgile et deux des Comédies. On me dit que c'est votre Cardinal, inspiré par le Nonce, qui a écrit à la Reine pour faire défendre comme irréligieux et impolitiques Salluste, Térence, *les Grecs et les Satires, tutti in un fascio.* Aussi m'écrit-on de partout : « Depuis quand la Toscane est-elle devenue si barbare? » On pouvait défendre *les Satires*, même les brûler, mais laisser vendre les autres. On prétend que c'est notre excellent chevalier satirique[1] qui est cause de tout cela. Les passions en général sont aveugles, mais surtout l'envie. Il y aurait une manière de punir l'auteur cruellement : ce serait de mieux faire que lui, et on dit que cet *Ange* s'efforce d'être méchant, et surtout contre les femmes. Je conçois qu'il doit s'en plaindre, car il n'est pas fait pour leur plaire. Quant à nos *Posthumes*, il en sera comme des tragédies : on leur rendra justice avec le temps, et quoique le *Signor* Carminiani les ait attaqués bêtement et en mauvais style, il n'en sera ni plus ni moins. Décureil les a défendus et ne leur a fait non plus ni bien ni mal. J'écrirai à notre ami un autre courier pour ne pas multiplier mes lettres. Je vous prie de le saluer pour moi. C'est un excellent ami et d'une bien bonne compagnie.

La Quirina n'est pas, je crois, heureuse dans son intérieur avec son Cerbère de beau-père qui n'est qu'un *Dragon ripulito;* car vous savez qu'il a commencé par être soldat, et on ne perd jamais le goût du terroir.

Je passe ma journée, au moins une grande partie, au

1. Angiolo d'Elci.

milieu de mes livres qui augmentent tous les jours. Je ne trouve pas de meilleure et plus sûre compagnie. Au moins on peut penser avec eux ce qu'on ne peut pas dire avec ceux qui répètent. Quel temps! Qui l'aurait cru que tant de belles promesses nous rameneraient à être pis qu'auparavant! Si vous avez *la Tirannide*, vous verrez qu'il n'est plus exagéré et que celui qui l'a écrit savait jusqu'où on peut aller. Je vous prie de le relire. Adieu, mon cher Archiprêtre, faites-vous courage, conservez-moi votre amitié, je vous aime comme un ancien ami d'une personne que j'adorais, respectais et que je pleure tous les jours, et qui a emporté avec lui le bonheur de ma vie.

XCIV (283).

A Vittorio Mocenni [1].

(7 mars 1807.)

Mort de l'archiprêtre Luti. — Son amitié pour Teresa Mocenni. — Le chemin de la vertu. — Conseils moraux. — Les *Opere Postume*. — Levée du sequestre. — Protestations de dévouement.

« 7 mars. »

Je vous remercie, mon cher Vittorio, de votre attention. Je suis bien sûre que vous aurez senti vivement la perte de ce bon Archiprêtre [2], qui était l'ami de votre digne mère. Il est bien triste de voir disparaître tous ses amis! Mais vous êtes jeune et vous en ferez de votre âge; tâchez d'en choisir qui ne vous entraînent pas dans le mal et ne gâtent pas vos principes. Croyez-moi : on est plus heureux de suivre le chemin de la vertu ; on jouit de

1. Sienne, *ibid.*, II, 88. Même suscription que la lettre 282. Date de l'autographe : « 7 mars. » L'allusion à la mort récente de l'archiprêtre fixe l'année 1807.
2. Mort le 25 février 1807.

l'estime des autres et de la sienne. Il est si doux de n'avoir rien à se reprocher, et d'aller la tête levée. Vous voyez par mes conseils que je me sers des droits que m'avait donnés votre mère et que je continue à vous prêcher.

Puisque je suis sur ce ton, j'espère que vous continuez à vous occuper et que vous aimez toujours l'étude. Je vous envoierai un de ces jours la continuation des *Posthumes*. Nous avons eu la permission de vendre ceux qui ont été défendus, et de continuer à imprimer ceux qui restent. Je vous les envoyerai quand ils paraîtront. Il me paraît qu'on aurait pû s'empêcher de les séquestrer ; au reste c'est assez indifférent. On ne les lira ni plus ni moins. Adieu, mon cher Vittorio, comptez que vous avez en moi une personne qui s'intéresse à vous et qui n'oubliera jamais que vous étiez l'enfant *chéri de mon amie*[1]. Je me flatte que votre conduite sera toujours digne des sentiments qu'elle vous accordait. Adieu ; portez-vous bien et comptez sur mon amitié.

XCV (284).

A Vittorio Mocenni[2].

(28 mars 1807.)

Une chûte de cheval. — Les consolations de l'étude. — Eloge de Teresa Mocenni. — Eloge d'Alfieri : un Dieu sur la terre. — Détachement de la comtesse des choses terrestres. — La *Vita* d'Alfieri. — Les relations de Vittorio avec son père. — Lisez Montaigne !

Samedi 28 mars.

Je suis fâchée, mon cher Vittorio, que vous soyez tombé de cheval ; il faut tâcher que cela ne vous arrive pas sou-

1. Souligné dans l'original.

2. Sienne, *ibid.*, II, 91. Même suscription qu'à la lettre 284. Date de l'autographe : 28 mars. L'année 1807 est fixée par l'allusion aux *Opere postume*.

vent, car ces chûtes sont dangereuses et surtout quand on bat la tête ou la poitrine. Puisque vous n'êtes pas bon écuyer, vous feriez mieux d'aller en cabriolet et de vous faire mener. J'espère que vous ne vous en ressentez plus et que vous vous portez bien.

Vous avez bien raison de continuer à vous occuper de l'étude : il n'y a rien qui distrait (*sic*) autant si on a des chagrins ou des contractdit (*sic*) et qui remplisse même le cœur, car la plupart du temps le cœur [ne] cherche à s'occuper que parce que la tête est vuide. Il est vrai qu'à votre âge on a besoin de s'attacher, mais vous dites bien : il est très-rare de trouver un cœur qui s'entende avec le nôtre. Il vous sera difficile de retrouver une autre personne qui vous aime comme votre digne mère, et qui sait (*sic*) aimer comme elle. C'était une femme peu commune pour son cœur et son esprit, ainsi que *votre parrain ;* aussi tout le monde me paraît bien médiocre quand je le compare avec lui. Ses vertus étaient encore supérieures à son génie. Il avait une douceur dans le commerce de la vie que son extérieur n'annonçait pas. Il ne m'a jamais dit dans l'espace de vingt-six ans une parole désagréable. Je puis dire que je le respectais comme un Dieu sur la terre. J'étais bien loin d'être digne de lui ; il n'y a que mon extrême attachement et mes regrets immenses qui paraît (*sic*) mériter d'être aimée de lui. Quelle perte pour moi ! Aussi rien ne m'attache plus à la vie, et je vois la mort sans crainte. Je suis bien sûre aussi que vous devez souvent pleurer votre digne mère. Je suis bien sûre que vous lisez la *Vie* de votre parrain avec plaisir. Je vais remettre à M. Cicciaporci les deux tomes du *Virgile* pour l'envoyer à la première occasion ; il connaît ordinairement les Siennois qui viennent ici, ou je l'envoyerai à votre sœur. Il me paraît que vous faites une étude de grande entreprise [1], car vous

1. Vittorio Mocenni étudiait alors la médecine. Il passa son doctorat en 1809 et mourut un an après.

ne voulez pas me dire ce que c'est! Dites-moi comment votre père vous traite? est-il plus indulgent pour vos études? Il a bien tort de vous contrarier sur cela, comme je lui ai dit, car si vous n'aimez pas les livres, vous aimerez les jeux ou autre chose. Les livres sont un grand préservatif contre beaucoup de vices.

Dites-moi si vous connaissez la *Vie de Cicéron* par Middleton. C'est un ouvrage excellent. Je vous exhorte aussi à lire tous les jours un peu de Montaigne; il doit être parmi les livres de votre mère. Je lui (*sic*) avais envoyé. J'en fais mon bréviaire; quand je l'ai fini, je le recommence. Il est composé d'une essence de tous les anciens. Adieu, mon cher Vittorio, continuez à me regarder comme l'amie de votre mère, et moi je vous aimerai comme son fils.

XCVI (285).

A Vittorio Mocenni[1].

(21 avril 1807.)

Les *Opere Postume*. — Pour compléter un exemplaire. — Interdiction de *Térence*. — La censure et les vers non orthodoxes de Virgile. — La religion et la censure. — Inconséquence et stupidité de la censure. — Interdictions saugrenues. — L'utilité de l'étude. — Lectures de la comtesse. — Les lyriques italiens. — Machiavel, Montesquieu, Montaigne. — Vittorio mélancolique.

21 avril.

Je vous prie, mon cher Vittorio, de me mander les couleurs de la couverture des six premiers volumes des *Posthumes* et la couleur des deux derniers, pour voir de

1. Sienne, *ibid.*, I, 59. Même suscription qu'à la lettre 285. Date de l'autographe : 21 avril; de Quirina Maggiotti : 21 avril 1806; c'est une erreur. La nouvelle de l'interdiction de Térence et Virgile permet de la placer en avril 1807.

quelle édition est le *Virgile*. Les réviseurs de nos *posthumes* viennent encore de défendre la vente des satires (c'est tout simple), mais aussi de Térence : c'est un peu plus extraordinaire! Car on le lit depuis dix huit cents ans, et il est traduit cinquante fois en italien. Il faut que les bons curés qui examinent les livres soient de terribles anes, et n'aient pas fait leurs études, car dans toutes les écoles on explique ce Latiniste (*sic*). Ils ont aussi ordonné d'ôter des vers de Virgile et des traductions grecques, comme non orthodoxes. Avouez, mon cher Vittorio, que nous reculons au lieu d'avancer. Ils ont défendu nos comédies, mais on ne les vendra pas moins. On ne croirait jamais que c'est en Toscane où il y ait de pareilles bêtes. Ils croient avec ces platitudes de faire du bien à la religion! Ils sont si inconséquents! Ils laissent vendre publiquement toutes les *Œuvres* d'Helvétius, de Boulanger, et de tant d'autres auteurs qu'ils ne connaissent pas. Une fois ne se sont-ils pas avisés de défendre le *traité des sections coniques* et un *traité sur la cultivation des haies* (delle siepe), parce qu'ils ont cru qu'il y avait quelques mystères sous ces noms? Ces messieurs si éclairés sont un nommé Jarry, curé de Saint-Joseph, un nommé Buccelli, chanoine de Saint-Laurent.

Je serais curieuse, mon cher Vittorio, de savoir ce que vous étudiez? Il me paraît d'après votre lettre que vous avez fait quelque grande entreprise : vous avez raison! Il ne faut pas cependant négliger les devoirs de votre état. Sans cela votre père le trouverait mal, et vous le devez à vous-même ; mais vous ne pouvez pas mieux employer vos moments de loisirs qu'avec les livres. On les trouve toujours, et ils sont notre consolation et notre amusement. Je bénis Dieu tous les jours d'avoir ce goût de l'occupation ; je passe des cinq ou six heures sans m'en douter. J'ai relu tous les historiens d'Alexandre avec plaisir. Je lis aussi tous les jours un peu les poëtes italiens, anglais et allemands. Je ne connaissais pas les Lyriques Ita-

liens ; j'ai été contente de différents morceaux de quelques uns. J'ai relu tout Machiavel et Montesquieu ; et je ne manque jamais un jour de lire Montaigne ou un ouvrage de morale pour nourrir l'âme, la fortifier, et lui apprendre à s'accoutumer à voir les choses pour ce qu'elles sont. Il faut que la lecture soit plus utile à l'âme qu'à l'esprit ; alors l'étude fait du bien, et, sans livre même, on étudie au milieu du grand monde autant que seul dans sa chambre. Vous voyez, mon cher Vittorio, que je finis toujours par un peu de sermon. Je compte sur votre indulgence et sur votre amitié pour moi. Comptez sur la mienne pour la vie. A la mélancolie de vos lettres, il me paraît que votre cœur a eu quelque peine secrète. Dites-moi si je l'ai deviné.

XCVII (286).

A Vittorio Mocenni[1].

(30 mai 1807.)

Echange des volumes du *Virgile*. — Etudes de médecine. — Placement d'argent en terres. — Les dangers du négoce. — La vie rurale : exemple de Caton l'Ancien. — Fin prochaine de l'édition des *Œuvres posthumes*.

30 mai.

Je vous prie, mon cher Vittorio, quand vous aurez une occasion, de me renvoyer les deux tomes du Virgile, pour que je vous renvoye ceux qui vont avec la couverture rouge. Je suis charmée que vous vous occupiez de la médecine, et surtout que vous ayez placé vos fonds en bonnes

1. Sienne, *ibid.*, I, 93. Même suscription qu'à la lettre 287. Date de l'autographe : 30 mai ; de Quirina Maggiotti : 1807 ; la conclusion de l'échange du *Virgile* assure en effet la date 1807.

terres, qui ne risquent rien. Si vous savez *les administrer*[1] et si même vous avez besoin de faire le noviciat dans le commencement, votre fonds ne sera pas perdu. Dans ce moment il est trop dangereux de faire le négociant. *La bonne foi*[2] n'est plus à l'ordre du jour, et celui qui l'exerce en est la dupe ; au lieu qu'en faisant valoir ses terres, on procure du bien aux autres ; plus on augmente la cultivation (*sic*) et plus on augmente la population. C'était l'occupation de Caton l'ancien qui a même écrit sur cette matière. Cette occupation rend indépendant et ne gâte pas le cœur comme le négoce, qui ordinairement se fait toujours au détriment des autres.

Si vous avez de quoi vivre, la médecine ne sera pour vous qu'un amusement, ou au moins vous pourrez l'exercer plus noblement. Je désire que vous vous fassiez honneur, et que vous vous conserviez, dans quel état que vous embrasserez, digne des sentiments que votre excellente mère vous a inspirés. J'espère dans peu vous envoyer les deux tomes des *Comédies* de nos *Posthumes*, et il ne restera plus que la *Vie*. Je me flatte dans trois mois d'avoir fini mon entreprise, ce qui me fera grand plaisir.

Donnez-moi des nouvelles de ma petite filleule[3]? est-elle grandie? et apprend-elle quelque chose?

Adieu, mon cher Vittorio, portez-vous bien et regardez-moi toujours comme une amie de votre digne mère.

1. Souligné dans l'original.
2. *Ibid.*
3. Vittoria, dont il a été souvent question dans les lettres à Teresa Mocenni.

XCVIII (287).

A Vittorio Mocenni.

(5 août 1807.)

Remerciements pour une lettre française. — Félicitations pour ses progrès. — Conseils pour l'étude de la médecine. — La pratique dans les hôpitaux.

Le 5 aoust.

Monsieur Cicciaporci, mon cher Vittorio, m'a remis votre lettre française très-bien écrite. Je vous félicite de tous les connaissances que vous avez acquises depuis quelques années et vous allez les mettre en œuvre en exerçant la médecine. Il faudra vous occuper de la pratique, et voir beaucoup de malades dans les hôpitaux et chez les pauvres. Vous avez choisi une profession honorable et utile pour les autres, si vous l'exercez dignement; je n'en doute pas, car je connais votre façon de penser et vos sentiments. Comptez toujours sur les miens pour vous, et croyez-moi pour la vie

Votre amie

Louise d'Albany.

1. Sienne, *ibid.*, I, 94. Même suscription qu'à la lettre 287. Date de l'autographe : 5 août. L'analogie de cette lettre et de celle où elle le félicite de sa vocation autorise à placer celle-ci en 1807.

XCIX (288).

A Vittorio Mocenni[1].

(25 août 1807.)

Ode de Vittorio lue à l'Académie de Sienne. — Ses études. — Conseils d'hygiène.

25 aoust.

Je vous remercie, mon cher Vittorio, de votre souvenir. Vous serez très aimable de m'envoyer l'ode que vous avez lue à l'Académie, dont j'ai entendu parler avec éloge. Je sais aussi que vous étudiez beaucoup, et beaucoup trop pour votre santé ; ayez-en soin, car vous vous repentirez de l'avoir négligée : il faut absolument faire de l'exercice et prendre du repos ; sans cela, tout ce que vous étudierez se confondra dans votre tête et ne s'y classera pas. Pardon de vous donner ce conseil : c'est l'intérêt que je prends à votre bonheur qui me le dicte. Comptez à jamais sur mon amitié pour la vie.

1. Sienne, *ibid.*, I, 90. Même suscription qu'à la lettre 288. Date de l'autographe : 25 août ; date de Quirina Maggiotti : 1806 ; erreur; la date réelle est 1807, comme le prouve l'allusion faite à cette poésie de Vittorio dans la lettre du 15 septembre 1807 à Cerretani.

C (289).

A Vittorio Mocenni[1].

(10 janvier 1808.)

Commissions. — Refus de s'intéresser à une pétition. — Intervention de Puccini. — *N'avoir besoin de personne.*

10 janvier.

J'ai reçu, mon cher Vittorio, votre lettre, et les *Panpepati* et autres choses que vous avez eu la bonté de m'envoyer. J'aurai soin d'en rembourser le montant à Madame votre sœur.

[Vous n'y pensez pas de m'envoyer des placets pour des personnes que je ne connais pas ; à peine je veux m'intéresser pour mes amis. Vous savez bien que je n'aime pas de me mêler des affaires avec certaines personnes ; d'ailleurs celui qui donne ces espèces de places n'est pas de ma connaissance. J'ai parlé à Puccini pour vous ; il dit que, depuis que c'est *la Commune* qui doit se mêler de ces sortes de places, cela sera plus difficile. Croyez-moi ; tâchez de faire votre chemin *sans avoir besoin de personne ;* vous avez une belle carrière à parcourir et qui peut vous rendre indépendant.

Portez-vous bien et comptez sur mon intérêt.][2]

Louise d'Albany.

MM. Fabre vous saluent ainsi que le chevalier Puccini.

1. Sienne, *ibid.*, I, 95. Même suscription qu'à la lettre 289. Date de l'autographe : « 10 janvier » ; de Quirina Maggiotti : 1808.
2. Publié par Tomei Finamore, *Rivista Abruzzese*, 1892, p. 326.

CI (290).

A Vittorio Mocenni[1].

(11 février 1809.)

Recherche d'un livre. — Affaire en suspens. — Fin de la Giunta.

Samedi 11 février.

J'ai fait voir, mon cher Vittorio, chez tous les libraires, et aucun n'a le livre que vous désirez ; il n'est pas facile à trouver. Je suis fâchée de ne pouvoir vous rien dire sur votre affaire ; il n'y a rien de décidé, je crois, et puis tout est changé depuis que la Giunta a fini. Portez-vous bien, et croyez-moi pour la vie disposée à vous obliger.

Louise d'Albany.

1. Sienne, I, 96. Suscription : « A Monsieur le docteur Vittorio Mocenni, à Siene. » Date de l'autographe : 11 février. La date 1808, indiquée par Quirina Maggiotti, est erronée; la lettre est de 1809, Vittorio n'étant devenu docteur en médecine qu'en 1809.

TABLE DES MATIÈRES

1803

1804

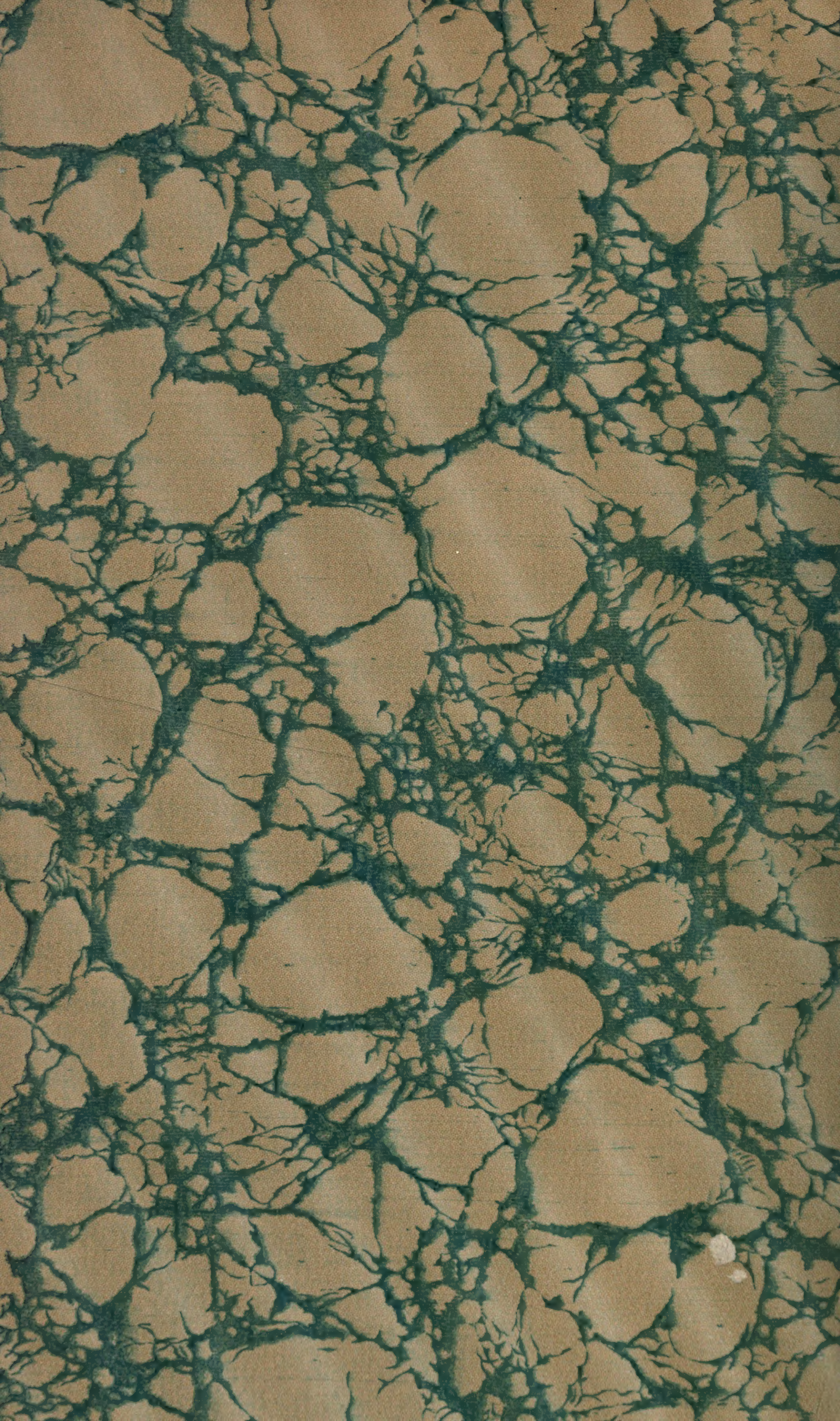
1806

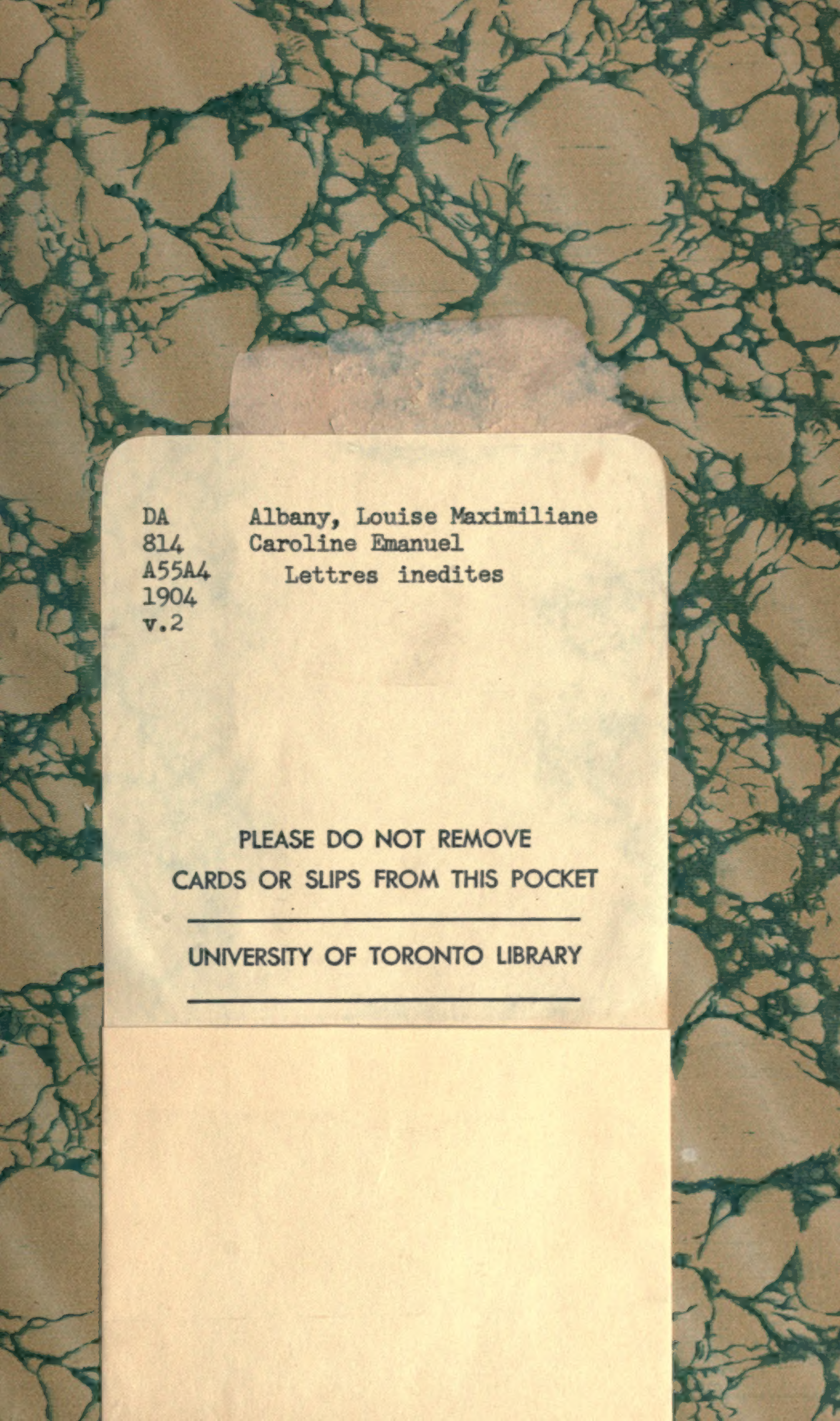
1807

1808

1809

Toulouse, Imp. Douladoure-Privat, rue St-Rome, 39 — 8248





DA
814
A55A4
1904
v.2
Albany, Louise Maximiliane
Caroline Emanuel
Lettres inedites
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

